



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

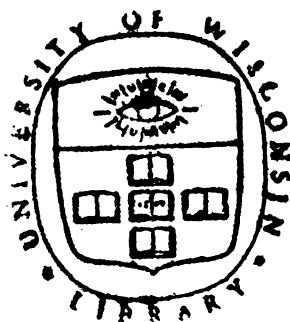
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Leurs lys et leurs roses

William Ritter



Memorial Library
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494



WILLIAM RITTER

Leurs Lys
et leurs Roses

— ROMAN —



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMIII

LEURS LYS ET LEURS ROSES

DU MÊME AUTEUR

AMES BLANCHES	(épuisé)
ÆGYPTIACQUE	(épuisé)

Editions Allemandes Illustrées de la Société des Arts graphiques (Vienne).

SLONN VAN'S GRAVESANDE	1 vol.
GIOVANNI SEGANTINI	1 vol.
EUGÈNE GRASSET	1 vol.
HENRI RIVIÈRE	1 vol.

SIGURD (Guillaume).	1 vol.
MYRTIS ET KORINNA (Borel)	1 vol.

LA JEUNESSE INALTÉRABLE ET LA VIE ÉTERNELLE, édition illustrée par Marius Bauer et Dijsselhof (Holkema et Scheltema. Amsterdam)	1 vol.
---	--------

EDMOND DE PURY (Siffer. Gand)	1 vol.
ARNOLD BOECKLIN (Siffer. Gand)	1 vol.

Sous Presse

SEGANTINI ET SES FILS	1 vol.
NICOLAS GYSIS	1 vol.
AQUAFORTISTES MODERNES	1 vol.
FILLETTE SLOVAQUE (Roman).	1 vol.

WILLIAM RITTER

—

Leurs Lys
et leurs Roses

— ROMAN —

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMIII

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1,482

Memorial Library
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris
la Suède, la Norvège et le Danemark.

PQ
2635
182
L9
1903

AT 13844

A MARIO SEGANTINI

Ce n'est pas ici le livre d'âme et d'esprit, tranquille et médité, que tu mérites, ami très cher et déjà souverainement admiré, artiste déjà grand que demain proclamera complet, peintre, sculpteur et aquafortiste de primesaut et de quel éclat ! Mais dès l'heure insigne de notre initiale rencontre dans les neiges de Maloja n'a-t-il pas été statué que ton nom prêterait le diadème au premier de mes prochains romans destiné à paraître, fût-il de chair, de nerfs et de sang — tout ce que tu méprises — de péché, de honte et de boue — tout ce que tu ignores ?

Ton nom !

Ton nom si lourd de gloire, que si jeune tu portes avec une telle allégresse radieuse, avec une telle assurance héroïque bien avant que présomptueuse, — et que tu as si bien faite mienne, — de la continuer, cette gloire, de la raviver et de l'amplifier ! Ton nom qui, je veux avant tout l'affirmer, s'inscrit ici exclusivement parce qu'il est le tien et nullement parce qu'il signifie le labeur et les concepts immortels de ton extraordinaire père !

De même en effet que j'ai eu l'honneur de me présenter le premier célébrant étranger et du Maître illustre et des œuvres idéalistes transcendantes : l'Ange de la Vie, les Mauvaises Mères, les Luxurieuses, l'Amour à la Fontaine de Vie ; — pour ne citer que celles-là au milieu de tant d'autres grandes pages dont s'est « augmenté le patrimoine de beauté de l'humanité » et dont s'enorgueillissent les premiers musées du monde, — de même j'affirme ici que moi vieux, toi presque un enfant encore, c'est pour tes œuvres à

toi que je t'aime, et non pour celles, si prestigieuses, dont tu es l'une et certainement pas la moindre, toi qui as ton premier portrait dans le Frutto d'amore du chef-d'œuvre dont une variante me fut le premier cadeau de Giovanni Segantini.

*Du reste tu m'as précédé en pareils égards.
Spontanément.*

Néanmoins ce serait un presque sacrilège, un quelque peu sarcastique échange, n'est-ce pas, — si échange il y avait, — que celui de ces lys héraldiques et dérisoires et de ces roses piétinées, macérées et un rien nauséuses, — si mal les roses et les lys de ton éblouissante et fière jeunesse, — contre cette estampe prodigieuse et austère par laquelle tu prends rang, — et quel rang, — au milieu des meilleurs poètes graphiques de tous les temps, ta version à toi ou plutôt ton pressentiment du Calvaire, — la plaque où tu as gravé mon nom avec cette incantation naïve et obstinée « à la force, à

l'amour et à l'éternité » qu'il dépend de toi, — de ton travail et de ton caractère j'entends, car indubitablement l'étincelle divine est en toi, — de conquérir.

Quant à mon récit, cette déchirure tragique à la chronique de ma vie heureuse de Vienne, ce rapide roman que voici sept années, avant qu'un improbable scandale le vînt justifier, l'Echo de Paris accueillait..., mutilait et débaptisait, c'est un hasard de librairie dû aux bons offices de mon frère cadet, — et dès ici je le remercie, — qui le fait tien aujourd'hui. Tu penses certes que pas une minute je ne songe par l'offrande de ce vieux péché à me tenir quitte de tout ce que tu as mis à mon intention de vertu, de franchise et de rudesse hautaines, d'arrogance alpestre, de puissance inculte et presque barbare, de clair-obscur, apeurant, dans cet inoubliable Christ au gibet qui, solitaire et sublime, saigne sur les pinacles géologiques du vieux monde et attend son heure, — et la nôtre, ô Mario, — enténébré et paisible, incompris et résigné, glacé et souriant. Et c'est là

une façon de prière de tes débuts, mon Mario, qui te vaudra d'autres prières puisqu'elle te vaut déjà de compter désormais auprès des âmes religieuses ! C'est, après les nobles interprétations de tableaux paternels et les paysages grandiloques auxquels se joua ton éducation d'aquafortiste, le coup d'essai du penseur et du compositeur, coup d'essai s'il en fut mais où la griffe du lionceau a marqué, où l'aiglon s'affirme digne de l'Alpe et pair de son père. D'une telle offrande, comme de la stèle votive du lecteur des Mémoires d'Outre Tombe, — un portrait que je te rendrai à ma façon, si je puis, — je demeurerai sans doute longtemps débiteur insolvable. Comment en effet t'offrir quoi que ce soit de pareil ! C'est te donner si peu que ceci, à toi de la race des Mino, Desiderio et Benedetto, à toi fils de Giovanni, mais moins encore que de tes œuvres !

Mieux, si ton exemple m'en donne la force, j'en prends l'engagement, tu l'auras ; aussi bien ces pages ne sont elles plus qu'un souvenir : elles

en rejoignent d'autres qui n'ont plus qu'un minime rapport avec le moment actuel de ma vie intérieure, malchanceux que je suis, hélas ! condamné semble-t-il à n'avoir jamais à offrir à qui j'aime, — au Mario de Leurs lys comme au Marcel d'Ames blanches associés dans mon cœur, — que les vieux masques de mon âme !

Ne retiens donc, mon petit compagnon-poète de la grand'route de Trostberg et de Burghausen, ne retiens donc de l'acte présent que l'hommage ; ne sois attentif qu'à la volonté de rendre tien, tout de suite, un volume, celui qui marque, — et je sais que tu t'en réjouis, — ma résurrection mondaine après tant d'années de silence et d'enfouissement, de rêve et de voyage, de tête-à-tête avec d'autres problèmes que ceux de vaine esthétique extérieure. Au demeurant la vie viennoise t'a effleuré : peut-être en reconnaîtrais-tu quelque chose ici. Ce n'est du reste pas même nécessaire... Veuille seulement et avant tout, — rien même ne t'oblige à lire mon livre, — discerner une fois de plus, à l'humble espérance que

*voici exprimée de te procurer en attendant
quelques heures de pensée une minute de plaisir,
l'affection et le dévouement absolus*

De ton indéfectible admirateur et ami,

WILLIAM RITTER.

Monruz, 2 décembre 1902.

LEURS LYS ET LEURS ROSES

I

Elle était comme une grande fleur trop haute, épanouie avec insolence et par commisération un rien inclinée sur une chétive mauvaise herbe. Sa voix cristalline tintait en carillon de gaieté, de jeunesse et d'insouciance. Mais il tombait d'elle, lourd, oppressant, un insupportable parfum composite à base de *White-Rose* et de *Peau d'Espagne*, mêlant aux pudeurs fraîches de la rose, les luxures ambrées de l'orchidée, associant aux idées virginales les idées perverses, aux souvenirs d'enfance le souci des lendemains passionnels.

Minaudant, — avec une affection de manières du siècle passé, toute charmante parce qu'elle était

contradictoire à son type tchèque très accusé, — du bout des lèvres moins que des sourcils elle interrogeait :

— Jolie ?

Une voix cassée, une voix sans timbre répondait, convaincue :

— Très jolie ! Comme tu ne l'as encore jamais été !

Alors, davantage minaudant, plus chatte, ses paupières longues mi-closes sur la moite coulée de son félin regard gris-bleu, — grande fleur au trop violent arôme davantage inclinée sur l'humble brin d'herbe, elle insistait, appuyait, comme réellement intéressée, désireuse d'un crescendo de superlatifs, désireuse surtout d'un éclair d'enthousiasme dans les yeux fatigués qui la contemplaient, — et cependant avec ces expressions enfantines qu'elle avait gardées :

— Très, très, très jolie ? Encore plus que si c'était plus ? Mais là... tout à fait jolie, bien vrai ?

Et de nouveau avec conviction, mais une conviction soupirante et attristée, la voix sans timbre :

— Trop vrai !

Puis tout à coup, grand ouverts des yeux im-

menses, brillants et gros comme des *couronnes*, la monnaie austro-hongroise battant-neuve qu'on venait à peine de lancer dans la circulation :

— Et peut-être, encore plus que jolie, dis ?

— Plus que jolie ; hélas !... oh ! oui ; pire.

Elle se redressa triomphante, mais aussitôt gaminement retomba presque accroupie :

— Alors, *L'Ami*, embrasse-moi !

L'Ami au masculin, quoiqu'il s'agît d'une dame très âgée ; mais dans cette maison où régnait en vrai garçon une fille unique, on mettait toujours tout au masculin ! *L'Amie*, — au changement de genre près, — est le terme familier dont on désigne dans la plupart des grandes maisons de Vienne l'institutrice, la gouvernante, pour mieux lui donner l'illusion de n'être pas à peine quelque chose de plus qu'une première femme de chambre.

— Ah ! coquette ! coquette ! Délicieuse et désespérante coquette !

Et sur le front de la jeune comtesse, la pauvre vieille institutrice d'autrefois, digne et souriante avec une grâce si mélancolique, mit ses lèvres rêches, depuis longtemps flétries pour n'avoir eu ni frère, ni mari, ni enfants à baiser, — ses lèvres,

même désabusées des caresses de son élève tant aimée devenue grande demoiselle si capricieuse, pas autoritaire du tout, ni méchante, mais pire en cela aussi, commettant toujours l'acte le plus énorme, disant la chose la plus renversante, au moment le plus inattendu, — ne se souciant d'aucun conseil, d'aucun usage, d'aucune étiquette, en un mot émancipée avec une fringance aussi absurde qu'étincelante. Elle aussi, le grand seigneur qui l'épouserait aurait à se disculper de l'avoir élevée...

Mais le compliment avait été trop lent à extorquer, Gisèle n'était pas encore satisfaite... Par la fenêtre le soleil envoyait de l'or poudrer sa chevelure blonde, modestement coiffée à l'autrichienne d'une couronne de tresses, telle que l'exquise Archiduchesse Marie-Valérie sur ses photographies de jeune fille. Et la soie changeante de sa légère robe bleu très pâle devenant rose, et de rose très atténué redevenant bleu, d'une coupe et d'une façon à elle spéciale, comme elle un peu absurde mais étourdissante, compromis gracieux entre le Pompadour et son contresens anglais d'hier, chatoyait de demi teintes et de nuances de rêve, d'une arlequinade de

sourires et de soupirs passés et joyeux, pâmés et roucouleurs... Gisèle semblait s'être chiffonnée de l'arc-en-ciel autour du corps : on eût dit à la fois une petite marquise surannée à velléités préraphaélites anachroniques, déguisée en Hébé détroussant Iris.

Et de même son langage était bariolé et absurde. La base en était le français, un français à la fois pompeux, précieux, classique et écolier, garçonnier, — à la fois mignard et débraillé, M^{me} Deshoulières revue par Gyp, Herrengasse et Boulevard, Grand-Cyrus et Jockey-Club. Et ce français-là, assez fréquent dans l'aristocratie autrichienne, incrusté de mots allemands, italiens ou tchèques, tant, qu'il le faut presque traduire. Jamais elle n'hésitait à la recherche d'un mot ; si le vocable français manquait, elle ramassait celui qui se présentait quelle qu'en fût la nationalité. Impossible de donner la sensation de cela dans le dialogue ; toute parole de Gisèle au cours de ces pages doit être considérée comme traduite.

La bigarrure de son vocabulaire déclanchait subitement les plus impertinentes cocasseries et la mosaïque des syntaxes étrangères disloquait ses

tournures françaises au profit d'une sorte de comique international qui l'avait rendue célèbre. On citait ses intempérances de langage et sa grammaire aventureuse autant que ses allures, ses frasques et ses toilettes. Tout était du même goût, clownesque et Vieux-Vienne, archiducal et tapageur, Marie-Thérèse et champ-de-courses. (On ne parlait pas encore de bicyclette, ni de Sécession.) Personne ne la corrigeait plus ; les plus austères douairières souriaient... mais de leur mieux garaient d'elle leurs petit-fils. Nul, du reste, ne s'exprimait avec les gens du peuple en viennois plus drôle, que cette grande fille noble, aisée et dégourdie, qui rachetait toutes les incartades de ses actes et paroles, la bourrasque de ses caprices, par un chic incomparable.

Pour le moment elle continuait à extirper des flatteries à la vieille demoiselle.

— L'Ami, mon miroir enchanté... comme dans Fleur de Neige, dis-moi, L'Ami, dans tout Vienne connais-tu quelqu'un de plus joli que moi ?

— Enfant !...

Et, sonnant à peine dans le tapage qui montait de la rue étroite où roulaient à grand fracas les

voitures, une amicale petite tape sur la joue rose refusa d'en dire davantage. Mais il y avait dans les yeux de la triste demoiselle en noir et coiffée d'argent mat, à la fois deux flammes admiratives et deux larmes, et surtout une inexprimable expression de mère douloureuse, trop tôt sevrée de l'éducation de sa fille et qui voit s'achever, en dépit du bon sens, l'œuvre de tous les instants de toute une vie... Elle ne savait au reste plus si elle devait estimer que son élève tournait mal, ou se réjouir ouvertement, comme elle le faisait en son for intérieur de ses menues fredaines toujours amusantes et de ses bonnes fortunes toujours avouées. Alors avec un soupir résigné elle ajouta, L'Ami, elle qui n'avait pas eu de jeunesse :

— Il faut que jeunesse se passe !

La grande jeune fille comprit fort bien tout ce qu'il y avait d'émoi anxieux et enthousiaste, de vague effroi et de secrète complaisance, dans ce regard mouillé, et elle embrassa la vieille dame bien affectueusement ; puis crainte aussitôt de sérieux et d'attendrissement, pour éteindre au plus vite le reproche qui émanait des chers bons yeux de la gouvernante, hélas ! tout à fait et depuis si long-

temps mise au vieux fer, c'est-à-dire renvoyée aux broderies et aux raccommodages méticuleux dans l'encoignure maussade des fenêtres, la jolie comtesse sentit le besoin d'insister encore, d'aggraver sa coquetterie, de la *caricaturer* presque, afin de la rendre par la force même de son exagération, inoffensive... une simple plaisanterie ! Elle le croyait du moins.

— Et ma nouvelle robe, jolie aussi ?

Condescendante avec sourire encore, mais découragée de l'insistance, et son vouloir cédé déjà sous l'impérieuse volonté de son élève qui ne cessait jamais d'avoir le dernier mot :

— Jolie comme toujours.

— Elle me va bien ?

— Très bien comme toujours.

— C'est que comme toujours aussi, c'est moi qui en ai donné la façon... Si bien qu'au dernier essai, M^{me} Szigety m'a demandé la permission d'appeler toutes ses ouvrières... Fallait bien leur accorder la joie d'admirer le plus exquis petit singe de Vienne, n'est-ce-pas, mon vieux macaque ?... Tu verras, dans quinze jours tout le monde m'aura de nouveau copiée !... Seule j'ai su allier leur Loïe Fuller

à un style classique, et tous deux à mon style... Car j'ai un style, mon style à moi toute seule, et cela personne ne me le volera. Je porte du Gisèle... Il faudrait être moi-même pour m'imiter bien. Moi seule à Vienne supporte l'extravagance et y ai droit... puisque personne ne me ressemble...

Et avec une absolue incrédulité et cette effrayante légèreté qu'ils ont tous, comme frappés d'aveuglement, les gens de cette classe en parlant de ces choses :

— Le jour où les anarchistes nous auront tout pris, je pourrais gagner ma vie chez madame Szigety à la fois comme modèle et comme créatrice, à moins que je ne m'engage chez Ronacher ou à l'Opéra... Mais j'aime mieux le café-concert que le corps de ballet... C'est un peu plus dévergondé et puis il y a parfois chez Ronacher des excentriques et des gymnastes si beaux... De si belles musculatures... Des américains surtout... Et puis les kangourous boxeurs...

L'Ami heureusement était hors d'état d'entendre. Au seul mot d'anarchie elle tremblait. Du reste elle avait un tel art de se faire du souci de tout, d'appréhender les plus improbables catas-

trophes. Partie sur sa première idée, elle s'exclama :

— Mais, pauvrette ! Ne te fais pas d'illusions... D'abord il est très heureux que personne ne te ressemble... Ensuite du jour que tu ne serais plus comtesse, madame Szigety n'appellerait plus ses ouvrières pour t'admirer ; tes nouvelles robes ne feraient plus la loi, cette loi à laquelle personne ne *peut* obéir, dans Vienne, et même lorsque l'anarchie triomphera — ce qu'à Dieu ne plaise — il n'y aura plus de madame Szigety pour faire les robes, ni de femmes du monde pour les porter.

— Méchante !... Mais, ébauchée une moue de bouderie à se resouvenir d'un défilé de visages patibulaires dont elle avait été toute transie au premier Mai de l'an passé, Gisèle, reprise à sourire, déjà remontait à un si tranquille défi !

— Crois-tu vraiment ?... Bien vrai ? bien vrai, tu crois cela... ?

Et pour clore la réponse, l'annuler d'avance, l'argument irrésistible : un autre long baiser bien tendrement filial, mais de nouveau subitement rompu, de peur qu'il pût signifier n'importe quelle

promesse de sérieux, de gravité, car ce qu'elle redoutait au delà de tout, la pauvre enfant, c'était la réflexion n'importe laquelle, qui pouvait l'amener à envisager la signification de l'existence. Elle vivait depuis son entrée dans le monde comme grisée, toute étourdie, broyant un noir si affreux dès qu'elle ne s'agitait plus, que le mouvement, le babil, la distraction continuelle étaient devenus une loi de sa vie. Dès qu'elle *pensait*, elle avait le vertige, aussi ne pensait-elle jamais *de peur de devenir une sainte*, disait-elle. Elle ne marchait pas, elle dansait ; elle ne causait pas, elle flirtait ; on ne l'avait jamais vue que rire et sourire. Seule, elle souriait à sa glace. Elle avait l'art de se divertir de rien, et le besoin d'être aimable même avec les choses : elle marivaudait avec les fleurs, les porcelaines et les bibelots. Elle vivait dans une atmosphère de parfum suffocante, toujours pour ne pas *penser* ; il fallait que l'un ou l'autre de ses cinq sens fût toujours en éveil assez fortement pour l'occuper... Pour échapper à la folie de la croix, elle s'était damnée à la folie de la toilette qui l'amenait de jour en jour à la folie d'elle-même... Plus que ses robes elle n'adorait rien que son corps, son

si délicat jeune corps où toutes les candeurs de la plus adorable chair s'épanouissaient au pressentiment de l'amour...

— Adieu ! voilà papa qui descend. Et il n'aime pas que nous le fassions attendre.

Effectivement, jolie à désespérer, et plus que jolie, mais préférant être jolie à belle, légère, élégante, capiteuse, elle semblait s'envoler dans sa nue de parfum. Mais un dernier soubresaut : tout à coup sur le pas de la porte retournée... comiquement, ceci d'intraduisible commencé en français achevé en dialecte viennois :

— Oh ! L'Ami, mon miroir enchanté... Ecoute : il n'y *en* a que *deux* à Vienne : moi et la tour Saint-Etienne.

Par quoi elle entendait simplement affirmer une fois de plus son absolu isolement dans l'étrangeté, la grâce et la magnificence, encore qu'elle n'eût de la lourdeur du *Stefansthurm* que tant de lourdeur dans son atmosphère, son nimbe de parfums.

Et comme elle rejoignait le comte dans l'escalier monumental, elle lui apparut à ce cri en lequel se rééditait son extravagance :

— Moi et la tour Saint-Etienne : tout Vienne !
mon gentil petit papa.

L'Ami déjà soulevait discrètement le souple et blond rideau de la haute fenêtre fermée, et dressée sur la pointe des pieds elle regardait en bas dans la rue : entre les cariatides boursoufflées le tilbury sortait du porche armorié et, pour tourner dans la rue bruissante et gaillarde, évoluait devant l'obséquieux salut du gros portier en livrée, à large écharpe de soie pourpre plaquée d'argent. Il disparut, laissant à peine à Gisèle, assise à la gauche du comte Stopanow qui très droit, sans raideur, mais tout fier de ses chevaux et de sa fille, conduisait, le temps de lancer un baiser dans la direction du coin de fenêtre, où elle savait aux aguets la vieille amie. C'est ainsi que la jeune comtesse et le père amoureux jusqu'à la toquade de sa fille, et paraissant plutôt son frère aîné, s'en allaient avec un seul groom bras croisés derrière eux, à peu près chaque jour entre quatre et cinq heures au Prater, respirer le printemps.. le printemps, moins délectable que le corsage en bouton de rose de la jeune fille.

Et pendant leur quotidienne excursion toujours sise à son embrasure de fenêtre, L'Ami songeait, la pauvre L'Ami qui n'avait plus mot à dire aux caprices de l'adorée jeune fille, depuis qu'avec la tacite connivence paternelle elle s'était petit à petit, mais cependant tout à coup, en un an au plus, totalement émancipée.., ainsi.., sortant de sa gaine d'enfant capricieuse et volontaire une toute autre créature d'une coquetterie effrénée. Tels les arbres en avril crèvent leurs bourgeons, eux à qui il faut à peine six mois pour se couvrir de fleurs, de feuilles et de fruits.

Dix-huit ans ! Et si on avait pu seulement la marier, cette enfant terrible, cette statuette de vif argent, ce papillon de feu, cette flammèche de parfum, cet alliage explosif d'un brandon infernal et d'une goutte de ciel, topaze et saphir montés sur le même chaton. Car malgré la conjuration des douairières ils pullulaient les beaux partis, tout le Gotha, quartiers sur quartiers, pages très jeunes et gardes-nobles très rassis, chevaliers de Malte et Toisons-d'Or. Mais les prétendants les plus chamarrés et dorés, couronnes sur millions et domaines, tous éconduits... Avant-hier encore le

jeune prince Liknowski... A peine avait-il eu le temps de monter et de descendre les escaliers ! Un *non* sans motif... Sans motif, oui, mais sous prétexte..., je vous demande un peu, pour une demoiselle de qualité ! — de mener le plus tard possible *la vie de garçon*. Et Monsieur le comte qui approuvait tout cela..., au fond très égoïste... uniquement pour conserver plus longtemps sa fille à lui tout seul...

Et peu à peu ce parti-pris faisait un tort immense à Gisèle. Le bruit courait déjà dans Vienne qu'il ne se trouverait plus un homme dans toute l'Autriche-Hongrie assez fou pour briguer la main d'une jeune personne aussi dévoreuse d'argent et mal élevée. Il avait été un temps question de Gisèle pour une situation très enviée à la Cour auprès de l'Archiduchesse Ludmila ; on espérait ainsi réfréner l'enfant terrible ; mais cela avait été immédiatement un tel tolle qu'on avait dû y renoncer, et le bruit courait encore que de cette heure on s'était complètement désintéressé en Haut Lieu de la branche Domatschin Hlinsko des Stopanow, et que le père et la fille se trouvaient comme en une sorte de quarantaine non avérée, à mener quelque

peu bande à part, sourdement blâmés et désapprouvés par la majorité de l'aristocratie.

L'Ami déplorait tout cela, accusant le comte d'égoïsme et d'aveuglement, sans se douter une seconde que son égoïsme à elle eût été encore plus féroce, si elle n'avait pas été tout à fait sûre que Gisèle et le mari tant souhaité, l'emmèneraient finir ses vieux jours auprès d'eux. Or elle aimait la campagne et s'ennuyait à la Herrengasse ; d'où elle concluait naïvement qu'aucun mari ne serait assez fou pour vivre ailleurs qu'à la campagne avec une créature telle que Gisèle, faite de toute évidence pour bouter le feu aux quatre coins de villes comme Vienne, Prague ou Budapest... Mais ce mari-sauveur, où le trouver du train dont allaient les choses ?

Il y avait bien encore à l'horizon, il est vrai, à poste fixe, le petit marquis de Caméral Moravitz auquel on fiançait Gisèle depuis longtemps, mariage de convenance et d'argent jadis très désiré des Caméral Moravitz — au fond toujours leur secret espoir, — association de titres et de terres magnifiques — ceux et celles des Stepanow Domatschin Hlinsko étant presque en quelque sorte les com-

plémentaires de ceux et celles des Cameral Moravitz, — sur une fortune colossale dont le mignon petit page était l'unique héritier. Mais c'était un enfant sans conséquence, plus jeune que Gisèle, donc loin d'être majeur. Il venait à peine de sortir du Thérésianum, où il n'avait été qu'externe, étant de santé trop délicate pour jamais aspirer aux grades militaires. Sensitif, blême, petite nature angélique aux yeux abominablement cernés, débilité par l'étude, disait-on, il était notoire dans Vienne autant par sa mine décomposée que par sa joliesse exquise, l'une au reste étant un élément de l'autre... au sens que l'on voudra... Il fallait avant tout le laisser un peu se remonter par les exercices physiques et la vie au grand air que préconisait pour sa santé le médecin ; en un mot il avait à devenir un homme... Or, il fallait se hâter... Le petit marquis n'avait pour lui qu'une chose : d'amour pour sa Gisèle, il en radotait... Mais comment confier une si terrible enfant à ce pauvre petit malingre, et souffreteux, blême comme un cierge de Noël, sans volonté, et qu'un souffle trop rude de la vie, si peu coutumière d'attendrissement pour les faibles, renverserait. Gisèle n'avait même jamais voulu

prendre garde à lui sérieusement et le regardait à peine.

A tout prix cependant il fallait marier la jeune comtesse dont la désolante coquetterie et la folle liberté d'allures suscitaient cette abominable réputation en ville et la comique réprobation de toutes les grand'mères héraldiques... Sans compter que cet amour immodéré de la toilette, c'était une ruine ! Toutes les semaines des robes extravagantes, douze fois essayées et mises une fois, puis abandonnées à Mitzi, une femme de chambre favorite qui revendait pour son compte les restes dont elle ne voulait pas, et qui, à chaque fin de mois plus riche que sa maîtresse, se constituait son banquier et lui prêtait à gros intérêts. Et les dettes de partout grêlaient ; il en tombait de chez tous les fournisseurs : ici une centaine de florins de parfums, ici deux cents florins de fleurs, et encore une fois cela chaque semaine. A la fin des fins la fortune des Stopanow-Domatschin Hlinsko n'était déjà pas si prospère, fortement ébréchée depuis le veuvage du comte, qui ma foi n'épargnait rien pour ses ballerines... encore moins que pour sa fille et ne s'en cachait au reste pas, même devant Gisèle, avec

laquelle il en usait un peu trop en camarade, furieux de n'avoir pas eu de garçon et cherchant à s'illusionner. Par conséquent payant de loin en loin les dettes folles sans trop de récriminations... Pourvu que Gisèle n'allât pas chasser de race, se répétait sans cesse L'Ami, *basso ostinato* !... Or la jeune fille en prenait le sentier non pas, disait-elle elle-même, ni le chemin, mais l'Orient-express.

Et justement ! L'Ami avait surpris des indices quine lui permettaient, hélas ! plus de se méprendre. C'était l'année où M. Prévost venait d'inventer la demi-vierge, mais le mot était aussi inapplicable à Gisèle que l'épithète de sensuelle tout court. Cette enfant qui ne pensait jamais, se damnait cependant par la tête : elle lisait tout, elle rêvait tout ; curieuse de tout elle avait tout appris en théorie, et L'Ami le savait n'ayant rien pu là contre. Vierge, oh ! certes, elle l'était sûrement encore, la chère petite mignonne de jadis, dont elle ne se remémorait point sans larmes les angéliques naïvetés du temps où elle insistait si fort pour savoir la différence qu'il y a entre une fille et un garçon, elle qui n'avait pas de frère, et où tout à coup elle avait fini par exposer de but en blanc : « Tout cela, L'Ami, c'est

des histoires que tu me racontes ; mais je sais bien que ce n'est pas vrai, puisque j'ai vu un garçon tout nu qui se baignait dans l'étang de Hlinsko. Et sais-tu, je trouve que *c'est* beaucoup plus joli à eux qu'aux filles ! »

Naturellement, .. tout nouveau tout beau !

Or depuis quelque temps c'était intolérable, la guerre régnait au palais de la Herrengasse ; il fallait obtenir du comte le renvoi de tous les jeunes domestiques. S'ils servaient à table et qu'ils fussent jolis, Gisèle oubliait de manger pour les regarder, et cela avec une telle audace, un si beau naturel que les domestiques eux-mêmes confus, brouillaient le service. Il n'y avait pas jusqu'aux garçons d'écurie qui n'attrapassent au vol trop de sourires et de trop engageants, un surtout qui rôdait trop souvent dans la cour sous les fenêtres, et au passage duquel la jeune fille laissait tomber comme par mégarde tantôt un gant, tantôt une fleur ; le valet rapportait le gant mais gardait la fleur, et toute la journée faisait le beau, se pavanait, la mordillant, la plantant à sa boutonnière, à son chapeau ou derrière l'oreille ; et cela exaspérait L'Ami. En rue, prenait-on par hasard un fiacre, il

fallait toujours un jeune cocher, qu'importaient les chevaux. Et parfois il fallait à toute force prendre le fiacre sans rime ni raison, tout simplement parce qu'on rencontrait l'éphèbe qui agréait... Et mille traits de ce genre. En voyage à toutes les gares la folle comtesse envoyait par les portières des œillades assassines, et parfois même des baisers, à n'importe qui de pas trop laid, puis tirait la langue quand le train s'ébranlait. Tout cela cependant jusqu'ici sans aucune flambée de passionnette, uniquement pour voir ce qu'il en adviendrait, pour se distraire, — un divertissement de plus. Pas l'ombre de sentimentalité. Le cœur n'entraînait pour rien dans ces frasques. Un valet congédié, jamais Gisèle ne s'enquêrait de lui. Non seulement il était oublié, mais son absence n'était même pas remarquée. Plus de bois plus de feu. Et puis surtout le vrai fond de ce caractère ne pouvait être, ne devait être jamais l'amour, ni aucune passion terrestre : c'était toujours à la base de tout l'effroi de la mort, et la recherche à tout prix d'émotions qu'il faudrait toujours plus aiguës pour étouffer le cri de l'âme ligottée par un corps admirable à une intelligence qui avait trop bien

compris qu'au jour où la plainte de cette âme se ferait entendre il n'y aurait que deux abîmes où choir : Dieu ou le suicide, toute folle terreur que la chair intermédiaire eut de la moindre souffrance.

D'autres symptômes plus graves avaient encore inquiété L'Ami. N'avait-elle pas surpris Gisèle à sa toilette, donnant à son corps des soins tellement minutieux, tellement extraordinaires que jamais de son temps à elle, pauvre naïve suisse bourgeoise, aucune jeune fille n'eût eu la moindre idée de pareils raffinements. Pour quoi faire, bon Dieu ! L'autre jour la vieille demoiselle était entrée par hasard dans la chambre de la comtesse et l'avait trouvée nue, inouïment belle, devant sa grande psyché, avec des bagues passées aux orteils comme aux doigts, ses bracelets à la cheville comme aux bras, tous ses colliers autour du cou, toutes ses perles dans les cheveux, debout au milieu d'un archipel d'écrins vidés... Et nullement embarrassée, sachant très bien au reste que d'un moment à l'autre L'Ami qui partageait avec la femme de chambre le privilège de ne pas heurter, pouvait à l'improviste entrer chez elle, la belle curieuse s'était simplement retournée et avait répondu avec le plus grand

calme, au cri d'effroi de L'Ami, par cette simple constatation :

— Sais-tu que cela me va bien mieux que n'importe quelle robe. Bien mieux aussi qu'à cette femme couchée de je ne sais qui au Musée Impérial. Ah ! vivre ainsi... à la campagne si tu veux, vêtue seulement d'escarboucles et de perles !

Et comme la gouvernante lui jetait une pelisse ramassée sur le lit, Gisèle avec un inexprimable dédain avait lancé :

— Marie-Thérèse, va !

Alludant à la Vénus de Rubens qu'au Belvédère la pudibonde Impératrice commit, dit-on, — mais ce n'est pas vrai, — avec les meilleures intentions du monde l'odieux sacrilège artistique de faire recouvrir d'un manteau de fourrure noire, lequel rend au reste fort indécente, — et Rubens le savait bien, — de décente qu'elle serait apparue en sa primitive nudité, la femme en question, qui n'est, il va sans dire, qu'un portrait de celle de Rubens, exécuté par le peintre dans les mêmes sentiments d'admiration que ceux de Gisèle devant sa psyché. Elle aussi s'en doutait bien puisqu'elle ajouta encore avec la drôlerie qui lui était propre

qu'elle avait voulu « se déguiser en œuvre d'art ».

Et encore ce qui déplaisait par-dessus tout à L'Ami, c'étaient les lectures de plus en plus audacieuses de Gisèle. L'intrépide jeune fille mettait à sac la bibliothèque de son cousin le comte Stopanow-Witerpski, un vieux polisson que Gisèle avait toujours connu aussi jeune, le diable seul savait par quels miracles de teinture, et qui avait collectionné toutes les lubricités du XVIII^e siècle. On traitait d'oncle, dans la branche Stopanow-Domatschin-Hlinsko, ce vieil érotomane qui se faisait beaucoup pardonner par son indiscutable élégance, ses manières ancien régime et son langage aulique. Gisèle sans nul souci des récriminations du bibliomane crapuleux, du reste très charmé de pervertir sa nièce, avait poussé l'impudence jusqu'à découper à même les bouquins les passages graveleux et les illustrations complémentaires, dont elle se faisait un album. Et pendant un temps, soir et matin elle s'endormait et se réveillait par une lecture dans son « *Alphabet* » comme elle appelait le monstrueux recueil. L'Ami s'était plainte féroce, d'abord au comte Stopanow-Domatschin qui avait haussé les épaules et répondu :

« Un garçon doit tout savoir » ; puis outrée de cette indifférence scandaleuse et dépitée des sarcasmes de Gisèle, qui triomphait, un jour héroïque la pauvre femme avait jeté le livre au feu... Et cela avait été une scène terrible !

— Mais tu ne comprends donc pas, ma petite, affirmait Gisèle comiquement exaspérée, que ces *choses-là* ne me font aucun mal, aucune impression ! Et puis du reste je veux tout savoir pour mieux m'en préserver... Les lire, m'aiguise l'esprit et m'empêche d'y penser. Car si j'y pensais ah ! pauvre L'Ami, j'en inventerais bien d'autres ; ils ne sont pas forts les romanciers de ce temps-là !

Ce en quoi elle mentait pour les besoins de la cause, car elle y rêvait bel et bien à ces *choses-là*, et il se produisait même en son esprit un fait tout naturel, c'est qu'elle perdait réellement la conscience de la pudeur et de l'impudeur, et s'accoutumait à considérer sans effroi, sans recul, les pires alternatives passionnelles. Elle devenait presque une femme de ce maudit et si séduisant xviii^e siècle dont on aime tant l'architecture à Vienne, et elle perdait toute la notion morale et religieuse du *péché*. Il aurait fallu pour la lui rendre que le cie

croulât sur sa tête ! L'obscénité n'existait plus pour elle. Et cette façon d'être bronzée à toute impureté théorique peut-être aurait pu la sauvegarder de pire, si elle avait consenti à y réfléchir... Elle serait alors devenue un peu comme cette inviolable princesse d'Este, de Peladan, dont elle avait lu l'histoire sans la comprendre... Mais n'ayant aucune parcelle d'intellectualité en elle, au contraire elle n'était que plus dangereusement préparée à une chute, mûre et toute désignée pour passer très simplement de la théorie à la pratique, du fait qu'elle se fût tout uniment habituée au vice, familiarisée avec tous ses modes juste assez mal élucidés pour en conserver la curiosité, au lieu que défendue contre lui par la *science raisonnée* et par conséquent étayée de la prière et de la grâce. Beaucoup de jeunes filles tombent par ignorance ; elle était destinée à tomber par accoutumance à l'idée de la chute, dès la première sollicitation un peu vive de sa chair, et comme accomplissant un acte tout naturel sans même y être poussée par la curiosité de comparer cet acte aux récits qu'elle en avait lus, aux images qu'elle en avait vues, à tout de cette effroyable lie humaine qu'elle avait brassé

par désœuvrement et défi aux opinions courantes du public, sans même en comprendre l'immondice.

Ce qui était réellement grotesque, c'était la courte vue de L'Ami dans ses doléances du reste sincèrement douloureuses sur ce chapitre. Son petit jugement bonasse se payait de phrases comme celle-ci :

Il va sans dire, la comtesse Gisèle n'ignorait rien de ce que peut, à la rigueur, ignorer une jeune fille de son âge ; mais aussi depuis que L'Ami avait eu cet âge les temps étaient changés, de sorte que la gouvernante toute simplette était finalement disposée à tout concéder et tout voir, sinon en beau au moins avec indulgence, chez sa pupille, à moins encore qu'à fermer les yeux et à ne rien voir du tout. Elle avait bien essayé toutefois, mais en vain, de se convaincre, comme le lui disait Gisèle, que mieux valait cette licencieuse liberté que l'hypocrisie, dont elle aurait pu citer tant d'exemples autour d'elle, et jusque dans le même monde parfois si fort scandalisé par Gisèle. Néanmoins la perte de sa pauvre enfant lui apparaissait imminente, d'autant plus qu'on citait dans la famille à propos de Gisèle un épouvantail

de lointaine cousine polonaise, la princesse *Ægyptiacque Wessélitchko-Witerpska* dont les frasques dernières avaient eu assez de retentissement. Seule, sans appui du côté du père, L'Ami ne pouvait au reste que pleurer tout bas et prier ; aussi comprend-on que son unique souci fût de marier sa chère enfant terrible, de la marier au plus vite, même à un mari laid, vieux et infirme, et dès lors de décliner toute responsabilité... Et comprend-on de même que cela ne fit pas du tout le compte de la radieuse jeune fille, belle comme personne ne l'avait encore jamais été, même à Vienne, cette ville, grâce au mélange excessivement heureux de toutes les races d'Europe, de beautés extraordinaires. — Mais en cela encore L'Ami, quand elle en parlait au comte, ne trouvait aucun appui ; il n'y avait rien à faire ; tout espoir de salut était barré : le père répondait avec une insolente assurance, une superbe incroyable, en même temps qu'une ironie satanique :

— Bon sang ne peut mentir, mademoiselle. Ma fille n'est pas une petite bourgeoise. Dans notre monde on ne faut jamais, dit-on, et les femmes qui tombent ne se compromettent pas. Une très

haute aristocratie est la plus stricte de toutes les morales.

La pauvre gouvernante blessée au vif, aussi bien dans ce qui lui restait de fierté républicaine que dans ses convictions, se réfugiait dans une encoignure de fenêtre et pleurait sur son tricot... : des ouvrages suisses, outre les ravaudages ordinaires et les fines broderies que les ventes de charité offraient comme ouvrage de la jeune comtesse : lainages superflus, — chassez le naturel, il revient au galop, — genouillères et mîtaines, dont elle s'obstinait depuis dix ans à faire cadeau à Gisèle qui, par pitié, ne les donnait pas, mais en avait déjà deux armoires pleines.

Encore un grief de L'Ami : le luxe de chevaux de la maison, et l'amour de tous les sports auxquels « *sa fille* » de plus en plus se livrait avec acharnement et ostentation. Elle causait courses, jockeys, chevaux, voitures, avec un bagout et même un esprit, chose presque impossible dans la matière, qui crispaient la vieille demoiselle. En revanche l'automne, dans les châteaux de Bohême, L'Ami était trop heureuse de la saison des chasses ; car chaque soir Gisèle, fort courtisée par des jeunes gens de

son rang, ne s'occupait pour une fois que d'abattre le plus de gibier possible, rentrait éreintée, et refaisait provision de vigueur et de santé pour tout l'hiver à Vienne...

Oh ! ces hivers ! Là était le grand souci de la pauvre gouvernante... Gisèle et son père, aussi déraisonnables l'un que l'autre, menaient une vie de polichinelle : bals, concerts, visites, ventes de charité, loge à l'opéra, loge au Burgthéâtre, patinage, parties de traîneau, courses au Prater, ascensions de montagnes selon la mode nouvelle, excursions en ski, bref, toute la comédie mondaine. Et plus moyen de suivre les faits et gestes de la jeune comtesse ! Et l'on faisait du jour la nuit et de la nuit le jour. Et c'étaient des fêtes à tout éclipser ! Et des dépenses, et un luxe !... Chaque hiver une nouvelle trouée dans une fortune de moins en moins inépuisable augmentait la sourde angoisse de L'Ami, qui perdait pied complètement et se bornait à se demander où Gisèle et sa dot finiraient. Petit à petit même, le vertige l'avait complètement gagnée, elle aussi ; elle se taisait donc, fermait les yeux et laissait tout aller jusqu'après Carnaval et la Mi-Carême, époque où

l'excellente femme enfin respirait un peu... Et Pâques venues elle se croyait sauvée ; alors dans un soupir de soulagement : « Dieu soit loué. Encore un hiver de passé », songeait-elle. « Pourvu que nous mariions la petite cet été aux bains ou cet automne à l'époque des chasses. »

Mais voici que cette année 1894 on avait décidé de rester à Vienne plus tard, jusqu'à la grande fête de charité que la Princesse de Metternich organisait à l'Au-Garten et dont on prédisait merveille... Or le printemps à Vienne ! L'Ami avait une terreur encore plus folle de cela ! Gisèle lui échappait encore plus complètement. A la campagne aucun danger. Dans les flirtages avec les inférieurs, L'Ami s'imaginait, ou plutôt voulait s'imaginer qu'une Stopanow-Domatschin-Hlinsko ne perdrait jamais autre chose que de sa dignité. Mais à Vienne, c'étaient toute la journée, et d'autant plus qu'ils savaient leur flirt sans conséquence, sans probabilité de mariage à la clef et que partant cela les intriguait de savoir jusqu'où l'on pouvait se risquer auprès de Gisèle, cinquante mauvais sujets élégants de tout âge qui papillonnaient autour de la jeune fille dans des excursions au

Kahlenberg, au Semmering, partout aux environs, dans le Wienerwald ou vers la Leitha. Et cela avait lieu chaque semaine, et presque journalières les promenades étaient au Prater. Si encore L'Ami avait pu chaperonner son élève, mais on la laissait mélancoliquement seule dans son confortable coin de palais de la Herrengasse mijoter avec ses tristes réflexions et ses anxiétés, rythmées par le hérissément fiévreux de son tricot continu.

Et ce n'était pas là tous les points noirs de son triste horizon de vieille gouvernante au rancart : ce qui l'inquiétait par-dessus tout, c'était que l'esprit aventureux de la jeune fille, — elle en avait eu vent sans oser même en parler à Gisèle, — la poussait, contrairement à tous les usages de l'aristocratie viennoise, à des sorties solitaires, des échappées de gamine dans les rues, escapades que favorisait soit la femme de chambre, soit telle ou telle amie mariée, complaisante ou jalouse, désireuse en son for intérieur de quelque dommage irréparable ou de quelque esclandre bien définitif. Jusqu'à présent aucun accroc, L'Ami en eût mis sa main au feu, elle en aurait eu le pressentiment

occulte, mais cela lui présageait que le jour où le danger serait là, imminent, Gisèle échapperait à toute surveillance avec des bravades, des imprudences, des audaces et une triple astuce d'amoureuse, de jeune fille et de slave, contre lesquelles toute lutte serait vaine. Quand file une étoile filante il n'y a qu'à la laisser filer. L'Ami avait toujours pensé que Gisèle filerait ainsi, et le mauvais démon égoïste, qui en tout et partout dit son mot même dans le cœur des meilleurs, lui soufflait qu'elle n'aurait plus alors qu'à formuler les trois souhaits de rigueur : le vivre, le couvert et l'air de la campagne dans un château où elle pût couler en paix le reste de ses jours, oublier même Gisèle et se préparer à une bonne mort.

Il fallait lui rendre cette justice à la pauvre femme qu'étant donnée la scandaleuse opposition du père à ses vues bourgeoises et à ses idées tricoiteuses et suissardes, elle avait accompli à peu près tout son devoir ; car elle n'aurait jamais eu le courage de donner son congé et de se retirer. Elle avait fait tout le possible pour amener Gisèle à des distractions relativement plus intellectuelles : la littérature romande, les beaux et bons livres de

chez elle, l'art calamiteux et alpestre, enfin la musique, celle qui épure les mœurs, comme l'on sait. Comme elle réussissait tout ce à quoi elle voulait bien toucher, la jeune fille se moquait absolument de ces billevesées et même d'autres, d'un ordre infiniment supérieur, qu'au reste l'aristocratie viennoise, à très peu d'exceptions près, s'accorde à considérer comme occupations de goujats. Était-elle plus gaie que de coutume, la comtesse improvisait à son piano d'interminables séries de valse jadis spirituelles et drôles, qui maintenant de plus en plus se traînaient et se cambraient tour à tour voluptueuses et félines, et où, sur des mouvements à la Strauss, ressouvenir des derniers bals, elle balançait les profusions de mélodies de sa petite âme malgré tout tchèque, tchèque malgré que fragile et irisée comme verres de Venise, malgré tout vivante, et qui seulement en l'essence voluptueuse de ces valse osait un peu sourdre et murmurer. Quant aux crayons et aux couleurs, Gisèle n'y touchait que pour caricaturer féroce ment tous ceux qui lui déplaisaient ou pour tenter des académies masculines si prodigieusement amplifiées, qu'après les avoir conçues, avec un peu de malaise

elle se sentait bien quelquefois rougir elle-même et qu'elle les détruisait avec on ne sait quel vague sentiment d'avoir profané un don que Dieu lui avait octroyé... don de dessiner tant bien que mal ou de sentir la beauté. Elle n'approfondissait pas, mais aussitôt elle s'étourdissait à nouveau, étouffait le malaise de sa conscience se demandant impie ce que Dieu venait faire dans tout cela...

Mais d'autres fois, c'était comme un démon qui la poussait ; elle se livrait à des extravagances révoltantes ; un souffle de folie passait sur elle. Un jour comme un domestique traversait le salon de son appartement emportant une lampe allumée, Gisèle lui tendit un de ces dessins plus que saugrenus : « Tiens, Spezi, voilà ton portrait. » Or *Spezi*, qui en ce temps-là était un terme d'amitié voulant dire *favori* (mon *special*) et qui ne se donnait qu'aux petits chiens, ou parfois dans la plus absolue intimité à un camarade de vieille date, était déjà une telle énormité appliqué à un domestique, que celui-ci devint rouge comme une pivoine et flageola ; mais quand il eut entre les mains le graveleux autographe sur papier à poulet, du coup la lampe fut par terre, tandis que

Gisèle épouvantée s'enfuyait devant un commencement d'incendie et criait au feu !

Avec cela bonne, et tendre, et dévouée au fond ; et c'était là le danger, puisqu'il suffisait d'un écart encore imprévu de son cœur par-dessous toute cette défroque de perversité volontaire dont elle avait affublé son esprit, pour que rien, plus rien d'elle-même ne demeurât indemne. Moralement. Car au physique, malgré son admirable santé apparente, tout de la vie qu'elle menait, ne fût-ce que l'abus incroyable des parfums auquel elle se livrait, ruinait ses nerfs et, prolongé, devait infailliblement la mener aux formes les plus répugnantes de la vraie folie. Aussi tout ce qui devait survenir dans la suite fut-il providentiel : arrivée à un tel degré d'inconscience dans l'état de péché, elle ne pouvait être sauvée des derniers excès qui l'eussent rendue un cas pathologique en même temps qu'une damnée de l'impénitence finale, que par une secousse subite et violente autant qu'avait été lente, et longue, et graduée sa perversion.

Ce livre veut être l'histoire de ce coup de foudre.

Pour bien marier Gisèle, à l'heure présente de

sa vie, il eût fallu l'impossible : c'est-à-dire selon le mot de Péladan, sa dernière lecture, Saint Michel et Satan réunis ; alors même, telle quelle, elle eût été la plus fidèle des épouses. Elle adorait pouponner ; très tard, elle avait joué aux poupées avec un emportement fougueux même, avec quelque chose de passionné qui déjà inquiétait L'Ami. Dans cette impossibilité actuelle de découvrir à la fois l'oiseau bleu et le merle blanc qu'il eût fallu, il ne manquait à un esprit de cette instabilité, à une pareille mobilité d'humeur, à une allure aussi franche de préjugés autres que nobiliaires, que de la méchanceté froide ; alors le monstre eût été complet et ainsi d'un intérêt suprême : en sa logique de monstre il commettait de grandes actions décoratives, bouleversait un peu bellement le monde trop plat et peut-être l'histoire contemporaine trop terne, et courait à sa perte, décrivant la mathématique et fulgurante parabole de l'obus qui tombé éclatera en féérique mitraille. Mais non, chez Gisèle au contraire, quoiqu'elle fit pour les éviter, les crises de mélancolie et de rêveries sentimentales, les délectations moroses n'ayant pour objet aucun des jeunes gens

de sa connaissance mais une sorte d'idéal très charnel fait d'un peu, de quelque portion de tous à la fois, entrecoupaient les flambées de malice insupportable et prodigieusement inconsciente, les gamineries où vraiment il semblait qu'elle fût la proie de quelqu'un de démoniaque, infiniment spirituel et incohérent, installé en elle. Ainsi elle s'en allait avec un secret désir de volupté à la recherche de l'amour, croyait-elle, en réalité à son propre malheur et à celui de tous ceux qui l'aimeraient. Et elle y allait non point directement, mais par bonds de ci, de là, avec l'allure capricante d'une chaloupe sur les lames qui court des bordées selon le vent qui souffle. Et l'amour, depuis qu'elle y pensait, ne représentait rien pour elle qu'une distraction de plus, la plus importante, la suprême qui l'arracherait définitivement à tout ce noir qu'elle avait au fond d'elle-même ; et là encore elle faisait preuve de ce déplorable aveuglement qu'elle avait cherché, et qui lui permettait de regarder parfois devant elle, lorsqu'elle chevauchait un caprice, avec une logique déconcertante mais sans voir rien des conséquences pour ainsi dire *latérales* de ses actes. Ainsi par exemple. Elle

n'eût pas tué une mouche et ne se doutait point du martyre qu'elle faisait subir à L'Ami, avant tout ne voulant elle, ni souffrir, ni être contrariée, ni avoir de remords. Inutile au reste d'insister encore sur ce que, comme son père, elle eût à un degré prodigieux le don de s'étourdir, de se griser elle-même. On lui eût annoncé sa mort pour dans une heure, elle eût commandé un orchestre, des parfums répandus, toutes les bougies allumées, les beaux jeunes gens élégants ramassés au hasard dans la rue par fournées, et eût dansé jusqu'à la minute de son dernier souffle sans qu'il lui fût arrivé une seconde de penser à l'au delà ; et elle eût rendu le dernier soupir dans une pamoison sur l'épaule du plus beau danseur avec un sourire à la lumière et aux fleurs, et selon le trois temps alangui d'une vraie valse viennoise. Elle était mûre, tout à fait mûre, pour la conversion au saint amour ; il ne lui restait plus encore qu'à entendre sonner pour son babil et sa coquetterie l'heure des grosses fautes voluptueuses après quoi elle n'aurait plus qu'à expier, ayant tout à expier.

Il va sans dire : elle détestait la campagne aux saisons mortes de l'année mondaine, au gros de

l'été... Elle suppliait alors son père de la faire voyager, et c'étaient au lieu des paisibles villégiatures féodales de l'austère Bohême, Gastein, Toblach, Ilidjé, ou surtout Carlsbad, où encore et encore de l'argent s'engouffrait comme fétus de paille dans un Maëlstrom. Et elle s'expliquait ainsi son abomination des étés sereins et solitaires à Hlinsko : « La campagne ! ah ! ne m'en parlez pas, on y prend toujours tout trop au sérieux. »

— Et maintenant j'ai fini de la fouiller et de la torturer ma pauvre, pauvre Gisèle. J'ai l'impression d'avoir effeuillé une rose. A cette minute de sa vie où elle apparaît faite uniquement pour plaire, pour briller, pour orner, absolument dépourvue de raison et de réflexion, pourquoi a-t-il fallu raisonner et réfléchir à propos d'elle ? J'aurais tant voulu seulement la montrer comme on déroule et fait chaoyer des rubans ! Mais pour la morale de ce qui va suivre il fallait dévoiler le fond d'elle-même, et montrer tout le noir de l'amertume sous la parure, le macabre squelette sous la chair vivante pétrie de lys et de roses...

Nous la retrouvons tout sourire, tout satin ; tout

satin, tout parfum. L'étoile filante peut filer, rien n'interrompra plus la parabole puisque tout ne sera plus que la conclusion logique des prémisses ici posées, la simple résultante d'un caractère et du jeu des circonstances sur ce caractère.

La nuit tombait. Du mystère naissait aux angles de la chambre et aux tentures qui avaient absorbé le sillage parfumé de Gisèle... Tout à coup une trombe dans les escaliers :

— L'Ami ! L'Ami ! devine ce qu'il m'est arrivé.

Elle rentrait tout échauffée, ayant gravi non pas, mais galopé l'escalier depuis la voiture jusqu'au second, le *bel-étage* comme on dit à Vienne.

— Mais quoi donc, mon Dieu ! Une nouvelle sottise sans doute !

Gisèle à peine reprenait haleine, et tout d'une bourrée, comme une petite fille de retour de classe, avec une volubilité extraordinaire, cette fois sans trop barioler son français de mots étrangers et d'argot viennois...

— Oui... non ! Enfin tu verras... L'Archiduc Veit m'a baisé la main, et je suis amoureuse d'un tzigane !

Epouvantée, L'Ami essayait vainement de protester...

— Oui, oui, amoureuse... mais amoureuse folle, tu sais ! Je veux l'épouser, et si papa ne me l'accorde pas, je l'enlève et je me sauve. Je veux que papa aille le chercher tout de suite... Et tu ne sais pas comme l'Archiduc a été gentil... lui aussi c'est un bel homme ! Mais mon tsigane, c'est un beau garçon ; c'est très différent. Et il a bien vu que je l'aimais... Oh ! L'Ami, L'Ami... je le ferai anoblir par l'Empereur. Je dirai à l'Archiduc Veit de demander... Je lui ai jeté mes roses...

— A qui ? A l'Archiduc ?

— Bien sûr que non ! Au tsigane !

— Mais malheureuse... Et ton père ?

— Oh ! il n'a rien vu ; c'était derrière son dos. J'ai lâché mon ombrelle et pendant que papa la ramassait j'ai jeté les roses au tsigane... Tu n'en diras rien ; je te le dis à toi parce que je t'aime aussi, et que tu es ma petite maman, juste assez pour me gâter, mais juste assez peu pour n'avoir pas le droit de me gronder...

— Mais où cela s'est-il passé ? Je t'en prie où cela !

— A la *csarda*, tu sais bien ce restaurant hongrois au Prater...

— Vous êtes entrés là ! s'écria L'Ami tuée...

— Mais ce n'est pas notre faute. Nous avons passé là devant par hasard. L'Archiduc en voiture s'était arrêté pour écouter les tziganes... un caprice, comme cela. On s'était aperçu de sa présence et tout l'orchestre descendu sur les marches, à l'entrée, râclait en son honneur la marche de Rakoczy furibondement. Et l'Archiduc qui aime beaucoup papa, et qui du reste me regardait, lui a fait signe de rester. Notre voiture était tournée dans la direction opposée à la sienne de sorte qu'il nous a vu venir de très loin, et moi je me sentais si jolie... tu me l'avais tant dit, souviens-toi... et sans te faire prier ! C'est du fond de sa voiture que l'Archiduc m'a baisé la main ; je n'avais qu'à la laisser tomber, ma main, du haut de mon siège. Et il a fait jeter des florins aux tziganes et est parti. Je crois qu'il a arrêté papa, exprès pour n'être pas seul et pour pouvoir se sauver, car sur la route le monde s'ameutait... Ah ! comme les acacias sentaient bon ! Et comme ils ont joué ces diaboliques tziganes ! Quand au

tournant de l'allée la voiture de la cour a disparu, j'ai vu que tout le monde me regardait à mon tour ; et il me semblait que tous les yeux avaient envie de m'embrasser... C'était une caresse qui courait sur moi et agitait autour de moi mon parfum. Alors j'ai pensé combien je serais plus jolie debout. J'ai exigé de papa, sous prétexte d'entendre la musique tsigane sans être ainsi dévisagée, que nous entrions. Papa a regimbé, disant que ce n'était pas un endroit très convenable. « Mais puisque l'Archiduc s'est bien arrêté ! » Papa a répondu que l'Archiduc était un homme, lui ; alors tu comprends que j'ai saisi la balle au bond et dit à papa : « Mais, petit père, tu oublies donc que nous sommes deux vieux garçons. » Je savais que ce serait irrésistible. Papa a lancé les rênes au groom et nous sommes montés. Tu aurais dû entendre ce murmure flatteur de la foule quand je me suis levée et que la main dans la main de papa j'ai sauté à bas de la voiture. Tu penses quel honneur et quelle joie pour les tsiganes qui sont rentrés sous leur pavillon, et qui nous ont fait une musique, une musique...

Le sang à la tête, comme un peu ivre, elle se mit à danser à travers le salon ; le parquet ciré la

reflétait toute, quand elle passait dans les jours bleuâtres tombés de la fenêtre; et chaque fois qu'elle frôlait de sa ronde L'Ami, c'était sur la vieille personne comme si l'on eût secoué une gerbe de fleurs exotiques aux arômes entêtants.

L'Ami était consternée. Encore une belle escapade, et qui le lendemain non pas, mais à présent déjà courrait tout Vienne... Quant au tsigane dont Gisèle se disait amoureuse, n'étaient les roses à lui jetées, c'eût été le moindre des soucis de la gouvernante...

Gisèle s'était laissée choir sur un canapé.

— Oh ! L'Ami, L'Ami !... Et puis je me suis fait jouer à l'oreille ! Tu ne sais pas ce que c'est divin ; c'est comme si on vous coulait par là du paradis dans la tête, comme si on buvait par là de très vieux Tokay onctueux et verdâtre comme de la Chartreuse ; cela vous fait mal aux dents de plaisir... Tu sais ; jouer à l'oreille comme on a raconté l'autre jour à table. On déchire un billet de dix florins dont on donne la moitié au chef ; alors pendant que sur les tréteaux l'orchestre accompagne en sourdine, le chef, qui est toujours le meilleur violon s'approche de vous tout près, penche son

violon dans votre oreille, et glisse des sons si doux, si doux... ; c'est comme si une petite langue très agile vous léchait très doucement dans l'oreille. Jamais on ne m'a parlé d'amour comme cela ! Et cela m'a fait rêver des choses... oh ! des choses comme jamais je n'en ai lues...

— Mais, ma pauvre enfant ! D'abord on ne t'a jamais parlé d'amour, quoi que tu en dises. Ensuite ce n'est pas du tout convenable qu'une comtesse se fasse ainsi jouer à l'oreille... ! Et ton père n'aurait jamais dû consentir...

— Oh ! papa... je lui ai de nouveau dit que j'étais un garçon... C'était cette musique, plus beau même que Wagner... tu sais cet endroit que j'aime tant à la fin de *Siegfried* où les violons courent et pétillent comme des serpents de feu quand Siegfried dénude la gorge de Brunhilde, ou plus loin encore quand Brunhilde pour se donner, retrouve des accents de Walkure... Et cela endort avec des réveils si brusques. J'aurais voulu fermer les yeux, mais je tenais trop à voir mon bien-aimé...

— Ton bien-aimé ! ton bon bien-aimé, allons donc, petite folle !... Et qui était-ce ton bien-aimé, celui qui te jouait ainsi dans l'oreille... ?

— Pour cela non ! il était bien trop vieux et trop gros..; c'était un petit, tout jeune, mais beau, beau, vois-tu, beau comme le soleil, beau comme les étoiles, beau comme les fleurs, beau comme l'étang de Hlinsko.., comme tout ce que tu voudrais ; mais tu n'as pas idée. Du reste tu le verras... je l'épouserai... Et qui jouait du violoncelle en me regardant.., en me regardant ! Je me sentais mourir dans la musique et aller vers lui comme de l'eau qui coule... Et il voyait si bien l'impression qu'il me faisait... Je serais restée là toute la nuit ; mais papa trouvait cette incomparable musique énervante : il a donné l'autre moitié du billet de dix florins. Moi j'en ai donné un autre tout entier et en sortant, j'ai fait le coup de l'ombrelle pour jeter les roses à mon fiancé.

Le crépuscule tombait sur la bruyante Herren-gasse toute en vieux palais xviii^e siècle, et des hirondelles volaient autour des toits noir lilacé et par-dessus les cheminées gypsées dont la blancheur faisait penser à des bancs de mouettes sur un rivage tourbeux. Un peu de soleil retardataire vers l'orée de la rue, jaunissait encore la flèche

blanche, presque un minaret, de l'église Saint-Michel. Combien de fois de mêmes couchers de soleil avaient-ils doré les tentes turques autour des bastions défendus par Starhemberg... Navrée L'Ami regardait verdir au zenith, se violacer vers l'est, le ciel bleu de la journée... tandis que toujours plus obstinée sa pauvre cervelle martelait le refrain : il faut la marier au plus tôt.

— Ecoute, Gisèle ; ces folies, c'est bon une fois... Et cependant tous les jours tu m'en rapportes de nouvelles... Oublie ton tzigane, et crois ma vieille expérience : à ces fredaines tu ne gagneras qu'une seule chose, c'est de te rendre impossible et de ne plus pouvoir te marier quand tu en auras envie... Tiens j'ai lu hier un volume de contes roumains traduits en français par un de mes compatriotes et qui vient de paraître. On y dit ceci en parlant des jeunes gens : « Jusqu'à vingt ans ils se marient tout seuls ; de vingt à vingt-cinq, les autres les marient ; de vingt-cinq à trente il faut pour cela de vieilles sorcières, et au delà de trente le diable en personne ! » Pour les jeunes filles c'est encore pire : car c'est de seize à vingt-quatre ans que ces quatre périodes se

succèdent ; tu touches à la seconde, chérie, prends garde. Voyons parmi les gens que tu rencontres, choisissons ceux qui te déplaisent le moins... Il y a d'abord...

— Il n'y en a qu'un, mon tzigane !

— Oui, mais tout de suite après : il y a...

— Mon tzigane, mon tzigane ! Rien que lui ! Il est le seul, et il est tous ; il est à moi, je le veux !...

— Très bien ; mais on n'épouse pas un tzigane !

— Et pourquoi pas, si je l'aime ?... Ah ! parce que je suis comtesse, que ma famille me répudiera, que Sa Majesté Apostolique bougonnera et fera grise mine à papa... Eh bien ! je ne l'épouserai pas, voilà tout ; mais ce sera tout comme...

— Tais-toi vilaine, mauvaise.

— Pas mauvaise, ni surtout vilaine. Jolie comme un cœur au contraire, et joli cœur qui appartient à mon petit tzigane d'amour.

Navrée, l'Ami ne put toutefois s'empêcher de sourire :

— On ne pourra donc jamais causer sérieusement avec toi... sais-tu que tu me fais beaucoup de peine !...

— Pauvre L'Ami, je ne veux pas que tu aies de peine à cause de moi... Composons. Eh bien...

Elle hésita, puis il sembla qu'une grave résolution fût nettement arrêtée en elle, et tout à coup :

— Je ne te reparlerai plus de mon tzigane, toi tu ne me reparleras plus de me marier.

Un peu pâlie, un long pli vertical, le pli slave au front, elle se levait pour passer dans son appartement, quand la femme de chambre entra, le buste caché derrière des fleurs dont ses mains étaient chargées... Une corbeille de lys inouïs, fabuleux, avec du vert glauque très pâle au fond de leur grand calice ; une gerbe immense dans la corbeille, tandis que sur l'anse s'épanouissait une nouvelle touffe des mêmes lys. Cela arrivait avec une carte de visite que prit l'Ami.

— Le marquis Zdenko de Caméral-Moravitz... Oh ! le gentil enfant !

Indifférente Gisèle fit écho :

— Pauvre lui !...

Et selon le traité qui venait d'être conclu, elle acheva tout bas sa pensée :

« A moi les lys du pauvre petit ; mais à celui de

là-bas, de la musique enragée, mes roses et moi-même. »

Cependant elle se pencha sur les lys pour en aspirer le doux parfum.

L'entre chien et loup de plus en plus s'assombrissait, et les fleurs épandaient un arôme infiniment délicat et subtil, rare comme leur blancheur aux reflets glauques et qui se coupait à travers les violents parfums de Gisèle un sentier persuasif menant droit à son cœur... si son cœur avait su comprendre. Mais au contraire voici que tout à coup sans savoir pourquoi Gisèle et L'Ami eurent peur ensemble ; elles venaient d'avoir la même idée : ces fleurs fleuraient la mort et le cimetière...

— Bah ! se dit glorieusement Gisèle, ce n'est que la virginité de mon cœur qui est morte. Le cimetière est au Prater. J'aime !

II

Oh ! comme elle l'aimait, l'idolâtre de son corps, comme perpétuellement elle se l'adressait, cette comparaison entre elle et des roses..., entre elle et des lys et des roses...

Elle en était si reconnaissante.

On ne la savait risquer assez !

Assez ?

Nul ne s'en abstenait ; et chaque fois des sourires inoubliables et si vite oubliés récompensaient...

Mais à chaque fois elle se sentait convaincue davantage d'une sorte de parenté florale entre sa chair et ces pétales, entre ces parfums et le bouquet d'elle-même qu'il lui arrivait de percevoir aux heures troubles, aux heures mauvaises, les après-midi d'orage...

Et pourtant elle justifiait d'autres comparaisons... parfois.

Ce jour-là !

Elle paraissait frêle et pure et délicate comme une très douce, très simplette fleurette des champs, une bleue campanule penchée sur une brindille d'herbe. Elle s'était comme épurée de tous les parfums violents de naguère ; elle sentait quelque chose comme la fleur naturelle, la gerbe de violettes de Parme, la touffe de muguet. La rose qu'elle tourmentait avait moins de fraîcheur et un parfum moins ingénu qu'elle...

Ce jour-là !

D'une simplicité exagérée, toute bleue et blanche, en petite paysanne endimanchée, l'avant-bras nu, cotillon court, bas blancs, souliers bas, gorgerette décolletée et dans l'entrebaillement une petite croix d'argent vieillot au bout d'une chaînette, coquette fanchon nouée sur la tête, elle fredonnait une des dernières valse de Strauss, le premier motif dansé — pâmé ne serait-il pas plus exact — de « Seid ümschlungen, Millionen ». Puis elle fut toute préoccupée de piquer la rose moussue à sa ceinture... la rose., l'éternelle rose de tous ses ca-

prices, de toutes ses fantaisies, de toutes ses délectations... Et cela fait, la valse demeura court sur ses lèvres et aussitôt l'habituelle question :

— Jolie ?

— Tu le sais mieux que moi !

Gisèle allait partir pour l'*Au-Garten* où avait lieu la grande fête populaire et la vente de charité organisée par l'Aristocratie viennoise. Et comme toujours au moment de s'en aller, elle venait embrasser L'Ami... qui l'étreignit et se récria :

— Encore !... mais tu es toute nue sous ta robe.
Pas de corset ?

Et soulevant la gorgerette elle y glissa la main :

— Et pas même de chemise !

— Pas plus que cet hiver pour aller au bal.

— Mais tu y allais chaudement emmitoufflée de fourrures, au bal ; et les salons sont chauffés, tandis qu'en plein air...

— Bah ! nous sommes à la fin de Mai, et il fait si chaud déjà que voilà trois nuits que je dors toute nue.

— Mais s'il pleut, s'il survient un orage.

— Non, pas aujourd'hui. Du reste gagner un centimètre de taille, et de la souplesse, et du

charme, et de la fraîcheur, et de la poésie, et cet inexprimable arôme, et tout ce je ne sais quoi que donne le fait d'être nue immédiatement sous la robe, presque de la jeunesse de plus, quoi ! au prix d'un rhume, et même d'une fluxion de poitrine, c'est très peu payé... Et vois-tu : avant tout, être aussi jolie que possible !... Et regarde-moi donc, ce n'est pas avec un corset que j'aurais cette taille, que ça collerait si bien... J'ai absolument l'air d'être nue là-dessous, tu sais !

— Je crois bien que tu en as l'air... Et pour cause ! Mais si quelque chose se déchire... dans la cohue ?

— Eh bien ! tant mieux..

— Mais que diront tes amies...

— Elles me jalouseront. Au reste crois-tu donc que je serai la seule... Malvine de Babenberg, la petite Carola Vlinsky, Madame d'Okrjisko... et bien d'autres en font autant, je pourrais t'en citer dix ou douze.

L'Ami, anxieuse, un peu scandalisée..., même beaucoup, et pourtant n'osant pas trop récriminer, tournait autour de Gisèle : « Oui, je sais... je

sais... » et tout-à-coup comme convaincue mais bougonne tout de même :

— Il n'y a pas à discuter, c'est exquis... d'une fraîcheur, d'une grâce, comme tout ce que tu commandes ; mais réellement c'est trop simple..., je dirai même simplet. A n'en juger que par la robe, on te prendrait réellement pour une paysanne..., pour une Morave pas même trop cossue et point du tout pour une charmante comtesse en flagrant délit de Trianisme.

— Mais c'est le comble de l'art, cela, ma pauvre pécore... Non je ne veux pas t'offenser... Tiens ce petit baiser. Mais tu comprends, je veux passer inaperçue pour tous les grossiers, les butors, les beaux mâles à lourdes bottes et vastes épaulettes... Oh ! je les apprécie à leur juste valeur, mais je veux aujourd'hui n'être admirée que des délicats, des raffinés... Je veux séduire les petits paysanneaux sentimentaux... ou *taux* et les princes charmants... s'il en est à Vienne...

L'Ami demeurerait perplexe... Et tout à coup de but en blanc... et dans le blanc des yeux Gisèle fixée :

— Tu n'as pas d'autres intentions ?

Gisèle rougit, mais payant d'audace, et vulgaire tout d'un coup à dessein. Mais toujours en le langage bigarré, pommade de lys et de roses... et d'autre chose, de cantharide pourquoi pas ?

— Mon Dieu ! Pour tout dire... il ne me déplairait pas de me faire un peu pincer la taille et autres privautés... il y aura force barons juifs à la fête... et si je peux attraper quelques baisers dans le cou sans en avoir l'air... je te les rapporterai.

— Gisèle !

— Et puis je donnerai mes mains ou le creux de mon coude, là où il y a de si jolies veines bleues, à baiser pour vingt kreuzer aux jeunes gens, pour cinq florins aux vieillards, pour dix aux jeunes filles, pour quinze aux jolies femmes mariées, pour vingt aux laides, et pour cinquante aux vieilles filles comme toi... Non, non, ma douce... Ne te fâche pas. Pour rien, à toi... Tiens à mon oncle Stopanow-Witerpski par exemple... A lui, ce sera pour tout ce que je pourrai lui soustraire... décemment. Oh ! mais lui pourra bien payer cinquante florins vingt... Vingt kreuzer pour ce qu'il paraît si jeune, et cinquante florins pour

ce qu'il est vieux comme Mathusalem ou Mathieu salé, je ne sais plus au juste...

— Gisèle, ma Gisèle, promets-moi d'être sage !

— Pas plus que Rathner dans *Wiener waltzer* (1)... Et toi à quelle heure viendras-tu ?

— Je ne viendrai pas si tu dois de nouveau me faire honte ou me peiner.

— Ah ! tu ne viendras pas !... Eh bien ! je vais m'en payer... Tu auras de mes nouvelles demain... par les journaux... Ah bah ! Ils sont trop capons ici... Que ne suis-je à Paris... Paris mon rêve, si l'on y parlait tchèque, polonais, ruthène et autres... lieux.

— Si, si, Gisèle, je viendrai.. Vers le soir... Mais qu'as-tu aujourd'hui, jamais je ne t'ai vue ainsi drôle... L'air d'une petite sainte mauvaise comme un diable !

— C'est le seul de mes cousins que j'aime, le diable... Et aujourd'hui effectivement c'est lui seul qui me chaperonne puisque au diable L'Ami !

(1) *Wiener waltzer*, un légendaire ballet viennois. M^{lle} Rathner, la danseuse viennoise par excellence, s'y conduit très mal..., avec un diable au corps !...

Vive mon cousin le diable ! Qu'il me prenne s'il en a envie, mais que je m'amuse aujourd'hui ! Oh ! avoir un portrait du diable véridique, authentique dans mon oratoire...

Et soudain avec une vraie peur :

— Dieu de Dieu ! Que viens-je de dire...

Et dévotement avec des regards apeurés et scrupuleux autour d'elle, elle se signe...

L'Ami hocha tristement son vieux crâne, chenu d'argent authentique ou postiche.

— Mauvaise guêpe... Comme il est facile de contrister ta vieille, vieille amie...

Le mot affectueux que la pauvre gouvernante attendait ne vint pas., un de ces repentirs caressants d'enfant terrible qui rachètent tout d'avance... et pour lesquels on appellerait presque les crève-cœur... s'ils sont drôles !

Donc rien ne vint... Gisèle pirouettait sur un talon, puis sur une pointe de bottine vernie. Fort à propos au reste survint le comte, fait comme un *gigerl* (1), tout en clair, des fleurs à la boutonnière.

— Dépêchons-nous, nous serons en retard... O

(1) *Gigerl* : gommeux d'une sorte spéciale à Vienne.

ma jolie petite Gretchen... » Et il baisa la main de sa fille... » Tu es jolie, si jolie, que je te pardonne de ne pouvoir faire le garçon, ainsi fagottée... Oh ! mais cette taille, cette taille !... Lève donc un peu les bras... Oui ainsi... Mais sais-tu que c'est très dangereux... On te dirait toute nue là-dessous, ma parole !

L'Ami, scandalisée de l'admiration paternelle, vint au secours de la jeune fille.

— Monsieur le comte a-t-il donné des ordres à mon sujet ?

— Oui, Mademoiselle. A cinq heures la voiture vous amènera nous rejoindre à l'Au-Garten.

Au moment de sortir, les yeux de Gisèle tombèrent sur une merveilleuse corbeille de lys que son petit fiancé platonique, l'enfant insignifiant, l'enfant maigrelet, l'enfant pâle aux yeux cernés..., le petit lys macéré, lui avait envoyée la veille, de nouveau. Au reste depuis un mois il en arrivait une fraîche tous les deux jours, de ces corbeilles fleuries, touffues, resplendissantes et fleurant un peu la mort, le cimetière, la volupté et elle-même... Mais elle affectait de les laisser dans le salon de L'Ami sous prétexte qu'elle n'en pouvait

supporter l'odeur, en réalité parce que depuis le premier soir elle continuait à avoir un peu peur de ces grandes fleurs blanches et pures au calice glauque, dont le subtil parfum lui était comme un vague remords, à la fois lui reprochait et lui enseignait des choses non commises mais tant rêvées ! Or jamais aucune corbeille jusqu'à ce jour n'avait été aussi exubérante, et violente, et presque agressive ; le fouillis des fleurs était si énorme qu'elle ne put s'empêcher de s'arrêter une seconde...

Mais voici que toute glacée, d'une voix étrange, d'une voix pâle... elle s'étrangla :

— Sortons, sortons vite, papa.

Un grand jardin xviii^{ème} siècle enclos de beaux murs architecturaux, à portes monumentales, grilles en fer forgé et vases décoratifs. Des charmilles partout. Des cornouillers en murailles ; des ifs en cônes ; des buis en bordures ; des tulipes en flammes partout. Et des jets d'eau sans jets ni eaux, et des bassins stériles, et des vasques sèches et des nudités veuves. Des gazons fauchés, fins comme des chevelures. De vastes places couvertes

de gravier. De grandes allées tranchées droit dans les marronniers et les tilleuls, rayonnant en éventail. Au bout de ces allées, fermant l'austère perspective verte, les collines du Wienerwald, moutonnées de forêts vert clair et bleu, ou violet contre le ciel bleu. Avec çà et là les points blancs des villas et des villages, les hôtels du Kahlenberg, la chapelle du Léopoldsberg. Sauf ce dernier détail, le parfait décor d'une fête galante de Watteau, un peu assoiffé malgré le voisinage du Danube, un peu excentrique en quartier prolétaire malgré tant de belles dames, de beaux smokings et de beaux uniformes subitement déversés... Rien de Versailles, de Helleu et de Montesquiou... Et cependant une grâce surannée et ratée à soi... la *serva padrone*... ou faute de Pergolèse et, puisque Vienne simplement, un libretto de Metastase.

Superbe après-midi de Mai. Des musiques.... — oh ! Strauss, Zieher, enchanteurs incomparables qui créeriez des paysages rythmés jusque dans la plus socialiste banlieue, — des parfums, — aïsselles et gardenias, corsages et jasmins, filles-fleurs et grandes dames fleuries, — des bourdonnements et mille rumeurs et de la joie tout plein

dans l'air. Une foule incroyable et bariolée... bariolée comme le langage de Gisèle ! Les plus beaux uniformes bleu et or, les plus jolis complets d'été, les exquises toilettes claires, tutoient les jupes courtes pour la frime ; les cotillons ballonnés des femmes moraves, à bas rouges et à hautes bottines ; les petits vestons bleus carrés à boutons de métal sphériques des ruraux environniers, plantés droit comme poteaux dans leurs hautes bottes et coiffés d'un petit chapeau à plume sur la tête. Tout Vienne, absolument tout Vienne, ville et banlieue dans beaucoup de campagne peignée et attifée, et chose étrange, tout Vienne aristocratique et financier, impérial et judeo-magyar ; ou du peuple, de l'infime, bonasse et adorable peuple autrichien, sans entre-deux bourgeois, sans juste-milieu bedonnant et encombrant et inexpressif. D'où un charme spécial, impossible ailleurs... Tant de ruraux de Kagrau, de Aspern et de Gross Enzersdorf, venus pour avoir vu une fois dans leur vie la Princesse de Metternich !

Et dans une douzaine de très simples baraques, vêtues de quelques mètres d'étoffe aux couleurs chantantes, noir et jaune qui est l'Autriche, —

rouge, blanc et vert qui est la Hongrie, — rouge et blanc qui est Vienne, — bleu et blanc qui est la Bavière, à cause de l'Impératrice, — et tout ce qu'on veut parce que c'était le caprice de qui l'on veut ; dans quelques tentes ou abris peu définissables, pavoisés et ornés de guirlandes, de joncs et de fleurs, les plus jolies filles de l'Aristocratie sous les ordres des plus grandes dames vendant des riens : plats en terre cuite de Miskolz, assiettes de paysans à grossières enluminures florales carinthiennes, carnioles, slovaques et hanaques, boîtes ovales en copeaux badigeonnées d'ornements barbares, costumes et bibelots bosniaques, pipes de Sarajewo, cendriers de camelote de Ilidjé, cigares, cigarettes et tabac de toute provenance sauf la bonne, tout au monde d'inutile, de pittoresque et de peu coûteux. Du bric à brac juif en quantité. Ici un café viennois à la vieille mode, ailleurs une brasserie, et partout des gens attablés, et devant toutes les boutiques un encombrement, une bagarre, une émulation ! Tout le monde veut acheter, afin de mieux voir cette sorte d'exposition de minois titrés.... Et quels fous espoirs d'en attirer l'attention, d'en être remarqués ! Mais il

règne dans tout cela une bonhomie, une gentillesse, une gaieté à ravir ; on croirait surprendre la charmante et naïve Autriche d'autrefois en un de ses meilleurs jours. Marie-Thérèse la matrone et l'impératrice-types seule manque à la fête.

Gisèle, avec quatre ou cinq amies dans la cahute de la Princesse d'Okrijiskò, de toutes la plus encombrée, vend de la vaisselle populaire, des plats, des soucoupes, des assiettes historiées, des choses informes. Elle les vend à n'importe quel prix, — tout en prend et un excessif, passé aux roses de ses mains et à la rosserie de son sourire, — pendant une heure ou deux très sérieusement, sans prendre garde à rien, et pourtant il y a toujours à demeure tant bien que mal dans la foule une vingtaine d'adorateurs autour d'elle. Elle les sent, les devine ; elle hume leur présence : c'est une atmosphère naturelle. Mais le sentiment du devoir, l'impérieuse jouissance de la nouveauté l'empêchent pour un temps, — longtemps, — d'y prendre garde.

Et parmi tous ces beaux anonymes très titrés, très blasonnés, très chamarrés, très cossus, erre

une pâle petite silhouette d'adolescent exquis et frêle, un peu olivâtre, aux très doux yeux bleus, type dalmate alliant l'italien au jougo-slave, le petit marquis de Caméral-Moravitz ; et il a l'air si désolé, pour la première fois déparé de son joli uniforme de Theresianiste, si perdu dans cette foule, orbité par le magasin aux poteries, y revenant toujours comme malgré lui, rachetant toujours les mêmes assiettes et s'en faisant débarrasser par des commissionnaires qui les portent à sa voiture... A lui non plus Gisèle ne tient que de banals et commerciaux propos ; à lui plus qu'à tout autre... Est-ce que cela existe ce gosse ? Pas même un semblant de moustache !

Mais vers quatre heures un peu d'agitation la prend, la toute belle, la sémillante aux yeux de monnaie fraîche-battue ; elle casse un plat, le paie ; puis deux, les paie de nouveau ; puis tout à coup profitant d'une absence du petit marquis navré, au cœur gros et à la taille mince, si mince, entraînée par un courant de foule, elle avise un grand dadais d'officier de ses amis dont elle se sait depuis fort longtemps aimée... mais dont elle se rit un peu, vu qu'il passe pour aussi bête que

bon garçon, aussi lent que rond, aussi paterne que désireux d'aventures inouïes ; et elle lui fait signe et à mi-voix, à brûle pourpoint :

— Je n'en peux plus ! Lieutenant Supersaxo, voulez vous m'offrir votre bras ? J'ai un mot à dire à la comtesse Armönyös dans la maisonnette bosniaque... Mais que personne ne me voie sortir... Serez-vous discret ? Je vous confie mon honneur.

Et fièrement, avec une moue impossible elle ajouta :

— Et moi-même...

Et comme l'autre ouvre des yeux immenses, pour achever de l'interloquer, elle lui crie à l'oreille :

— Vive Napoléon !

L'autre regarde, hébété.

— Eh ! bien quoi, mon pauvre chou ! Parce que vous êtes K. K. officier ? Voyons, faites-moi donc sortir...

C'est fait ; et les jolies camarades de Gisèle trop affairées par la vente, et un peu plus sérieuses ou mieux élevées que la coquette rivale du Stefans-thurm, ne se sont pas aperçues de l'évasion.

— Lieutenant, s'il vous plaît... Papa est perdu dans la bagarre je ne sais où ; je me confie à vous, le seul sérieux de mes amis ; vous allez faire toutes mes volontés. Mais d'abord de l'air et de l'espace, voulez-vous ? Le plus discrètement possible sortons du jardin... tenez, par ici du côté du Danube.

Et ils s'engagent dans une allée latérale vigoureusement tailladée droite dans des sureaux, des coudriers, des trembles, tous les arbres vigoureux de la prairie fluviale, jadis irriguée par le Danube avant sa correction, et dont on a fait l'Au-Garten.

Telle Gisèle dans quelques années revenue de tout, et tout à coup, avec de l'embonpoint, si respectable...

Pour le moment, Dieu merci, légère comme un oiseau, la petite paysanne bleue appuie à peine au bras du bon officier heureux, heureux... comme un niais. Sa face s'illumine. Grassement, béatement, il bée, une bouche énorme aux lèvres épaisses distendue jusqu'aux oreilles... des oreilles de musaraigne. C'est le plus beau jour de sa vie et il le déclare sur tous les tons, et il ne sait que déclarer cela et ce qui pis est, à mi-voix, à la

seule Gisèle, penché sur elle, de toute sa taille de géant fléchié.

La sortie du côté du Danube donne sur un quartier prolétaire et lépreux, où les maisons neuves disputent les terrains vagues aux voies d'accès de la gare du Nord-Ouest, — Prague-Dresde-Berlin, — et aux chantiers et chemins de hâlage du Danube, — Budapest, la Mer Noire et tout l'Orient.

— Et maintenant, comtesse ?

— Une voiture d'abord...

Et devant les yeux écarquillés du lieutenant qui se croit déjà en bonne fortune à constater une énormité telle de la part d'une jeune comtesse, selon toute apparence puisque comtesse bien élevée, Gisèle y va de son gentil rire perlé des meilleurs jours :

— Mais non ! mais non ! mon ami ! Ne vous réjouissez pas trop... Je voudrais seulement aller au Prater, — nous en sommes tout près, — faire quelques pas dans le désert d'arbres, car il n'y aura pas un chat, tout le monde est à l'Au-Garten, et personne au monde ne nous verra... Et vous savez qu'il y a monde et monde...

Et une fois en voiture, la première venue, un ignoble fiacre, à cocher rubicond, rubescent, hirsute et gouailleur.

— Maintenant je pose mes conditions... Et vous voyez ma confiance : après seulement que j'ai agi comme si vous les aviez acceptées...

Pour toute réponse le jeune homme adipeux lui baisa la main avec infiniment de respect mais un gros bruit de lèvres... Comment eût-il fait autrement ; c'était dans son caractère à cet homme... jeune. Mais ce baise-main disait tant d'honnêteté, de loyauté... et de grosse naïveté qu'il en était tout de même presque touchant.

— A partir d'aujourd'hui, écoutez-moi bien ; cela se passe au moyen-âge : je vous prends pour ami. Ah ! le bon billet qu'a La Châtre. Vous serez à moi comme un serviteur, vous serez mon chevalier, vous m'aiderez en tout, mais sans vous permettre jamais ni un conseil, ni un reproche. Vous ne me parlerez jamais d'amour, vous êtes mon garde-noble ; rien de plus. Seulement si vous m'êtes fidèle, je vous assure que vous serez déjà suffisamment heureux ! Enfin, ne vous offusquez pas ; j'ai besoin d'être aimée comme par

un bon gros chien, un terre neuve, un saint Bernard, un bon toutou qui se contente de peu et baise la main qui le frappe, une de ces bonnes bêtes très bêtes enfin ; et vous avez l'air si bon ! Vrai ! Rien qu'à voir votre plantureuse et débonnaire pleine-lune de visage, je me sens l'envie d'y tapoter... Vous ne vous inquiétez jamais de ce que je fais, vous aurez toujours confiance en moi, et non seulement ne discuterez jamais, mais en votre for intérieur ne réfléchirez même pas à mes actions, et encore moins à leurs conséquences. Vous devez croire en moi envers et contre tout, même l'absurde, même le bon Dieu, même le diable, même le bon diable que vous êtes... Est-ce marché conclu ?

Pour admettre la possibilité de la part d'un mâle d'un tel marché de dupe, eu égard à ce qu'il fut proposé autrement qu'en simple plaisanterie, il n'y avait qu'à regarder le grand garçon balourd auquel ceci était proposé.

D'origine valaisane, une branche de la famille Supersaxo avait passé en Italie rhétique au temps du Cardinal Schinner, s'y était alliée aux Ripalta dont elle écartela et son écu et son nom. Au

cours des siècles elle finit par se fixer dans la vallée de Méran et par conséquent se trouva sujette autrichienne. Or le dernier rejeton de ces Supersaxo-Ripalta était précisément ce fort gaillard, fruste comme un montagnard, à tignasse plantée dru et comme feutrée, bon et brave cœur, comme fait exprès pour le métier militaire, pour toutes les aveugles disciplines et les aveugles dévouements. Beau garçon à la rigueur, mais en vérité beaucoup trop grand, presque un géant, une Alpe, écrasant pour tous les sièges sur lesquels il lui arrivait par aventure de s'asseoir. Il avait, marchant en tête de sa compagnie, l'allure d'un tambour-major de Potsdam au temps du grand Frédéric. Il était de cette catégorie d'êtres foncièrement bons et qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, parce qu'ils ont sous le képi plus d'os que de cervelle. Aussi Gisèle n'avait pas hésité une minute à penser à lui pour les noirs desseins qu'elle mitonnait ; aussi avec quel sérieux lui avait-elle fait l'incroyable proposition. Et lui de son côté pas une minute n'hésita à y acquiescer de tout cœur, infiniment honoré qu'elle eût pensé à lui, à lui qui depuis son arrivée à Vienne l'aimait éper-

dûment sans avoir jamais obtenu autre chose que des lazzi, et des sourires d'une impertinence moins que relative. Vraiment ce jour-là le ciel lui sembla plus bleu, le soleil plus lumineux, et la vie belle... Et tant d'orgues de Barbarie miaulaient et ronflaient autour de la colonne Tegetthof. La volte face de Gisèle apparut au grand *toyau*, — un mot de son pays, — plus que miraculeuse, et désormais la petite comtesse dévoyée allait être pour lui la Sainte de ce miracle.

— Contesina... (Gisèle était très grande, mais auprès de ce colosse alpestre elle semblait un fétu de paille ; du reste sa toilette du jour ou plutôt son absence de toilette la rendait mignonne)... Contesina, je me consacre à vous comme on se fait moine. Je vous suis inaliénable. Commandez, j'obéirai !

Et il s'admira de savoir dire de si belles choses. Elle goguenarde.

— Voyons cela... Mettez-vous à genoux...

— Dans cette voiture?... Mais je ne pourrai jamais...

Gisèle très sévèrement :

— Vous tergiversez déjà...

Un craquement horrible retentit, auquel par bonheur dans le bruit de la course et des vitres le cocher ne prit pas garde.

— M'y voilà.

— Fermez les yeux.

Alors pendant qu'il ne la voyait pas, le visage de Gisèle s'éclaira d'une malice inexprimable. D'abord elle rit muettement de voir à ses pieds toutes ces grosses choses qui ne savaient pas comment s'arranger, puis tout à coup très sérieuse... elle appliqua deux bons baisers aux énormes yeux qui sous leurs paupières closes ressemblaient à des bisciaëns empapillotés... puis une bonne claque sur la joue.

— Pignouf ! va ! murmura-t-elle. Puis tout haut, avec un sérieux ecclésiastique :

— Et maintenant que je vous ai confirmé, mon enfant, relevez-vous et ouvrez vos chers beaux yeux... Oh ! qu'ils sont beaux...

Ils étaient pleins de larmes..., les imbéciles ! Le pauvre homme galonné suffoquait de bonheur.

Au Prater on fit attendre la voiture et la gracieuse paysanne au bras de son officier, tout en

ayant l'air de muser au hasard arriva devant la *csarda* (1), l'auberge hongroise.

C'était sur une terrasse dans les arbres, une maison populaire, un rez-de-chaussée peint en vert sous de lourdes toitures de chaume fluvial à pignons terminés par une botte de paille au bout d'une perche. Les arbres paludéens perdaient des cotons qui enrôlaient et des odeurs doucereuses qui écœuraient. Les sentiers et les *tsimbalons* bourdonnaient. Un escalier de bois ascendait à la terrasse, dont les sous-bassements étaient badigeonnés de fresques impayables, élucubrations barbaresques d'imagination magyare et de balai trempé dans la couleur en proie tous deux à un égal délire munificent et théâtral : bateaux sur la mer agitée, lessiveuses au bord d'un fleuve, le tout aux couleurs les plus criardes. Il y avait, comme l'avait

(1) *Csarda*, auberge. *Csardas* danse nationale hongroise composée d'une partie lente, le *lasso*, et d'une partie vertigineuse, a *frischka*. *Tsimbalon*, instrument de musique, sorte de piano plat sans touches, sur les cordes duquel on frappe avec de petits bâtonnets ouatés. *Goulasch*, ragoût de viandes cartilagineuses au *paprika*, poivré rouge piment.

bien pensé Gisèle, si peu de monde cette relevée dans ce lieu de délices, où l'on mangeait des *goulasch* effroyables et des carpes au *paprika*, que la chapelle tzigane espaçait à peine de loin en loin de très petits fragments de valse ou de *csardas*.

Au premier qu'elle entendit Gisèle dressa l'oreille, déjà énervée, déjà trépidante, — touchant au but, — et comme toute surprise :

— Tiens, des tziganes ! Oh ! j'aime tant leur musique !... Entrons... Voulez-vous ?..

— Je n'ai plus de volonté que la vôtre.

En haut, vraiment c'était très joli. De tous les côtés les arbres, les grands arbres danubiens..., et la rumeur chantante... et plus une idée de la ville. On pouvait effectivement se croire en Hongrie, dans un bois au bord du fleuve. A tout instant il passait dans les frondaisons de trembles des frissons argentés. Le ciel citrin, très joli, annonçait un crépuscule très doux. Il y avait du charme et de la paix dans l'air ; et tout à coup Gisèle se sentit triste, un arôme qui émanait des arbres lui suscita le parfum des lys, des lys de

l'enfant pâle et dévoré d'amour, qui se fanaient là-bas à la maison. C'étaient les bouleaux, les peupliers, les trembles séculaires, les muriers, les aubépines, tous les arbustes et fleurs, qui célébraient le printemps, l'épanouissement de petites Gisèle qui étaient de très menus calices, le martyr de petits marquis qui perdaient leur pollen. C'était le large printemps irrésistible et divin qui passait sur le Prater, le printemps oriental remontant de proche en proche le cours du Danube... Alors pourquoi soudain si triste?... Oh ! les grands lys malheureux, les grands lys prisonniers là-bas à la Herrengasse, qui exhalaient leur âme-parfum pour son dédain... que lui avaient-ils donc fait, et elle que leur faisait-elle donc endurer ?

Que venait-elle faire ici, elle jadis heureuse, qui partout autour d'elle ne rencontrait qu'affection, amour, dévouement, — tout cela immérité, — son père, L'Ami, Supersaxo, et le pauvre petit marquis... Oh ! celui-là décidément il l'agaçait ! Mais c'était déjà trop tard ; car tout en sentant un peu de pesante angoisse sourdre au très intime de son cœur elle venait, extérieurement, à peu près mécaniquement, de jouer son rôle de perversité neuve

mais depuis si longtemps pressentie, avec une perfection florentine.

Aussitôt arrivée sur la terrasse, et malgré le déguisement, et malgré le grand mois écoulé depuis l'unique visite, elle avait été reconnue de la bande entière, râclant, sifflant, frappant, jappant et tonitruant. Il avait passé sur tous les visages basanés, moustachus de noir, dans tous les yeux couleur de braise à force d'être sombres sous les larges sourcils lisses et la duveteuse taroupe, la même expression.. Quelque chose de sournois et de fauve, de concentré et d'aigu, d'inquiétant et de félin, de fébrile et de magnétique. D'un commun accord les hongrois sautèrent tous sur leurs instruments. Ce fut comme électrique ; les chantantes arabesques partirent discordantes de tous les points de la gamme à la fois, pour, dès la seconde mesure, s'unir et inextricablement s'accoupler, s'entortiller, s'enchevêtrer les unes aux autres sur une orageuse et lente et passionnée mélodie. Cependant, d'un accord tacite aussi, ç'avait été tout, ce premier éclair des yeux ; rien plus ne trahit le secret sentiment de tous ces tsiganes ou hongro-tsiganes,

gens d'une sorte de prudence asiatique et orientale, alliée parfois à une orgueilleuse naïveté qui les rapproche à la fois du léopard, du serpent et du mouton.

Inutile de dire qu'au milieu de cette bande de diables forcenés et élégants, vêtus à la mode hottentote d'après demain, il y avait un enfant vigoureux d'une beauté absolument incontestable, — mais si vulgaire, — le violoncelliste.

Or Gisèle très droite, avait passé devant eux la première, recevant de côté la formidable décharge fluidique de cette musique en épilepsie, face dure, les regardant avec des yeux de métal, où on ne lisait rien, rien, absolument rien. Aussi tous avaient compris que quelque chose allait se passer. Quand les femmes ont de ces yeux-là, les brutes primitives renaissent...

Et tous, sans en avoir l'air, se démenant comme des enragés, mais seulement des bras, torses et jambes parfaitement immobiles, ne perdaient pas un des gestes de l'éblouissante jeune fille, l'épiaient partout à la fois, aux mains, aux pieds, aux plis de sa robe ; ils ne perdaient rien de ses mouvements, pas un clin d'œil, tout en s'exaltant à leur

tigresque charivari. Les moindres courbes de ses lignes, les plus imperceptibles raideurs de sa démarche avaient une signification d'eux compréhensible. Et tous, ils savaient très bien que dans l'une de ses mains fermées il y avait quelque chose ; et pas un ne prit au sérieux la présence de l'officier géant. A de tels merles il fallait un autre épouvantail !

Tous vêtus de vêtements de rencontre, dernier cri de Budapest, bruns, jaunes, mais avec de sémitiques prétentions au chic, bottines vernies ou souliers de couleur, chaussettes de soie, noires ou écarlates ou même orange, cravates flambardes à épingles de clinquant, cols droits et manchettes d'une blancheur impeccable, ici et là quelques-uns en cellulöide, plastrons orgueilleux sur des chemises Jaeger ou peut-être sur rien du tout. Tous la raie au milieu, les cheveux luisants ; tous d'une fatuité un peu nègre ; et de tous le violoncelliste, le plus jeune, avait l'accent le plus canaille, et la beauté la plus ignoble. Il empestait le vice puissamment ; et sous la vêtissure déplorablement soignée, la plasticité vaillante de son corps d'éphèbe sauvage aguichait les regards sans que l'on pût se rendre compte de

ce qui la rendait si provocante et si perverse. C'était un magnifique poulain humain, mieux, un étalon déjà, et quel ! un animal de race, superbe et brutal, né pour les ruts hurlants et dévastateurs des soirs de sirocco et des nuits d'orage dans la pouszta.

Hélas ! hélas ! Le seul fait de savoir distinguer un être pareil, pour une jeune fille noble et éduquée comme Gisèle, c'était déjà la déchéance morale, la dépravation physique inéluctable, l'irrémissible chute aux enfers passionnels..., et aussi quelque chose de lourd et de stupéifiant éprouvé au physique qui, en soi déjà était malpropre et souillait.

Oh ! l'odeur des lys fanés, des roses mourantes !

Et elle se rendait très bien compte de quelque chose de semblable. Ces ténébreuses sensations physiques qui passaient en elle, des palpitations de cœur, larges, suffoquantes, l'étourdissaient. Elle se sentait possédée, démoniaquement possédée ; le diable qu'elle avait appelé l'avait entendue... Elle se sentait dédoublée, comme portée hors d'elle-même ; elle se voyait agir comme en rêve, machinale ou somnambule, ne s'obéissant plus, à elle Gisèle pensante et raisonnante du moins, mais à

quelque obscur instinct primordial et honteux...

Et en effet dès ce moment elle se comporta en hallucinée, en hypnotisée de son propre précédent vouloir, puisque tout ceci, elle s'était délibérément décidée à le vouloir. Et il lui suffisait d'*avoir voulu*. En ce moment elle ne voulait plus rien ! Est-ce qu'elle savait même ce qu'elle avait voulu ! Elle s'en allait à mécanique, mécanique de chair, de nerfs et de sang, à ses destinées. Victimée par cette force effroyable qu'en elle elle avait déchaînée, elle agissait inerte, ainsi. Non plus le voulant encore une fois, mais parce qu'elle l'avait voulu. Telle une horloge réglée qui sur le dernier tour de clé marche tant d'heures et tant de minutes. Elle n'entendait pas la formidable musique ; elle ne ressentit pas les cent mille coups de fouets brûlants, cinglants, de cette satanique invitation à la valse non pas, mais à la *frischka* ; elle ne comprit pas que la petite flamme rouge, qui luisait dans la torpeur noire de ces yeux volontairement éteints, faussement distraits, la fouillait au plus profond d'elle-même, la dénudait, la comprenait ; elle se sentit seulement gênée, et pour la première fois, d'être effectivement nue sous sa robe. Et cela

sans savoir pourquoi, ne cherchant au reste pas à savoir... Pudeur d'Ève qui a déjà péché en pensée et en consentement, qui déjà se sent au seuil du paradis déjà perdu et cependant n'hésite pas, le glaive de feu aux reins ! Un détail extraordinaire cependant la frappa, elle sentit que d'elle émanait une odeur indéfinissable, une odeur que jamais elle n'avait sentie et dont elle fut très gênée ; et de nouveau elle pensa au parfum pâmé et menaçant des lys, — les lys exécrés et redoutables de l'enfant triste et menu armé de ces seuls lys, — et subitement elle se leva, presque cataleptique, pour partir, avec un tic nerveux subitement à travers la face.

Mais les tziganes, électriques eux aussi, avaient eu l'obscur sentiment de la minute précise où déclanchée, elle s'en allait aller ; alors la délirante, la tropicale *frischka*, forêt vierge aux innombrables arbres de la science du mal, au million de lianes et de serpents, tout à coup fut à sa lisière ; fut rompue, finie comme par la barre d'un fleuve des Amazones, au large courant, en mer d'eau douce tumultueuse.

Et toujours comme dans un rêve, toujours à peu près comme une somnambule, Gisèle agit :

— Je n'ai jamais vu de près un *tsimbalon*. Allons voir, lieutenant.

On alla voir.

Longuement la jeune fille feignit d'examiner avec une attention de luthier ce plus énervant de tous les instruments de musique, cymbalum médiéval perfectionné, multiplement vibratil; et qui, sous le martelage des petites boules de coton entortillées par du fil métallique au bout de légères baguettes, fait autour des *csardas* forcenées comme une atmosphère peuplée de moustiques sonores, comme le battement d'ailes de milliasses de papillons.

Et pour regarder, Gisèle tournait le dos au jeune violoncelliste, mais son être juvénile et coupable n'avait plus de vie qu'en ses reins, en son dos, là par où elle le sentait...

Et au moment où, par derrière, elle allait saisir la main du trop beau garçon et y glisser un petit papier plié dans un billet de dix florins, voici qu'elle sentit saisir sa main à elle, et qu'elle reconnut tout de suite la main inconnue qui la saisis-

sait. Ce fut en elle un émoi indicible, un incendie de tout son être, quelque chose comme si toute sa chair criait et appelait au secours en même temps que clamait de triomphe. Elle serra convulsivement, mais à les broyer, les rudes doigts, — elle n'en avait jamais effleuré d'aussi rudes, — qui étaient entrés dans la paume brûlante de sa main, et très experts, très certains de ce qu'ils y allaient trouver ramassaient le double papier froissé, tout moite de sueur, entre les délicats tampons de sa chair à elle bouillante et crispée.

Et du même coup Gisèle eut l'intuition que la troupe entière l'avait surprise, que tous ici, sauf Supersaxo qui donnait des couronnes au chef, savaient ce qui venait de se passer... Il lui sembla qu'autour d'elle un silence de plomb tombait, qu'une fourrure de chaleur étouffante la châpait, et elle constata, avec une terreur et une confusion sans nom, que, effarouchant tout ce qui restait en elle de pudeur et toutes ses habitudes de suprême élégance, sous ses bras, de l'aisselle à sa ceinture descendait une longue traînée mouillée, maculant l'étoffe claire.

Alors, fauvement, de sa main arrachée de la main

qui l'avait violée et brûlée comme un fer rouge, sa main, — en un fou besoin d'éclater, hystérique, elle râcla le *tsimbalon* du haut en bas sur toute sa largeur, avec une telle atrocité que des cordes sautèrent, et qu'elle se brisa des ongles.

Et dans le sursaut général elle s'éclipsa, frénétiquement cramponnée au bras de son béat de gardienoble, et parlant, parlant une ataxie parlée, incohérente, qu'elle crevait d'éclats de rire qui sonnaient fêlés !

Des tsiganes, pas un n'avait bronché ni souri.

Et l'on rentra gentiment à l'Au-Garten par le même fiacre et par la même porte de derrière, où Gisèle licencia sans un merci Supersaxo quinaud. Les rares mots qui avaient glissé de ses lèvres comme subitement amincies, rentrées en dedans, avaient eu une sécheresse, une dureté à donner froid au pauvre diable. Il crut l'avoir fâchée, s'était évertué à s'excuser, morfondu en explications... Elle le planta là impatientée et lui tourna le dos.

Maintenant dans l'allée centrale la cohue n'avait plus de nom ; la fête dégénérait en un triomphe de la principale organisatrice, la princesse de Metter-

nich, dont la cahute risquait à tout moment d'être enlevée par la foule. On ne vendait plus rien. Mais des centaines de paysans défilaient, voulant seulement baiser les mains de la grande dame, qui les leurs abandonnait pour vingt kreuzer. Dégantées, les deux belles mains pendaient hors de la boutique; et c'était un constant double bruit de lèvres, claquantes à droite, claquantes à gauche, et de piécettes tombant dans un plat, comme à l'église le Vendredi-Saint quand on baise le crucifix. Aussi tenter de revenir à son poste, impossible à Gisèle ! Le commissaire de la fête et d'autres messieurs, conseillaient déjà à la Princesse de disparaître par surprise, pendant qu'ils tenteraient une diversion, afin de la faire échapper à l'ovation populaire qui la guettait à la sortie du jardin.

En un clin d'œil Gisèle, rendue à elle-même, comprit la situation et le parti qu'elle en allait tirer. Sa longue absence du coup était excusée et justifiée.

...Elle était d'une beauté bien étrange et si pâle à ce moment, Gisèle, bien plus pâle que jamais

n'avait été le petit marquis exsangue ! Il semblait que morte fût la jeune fille et née la femme. Dans ses yeux il y avait quelque chose de changé, mués à la fois plus durs et plus troubles, comme percevant moins les réalités et mieux les rêves, — mais quels rêves décevants et amers, elle l'ignorait, — comme discernant des choses intérieures, gourdes et gacheuses, ayant un secret voluptueux et fatidique, obscène et somnolent en eux. Dans son expression aussi, il avait passé un changement impalpable, comme si la jeunesse s'en était allée, comme si la beauté du diable s'était tout à coup fanée, en même temps que l'innocence envolée. Et la barre slave fendait le front de la jeune fille du haut en bas. Elle avait inconsciemment l'attitude anéantie de la fillette à la cruche cassée de Greuze, et cependant jamais, jamais plus on ne devait la revoir si belle. Elle avait à la fois quelque chose de plus et de moins, mais ce quelque chose de plus était comme un parfum de péché, ce quelque chose qui se sent plus qu'il ne se voit et qui fait surgir et retourner le désir des hommes qui passent...

— Oh ! Gisèle, Gisèle... Comme vous nous avez

fait peur, sanglota presque, tout à coup auprès d'elle, une voix qui n'était pas de la terre, une voix immatérielle, douce et blanche comme il est permis aux seuls anges d'en avoir.

C'était tout tremblant le petit marquis, si joli dans son complet noir, cravaté de blanc, avec son petit feutre gris si fin, à ruban gris perle... Et il tenait à la main un gros bouquet des mêmes lys dont il était coutumier, encore et toujours ; mais par une délicate prévenance, en même temps que par un choix judicieux parmi les plus rares caprices horticoles des jardiniers de la banlieue, ils étaient ces mêmes lys tout petits, d'une variété minuscule et follement précieuse, que Gisèle n'avait encore jamais vue.

— Tenez, Gisèle, j'ai pensé à vous en offrir jusqu'ici... Il y a une heure qu'un courrier est venu me les apporter comme cela avait été convenu, et depuis ce temps je vous cherche inquiet. Et votre père aussi vous cherche, et aussi L'Ami. Ils m'ont dit, si je vous retrouvais, de vous ramener à un angle des charmilles où ils viendraient voir toutes les dix minutes... là-bas.

— J'étouffais dans la boutique, et j'ai commis

l'imprudence de sortir. Alors vous voyez, — et elle montrait la houle humaine, — toutes ces bonnes gens m'ont empêchée de passer.

— Mais moi, à vous chercher, je me suis glissé là-dedans comme un furet et je l'ai fendue cent fois cette cohue. Aussi compatissez : mes pauvres fleurs sont un peu froissées... Heureuses fleurs d'avoir un peu souffert pour vous...!

Et c'était merveille que, meurtries à peine, elles ne le fussent pas davantage.

Or, Gisèle ne pensait toujours pas à les prendre, ses bras toujours serrés raides un peu maladivement contre sa taille.

— Tenez, Gisèle, ils sont à vous mes pauvres lys, et ils pourraient vous dire tant de choses!... Et rougissant, avec effort, en un héroïsme de franchise, il ajouta : Bien qu'ils ne soient pas mon image mais celle seulement de ce qui dans mon cœur fleurit pour et par vous.

Et tout à coup enhardi :

— Mais vous, soyez bonne une fois et donnez-moi en souvenir de ma détresse d'aujourd'hui la rose, la rose sainte pour moi que vous avez à votre

ceinture, vous si belle, si bonne et bien plus pure que mes lys.

Subitement elle devint, comme griffée d'écarlate...

— Jamais !

Et brusque, arrachant la rose dont une épine déchira l'étoffe, elle broya la fleur dans sa main et la jeta.

Or, par la déchirure au bas du corsage, un rien de la taille apparaissait, nu mais piqué, et des gouttelettes de sang perlaient.

Et l'enfant la regardait, là, en presque pâmoison.

Vivement, là, Gisèle porta sa main pour cacher le dégât. Le petit marquis ne vit plus rien, les yeux trop aveuglés de larmes... Du reste Gisèle déjà lui disait très câline :

— Zdenko, mon cher Zdenko... alors ramenez-moi vite vers L'Ami.

III

De cette soirée Gisèle se sentit perdue ; mais elle recouvra un peu de sang-froid. Autrement dit, elle fut rigoureusement en état de péché mortel. Du reste elle n'y pensa guère, autant dire point. Alors brave dans le mal comme elle l'eût été dans le bien, si le bien avait pu être aventureux, elle en prit son parti ; elle se résolut sans hésiter à la damnation passionnelle estimant qu'elle y était entrée déjà trop avant pour reculer. Elle entrevoyait de tels Eldorados de caresses ! Y renoncer alors que tout était déjà perdu ! Elle ! Elle se complut même à aggraver d'un peu d'impiété son trouble. En somme, à son cas de conscience quelques secondes défini à son esprit mobile, elle rêva sans profondeur, comme elle faisait tout. Nature de cristal, toute en luisances, qui chante clair, se frac-

ture net, et cassé, tombe en petits morceaux très aigus, très coupants.

Déshabillée elle se regarda viergement et se dit sans mélancolie que, vierge, elle ne le serait bientôt plus. Puis couchée, elle se mit à songer au lendemain, résolue cas échéant, — et il écherrait — à ne rien réserver de son être, et pensant à cela déjà comme à une chose faite. Mais avec quel délicieux émoi ! Et elle escompta que dans huit jours, cela ne la préoccuperait même plus ; elle avait voulu savoir, elle saurait. Et puis elle aimait, ou plutôt se persuadait qu'elle aimait, évitant avec soin de comparer son amour présumé pour le musicant tzigane, à celui indiscutable du petit Caméral-Moravitz pour elle. Chose étrange, vraiment, mais à tout prendre si bien autrichienne, que, elle qui allait à la messe tous les dimanches et y priait avec une réelle ferveur, pas une minute ne fut arrêtée par le scrupule religieux.

Chez elle inconsciemment religion et volupté étaient un peu synonymes, ou plutôt elle ne concevait de la religion que ce qui flattait vaguement ses sens. De cette religiosité elle recouvrait les pensées les plus profanes comme pour les rendre

plus troublantes, dépravation quelque peu sathanique sans qu'elle s'en doutât, et de tous points analogues à celle des Italiennes de la Renaissance chères à Stendhal et à d'Aurevilly. Un exemple fera comprendre cette perversion, *malgré tout* ingénue : elle n'aimait aller à la messe qu'à l'église des Augustins ; elle s'obstinait contrairement à toute bienséance à s'asseoir à un angle du dernier banc sous l'orgue, afin d'avoir dans les yeux toute la durée de la messe, l'éphèbe ailé et nu de Canova, moitié assis, moitié appuyé, si éploré, contre un lion sur les marches du Mausolée de l'Archiduchesse Marie-Christine ; elle prétendait ainsi prier beaucoup mieux, le cœur et les sens troublés par la vue de ce corps de marbre suprématiquement beau et élégant. Et elle appelait de très bonne foi religieux ce trouble voluptueux, prenant l'émoi de son cœur pour de l'adoration et en effet priant avec plus de ferveur. En somme elle se délectait dans du péché avec l'impression d'accomplir un devoir et prenait son péché pour base de son très sincère effort d'une heure vers la prière et vers l'amour divin. Mais de tout cela elle ne se rendait absolument pas compte, et voilà pourquoi il faudrait oser ne pas

l'analyser du tout, la malheureuse, puisque l'analyse aggrave son cas. Il y a tant de belles fleurs vénéneuses. S'en doutent-elles ? Et pourquoi exiger du peintre qui les admire l'obligation d'en parler en chimiste ?

Le malaise qu'éprouvait Gisèle ce soir-là plus que de coutume touchait davantage au physique qu'au moral, et voici que tout à coup survenait la conclusion logique, nécessaire ; elle se sentait le droit à la chair, et la pensée de la mésalliance de cette chair la préoccupait peu, mais encore infiniment plus que le péché. Et c'était si naturel, étant données la vie dissipée et vaine qu'elle avait menée depuis sa première communion, la lente habitude qu'elle avait prise des images et des lectures libidineuses, la profonde intoxication des mauvais rêves et des mauvais désirs coïncidant avec sa rage maldive et débilitante des parfums auxiliaires des tentations, et surtout les hantises voluptueuses de sa continence peu méritoire, les rêvasseries de ses matinées de paresse, sans compter enfin la légèreté dix-huitième siècle, avec laquelle elle entendait et voyait autour d'elle se traiter les pires histoires scandaleuses, pourvu que les héros en fussent aris-

tocratiques, les héroïnes séduisantes. Fille unique d'un père qui la voulait garçon, depuis longtemps au reste elle s'était habituée à l'idée — toujours sans se la formuler ni la discuter — d'une ligne de conduite dont voici la teneur : rien de ce qui lui eût été permis en tant que jeune homme ne saurait lui être imputé à crime, ni même reproché, alors qu'elle n'était jeune fille que par erreur, et que depuis longtemps dans son for intérieur elle avait pris la résolution, — elle la croyait fermement possible, — d'être un garçon malgré la nature. D'où la décision, puisque les circonstances le lui permettaient, d'user de tous les avantages de ses deux sexes, le fictif et le réel.

Elle dormit très mal, sans cesse retournée sur le gril de son lit défait. A l'aube, épuisée, elle s'assoupit, la chair turgescente aux moites évocations de sa concupiscence. A dix heures au retour de la messe des Ecossais, en face, L'Ami vint la réveiller.

— Eh bien, grande paresseuse ?... Seigneur ! Quels yeux battus ! Quelle mine défaite. Et ce lit ! Et ces cheveux !

— Ah ! ne m'en parle pas ! J'ai rêvé que j'avais

une baleine sur l'estomac et elle s'obstinait à me vouloir allaiter. L'affreuse bête ! Je ne savais comme me défendre.

Et irrévérencieusement elle tourna le dos, avec aussitôt la feinte gamine de ronfler...

L'Ami déjà sortait à pas de loup et oubliait son Goffiné noir aux angles usés, sur l'oreiller brodé, à côté de la tête de la comtesse.

Elle se leva très tard, la tête demeurée lourde au sortir de ses ablutions qu'elle eut le tort de parfumer plus que jamais, vidant les flacons à même la baignoire ; elle fut désagréable toute la journée, mécontente d'elle-même et des autres, bousculant ses femmes de chambre à plaisir. Les heures lentes du grand appartement solennel et obscur, les multiplications de son image dans les lacs d'argent des glaces hautaines qui partout entre les Gobelins montaient des consoles d'or éraillé à l'or terni des corniches chantournées, le glissement lustré des pas de laquais sur les tapis d'Aubusson, les soupirs et les propos inoffensifs de L'Ami, le déjeuner guindé, où son père ne parut point, dans la vaste salle à manger lambrissée : tout le décor familial de sa vie pesait sur elle, sur

ses pensées incontinentes et sur ses flottantes rêveries voluptueuses de tout le poids insupportable de plusieurs siècles de pompe et d'étiquette. Vers cinq heures, au lieu d'aller au Prater, elle pria son père qui rentrait à pied pour ressortir en voiture de la déposer chez son amie la princesse Ravicino de Ravicinis, où la voiture reviendrait la prendre à 7 heures.

Mais pas plus tôt à la Weihburggasse sous le porche à cariatides du lourd palais XVIII^e siècle, au lieu de monter l'escalier et sans se préoccuper du portier galonné, qui pour sûr ne la dénoncerait pas, et puis les bavardages de ces gens-là, cela compte-t-il ? — elle passa très simplement sous les somptueuses arcades, et par le porche opposé tomba sur la Singerstrasse, précisément en face de la petite ruelle qui s'en va déboucher un peu en retrait au pied de la sombre tour Saint-Etienne fulminante de clochetons et d'ajours. Elle contourna le chœur chargé d'immémoriales excroissances votives de l'antique métropole : c'était la dernière traversée dangereuse de son équipée, dont elle avait tout combiné, — pour la première fois qu'elle réfléchissait sérieusement à quelque chose,

— avec une décision, une fermeté admirables qui trahissaient bien la femme de grande race née dans un milieu presque encore féodal, — et faite si bien pour commander : ce qui eût été en somme la meilleure distraction à lui proposer ! Impératrice, elle n'eût peut-être ni péché, ni songé à pécher : elle n'en aurait pas eu le temps, car elle ne se fût préoccupée que d'étonner et de charmer son peuple.

Depuis la place Saint-Etienne, elle n'avait plus aucune chance de rencontrer qui que ce fût de de son monde. En face de la tour inachevée, base formidable coupée net à hauteur des toitures peintes de la cathédrale, s'ouvre à travers les bâtiments et les cours, derrière le palais de l'Archevêché, une série de passages voûtés tous sur le même axe, allant de rues en rues ; de vieilles rues depuis des siècles abandonnées de l'aristocratie et de la haute finance, et envahies au fur et à mesure qu'on s'approche du canal du Danube et de la Léopoldstadt par la juiverie commerçante. Gisèle connaissait parfaitement ce coin de Vieux Vienne parce qu'il se trouve dans une de ces cours intérieures une boutique de timbres-poste très bien

assortie, et qu'enfant elle avait poussé jusque là sa timbromanie.

Et c'est une succession de portiques à enfiler ; et c'est une petite ruelle ignorée de beaucoup de Viennois mondains d'aujourd'hui ; une place encombrée de démolitions. Alors à droite au fond d'un apparent cul-de-sac voici une grande porte voûtée, surmontée d'une charmante armoirie de pierre, cimée d'une tête d'ange mitrée qui s'appuie contre une belle coquille en éventail. Et voici Gisèle dans la spacieuse cour oblongue du palais brunâtre, devenu maison de rapport, qui demeure encore aujourd'hui la propriété du couvent de Heiligenkreuz. Là, en plein air, sous les regards d'une centaine de fenêtres, si jamais n'importe quelle jeune fille de la très haute aristocratie viennoise a envie de donner un rendez-vous, elle le peut avec la presque absolue certitude de ne rencontrer âme qui vive de sa caste, et surtout de n'être épiée par personne qui à la reconnaître consente à en croire ses yeux.

Gisèle avait trouvé cela du premier coup, très simplement, et s'en était tenue à cette première idée sans l'ombre d'une hésitation.

Elle avait eu soin toutefois de se vêtir pour son escapade en conséquence, quoique sans nulle expérience, d'instinct..., elle inaugurait ce jour-là une très simple robe beige comme en aurait, ou plutôt n'en aurait pas, la moindre fille du peuple endimanchée, — c'eût été d'une distinction beaucoup trop simple ! Une gracieuse pélerine grise cachait l'exquise taille dont elle était si fière, elle avait tout simplement l'air à premier abord, et regardée très superficiellement, d'une élève de conservatoire ou d'une honnête mais très accorte petite bourgeoise en commission. Elle portait au reste à son bras un élégant rouleau de musique, les derniers *lieder* de Brahms ; et elle avait le visage comme enduit d'une toile d'araignée, car de son petit chapeau gris une fine voilette blanche argentée à gros pois blancs la rendait à peu près irrécognissable. Somme toute, vêtue juste assez bien pour une visite ; mais à son gré pas assez pour le jeune homme qu'elle allait trouver là. Il est vrai qu'en revanche Esther tirée d'un bain de plusieurs mois dans les parfums rares pour être présentée à Assuerus, ne devait pas fleurir davantage toutes les senteurs d'Arabie, qu'elle tous les bouquets d'Angleterre.

Les parfums parleront les premiers, pensait-elle.

Naturellement quelques roses à la ceinture sous la pélerine grise, visibles dans l'ombre fine des soyeuses doublures, prometteuses d'autres roses plus charmantes sous la voilette, sous le gant, sous tout...

Elle éprouva cependant une grande confusion à voir qu'il était là, lui, l'attendu, le passionnément espéré. Il avait dû venir trop tôt, beaucoup trop tôt, car elle n'avait point de retard, et elle eut de cela un premier petit choc. Elle trouvait cela inélégant. Mais tout à la fois elle l'avait reconnu si beau. Et il était là pour elle et par elle, bien à elle... Elle rougit très fort... Une imperceptible seconde d'hésitation dans son pas... Un léger tremblement... Oh ! évidemment elle savait ce qu'elle allait lui dire ! Quand une jeune fille de son rang s'abaisse à ce qu'elle faisait, il n'y a plus de ménagements à garder. Néanmoins elle se sentit gênée d'une sorte affreuse et par contenance se déganta. Mais parler ! Oh ! les premières paroles à prononcer ! Il fallait payer d'audace : la hardiesse étrangla la honte et ce meurtre de sa pudeur eut une étrange volupté...

Maintenant sa face cuisait et le tremblement l'agitait toute. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang et ce goût de sang et une tache de ce sang à sa voilette l'invitèrent à découvrir ses lèvres. Elle était à deux pas. Maintenant ses yeux, qui n'avaient encore vu que sa silhouette et ses yeux à lui, l'analysaient...

Lui, à la fois très gauche et très fat, s'était fait beau de son mieux, mais avec un mauvais goût si absolu que Gisèle en rougit encore plus fort et d'un geste de dépit rabattit sa voilette... Cela seul aurait dû la faire reculer, si son regard s'était arrêté davantage aux vêtements, à la cravate, aux gants, aux bottines ; mais déjà il détaillait le corps, son regard, le corps pervers du bel animal humain tant désiré, et chez qui la masculine vigueur s'atténuait en des grâces orientales et souples dont quelques ridicules de toilette ne pouvaient détourner l'attention d'une vierge exaspérée par de mauvaises lectures et quelles pires imaginations, tout à coup affamée de sensations nouvelles, avide d'être pétrie dans la volupté sur le cœur de chair d'un éphèbe pubescent, étouffée dans les bras d'un être beau comme le

génie ailé de Canova, mais pas pleurnicheur, lui !

Une idiote badine dans une main, brun, chapeau rond dans l'autre, une grossière bague passée par-dessus son gant, il l'aborda, vulgaire à écœurer ; mais les yeux de Gisèle en ce moment-là lui découvraient sous la chaussure ridicule des pieds comme nul cavalier de son monde à elle n'en avait eu jamais ! Oh ! ces pieds nus ! Et elle pensa aux siens à elle dans les mains de bronze et sous les lèvres de ce jeune homme...

Il renifla comme inquiet... Oui, certes... Les parfums parlaient si fort que maintenant la comtesse avait hâte de les empêcher d'en trop dire.

Elle lui tendit la main et comme s'ils se connaissaient depuis fort longtemps..., ou comme à un domestique :

— Bonjour. Pourras-tu venir d'autres soirs à la même heure ?

Une vague moue de mépris erra sur les lèvres du gars ; et une petite flamme aiguë vrilla ses yeux. Nullement étonné du tutoiement, très au clair sur la situation, lui, il se sentit à son aise aussitôt, et redevint lui-même, fier comme un coq, tour à

tour brutal et poétique, trivial et élevé, comme ils le sont tous ces demi-barbares frottés de tout ce qu'il y a de vice dans la civilisation.

— Non justement ! Aujourd'hui c'est par exception que j'ai pu. Mon frère a consenti... Mais dorénavant nous nous reverrons le matin ; le vieux juif de la *csarda* exige que dès quatre heures je sois à mon poste. Je m'appelle Olaï Sandor, et toi ?

Et superbement il s'alluma une cigarette.

Une seconde le tutoiement rendu la suffoqua, elle, et l'empêcha même de s'étonner de la cigarette. Elle avait compté sans cela... Mais il ne s'en aperçut pas ; car aussitôt remise — après tout c'était drôle, — elle sourit, prête à tout désormais.

— Pour le moment Olaï Maria, répondit-elle, sa présence d'esprit coutumière revenue, et mettant à la hongroise, comme il avait fait, le prénom après le nom.

Et elle fut enchantée de ce sonore vocable magyar : Olaï Sandor ! un vrai nom de jeune paon, un nom de bravoure qui poitrinait et portait panache.

Il parlait un allemand abominable. Elle, s'évertuait, très distincte, en dialecte viennois ; même en ce moment, elle se gênait trop de parler le hongrois..., comme toute vraie tchèque ! Elle l'estropiait du reste à plaisir, car les slaves qui apprennent comme d'un simple vouloir toutes les langues, les retiennent comme on retient une mélodie, toutes, sauf celle-là... Celle-là, jamais ! Ils n'en veulent pas. Au reste ni l'un ni l'autre ne perdirent leur temps en paroles inutiles :

— Et que veux-tu de moi ?

La brutalité de la question la mit à l'aise. Avec ce luron-là, il n'y avait pas à badiner. Il était dans toute la franchise de son rôle du reste. En effet que lui voulait-elle, à lui pauvre diable ? Alors à bas tout masque civilisé ! Courageuse et pâle cette fois, elle répondit :

— Ce que veut une femme qui se donne à un beau garçon comme toi.

Et par bravade elle releva toute sa voilette jusque sur le front. Et directement, sans sourciller elle le regardait tandis que les lèvres indiquaient le mouvement d'un baiser.

Il y eut un éclair d'orgueil dans les yeux tsga-

nes, puis tout aussitôt de la méfiance. Il renifla de nouveau ; décidément ces parfums chauds, ambrés, épais l'inquiétaient...

— Mais tu es riche ; tu es noble, je sais... Tu connais l'Empereur puisque l'Archiduc t'a baisé la main l'autre jour... Et il peut m'arriver du malheur à cause de toi, et pas rien qu'à moi, à toute notre troupe.

— Rien si tu es discret, — elle le fixa plus àprement et insista, — rien si *vous* êtes discrets, et si tu m'aimes.

— Je t'aimerai si tu m'aimes... Sinon je te donnerai que ce que tu me donneras.

De nouveau elle rougit affreusement et de nouveau dépitée rabattit sa voilette, tandis que son talon battait le pavé, rageur... Ainsi ce sauvage, ce tziganneau de hasard faisait la différence qu'elle ne faisait pas, ou du moins très mal, entre l'amour... et le reste, la fin terrestre unique et les faims qu'on ne rassasie pas... Il lui donnait, lui, à elle cette leçon !

— Mais maintenant que penses-tu de moi ?

Il eut une expression indéfinissable, à la fois ironique et sublime, presque haineuse mais qui le transfigura, et encore en beauté !

— Quand la pluie tombe sur les montagnes, elle coule en torrents qui, un jour brisent tout, le lendemain sont à sec. Mais dans la plaine dorée de Hongrie, le Danube s'en va très lent à la mer... Le tsigane campe sur ses bords, mais ne demeure pas plus que le torrent dans le ravin des Carpathes... Tu es peut-être le torrent ; peut-être le Danube ; mais cela je ne le crois pas... Moi je suis toujours le tsigane hongrois, et la Hongrie est grande.

... Où va se nicher l'orgueil magyar ! Mais ils sont tous ainsi les tsiganes. En Roumanie par exemple, plus roumains que les Roumains ! Et rarement même ils consentent à s'avouer tsiganes. Ce qui n'existe pas, c'est l'orgueil tsigane ; et Liszt a écrit un titre faux : *Des tsiganes et de leur musique en Hongrie* ; il fallait dire : *et de la musique hongroise que jouent les tsiganes en Hongrie*.

Elle, charmée de la tournure orientale de ce langage auquel rien ne l'avait préparée, et tout à coup férocement, charnellement, et pour la première fois jalouse, jalouse déjà de ce que d'autres aient pu entendre de si belles images, ou qui du

moins lui paraissaient si belles, à elle, lectrice de Crébillon fils et de Restif de la Bretonne :

— As-tu déjà aimé ?

— Si j'ai aimé ?... Elle demande si j'ai aimé ! Mais à tous les printemps des fleurs s'ouvrent au soleil et les oiseaux font des nids, et pour les pous-sins des hommes il vient aussi un jour où leur cœur fleurit...

— Mais ton cœur a-t-il déjà fleuri ?

— Sinon serais-je ici ?

De nouveau elle fut de ce mot comme souffletée, et dès lors prise d'un prurit de se donner, en un besoin d'émulation forcené ! Ah ! elle aussi montrerait qu'elle savait aimer ! Et puis comme elle l'admirait ! Comme il savait dire de ces mots à l'emporte pièce, frappés à fleur de coin, et qui brûlaient au fer rouge, comme jamais ceux de sa caste n'en disaient ! « Sinon serais-je ici ? »

Il y avait à son avis, dans ce mot toute l'épique grandiloquence magyare ; elle en fut de nouveau charmée, Gisèle ; elle crut ou voulut comprendre que cela voulait dire qu'il l'aimait. A son tour elle s'épanouit, et toute défiance, toute honte, tout scrupule l'abandonnèrent.

— Et d'après toi, quand une femme voit un homme, et qu'elle se sent l'aimer, que doit-elle faire ?

— Si elle est belle lui donner sa beauté ; si elle est riche toute sa richesse ; si elle est pauvre, toute sa misère...

Gisèle n'eut aucune inquiétude, et ne songea pas à lui demander ce qu'en revanche l'homme doit donner. Elle n'avait jamais rien entendu de pareil. C'était là une éloquence primitive, directe et inculte que ne pratiquaient ni Lovelace, ni don Juan ni leurs succédanés au petit pied et à talon rouge de la Régence et de Louis XV... Elle ne sut que trouver un mot, moderne aussi, mais qui sentait son romantisme et la femme Sand.

— Admets que je sois pauvre.

— Alors viens à la *csarda*.

Elle ne s'attendait pas non plus à cette réponse et la reçut en pleine poitrine. Elle fut plus embarrassée que jamais. Il reprit :

— Inutile de feindre, tu es riche, je le sais... Et tiens, si tu m'aimais tu n'aurais pas cela au doigt — et il désignait une merveilleuse opale, un véritable *incendie de Troie* — alors que moi je

meurs de soif de t'avoir attendue depuis deux heures ici et d'être venu à pied depuis là-bas.

Et sans vergogne aucune, il avisait le petit débit de vins du couvent de Heiligenkreuz, ouvert entre le délicieux portail xviii^e siècle d'une cour en retrait, avec ses vases baroques auxquels se cramponnent des angelots bouffis, et que des branches d'arbres verts étreignaient, pittoresquement, — et le portail d'une chapelle, où sur l'encadrement rocaille, un très expressif buste noir de Saint-Bernard sourit, incliné entre deux jolis anges décoratifs.

L'idée d'entrer dans ce petit restaurant, où des branches de sapins fixées aux volets annonçaient selon la coutume de Basse-Autriche qu'il ne s'y consommait pour toute boisson que du vin, lui parut si saugrenue qu'elle accepta avec un sourire intérieur.

Jamais elle ne s'était vue dans un lieu pareil, ni même n'en avait imaginé un. Dans leurs parties de chasse, quand l'averse surprenait les chasseurs proche d'un village, sur le plateau de Bohême, ou bien l'on entraît à même chez les paysans, ou bien

le curé offrait l'hospitalité. Mais explorer une semblable guinguette... et qui plus est, à Vienne, n'était-ce pas l'invraisemblance dernière. Elle avait bien surpris la valetaille parlant Goldmannshof... Ce devait être quelque chose de semblable. Jamais elle ne s'était sentie si curieuse d'une chose qui fût autre que d'amour.

Après la première salle tout à fait populaire embarrassée du comptoir d'étain, des collections de verres et du bassin où on les rince, le client de marque passait à gauche dans une seconde petite salle carrée, voûtée en calotte, peinte en vert très clair, avec aux quatre angles quatre tables tendues d'une toile cirée brune et une cinquième dans une encoignure au fond en face de la porte ; le long des parois couraient des bancs de bois. Une seule fenêtre donnait sur la grande cour, mais obstruée par de dévots petits rideaux gris et par une pyramide de ces longues bouteilles brunes dans lesquelles on conserve les vins autrichiens à l'instar des vins du Rhin. C'était une petite buvette provinciale et cléricale, très Autriche d'il y a cent ans, très silencieuse, avec les rares journaux viennois anti-sémites qui pendaient aux patères, et de loin

en loin le passage de quelques habitués : bonasses figures administratives un peu avachies, grosses têtes rasées et lippues de gens qui à force d'avoir eu affaire avec les prêtres en ont pris l'allure. Les kellner même avaient de faux airs de sacristains. Pour le moment le local était désert, car avant sept heures on ne trouve guère à manger dans ces petits caboulots à la vieille mode des coins perdus du Vienne d'autrefois. Au reste dans celui-ci qui donnait l'impression d'être le petit commerce d'une vieille fille, il régnait tout le temps l'ennui et le silence maussade des après-midi de Dimanche à l'heure des vêpres ; on pensait inconsciemment à un béguinage qui aurait un réduit clandestin pour y débiter le superflu du vin de messe, et l'on s'y représentait des lampées de burettes à la dérobee par des enfants de chœur vicieux au fond d'une arrière-sacristie... L'odeur de vin de messe surtout persistait, cette odeur spéciale de vin sentie dans une atmosphère saturée d'encens.

Gisèle s'amusa follement d'être là, attablée en tête à tête avec une sorte de bandit magyar dont le langage à la fois circonspect et fanfaron, les idées

primitives, les mœurs état de nature, la vie bizarre différaient du tout au tout de ce à quoi elle était accoutumée et contrastaient tellement avec ce décor si spécial... Un *kellner*, l'air d'un fils de défroqué un peu crétin, leur apporta, tout à fait comme dans une auberge de campagne, deux épais verres à pied encore tout mouillés de la rinçade et un demi-litre de vin blanc : *Clos des Prélats*. Elle repoussa le second verre avec dégoût, mais remplit elle-même le premier qu'aussitôt Olai Sandor vida d'un trait goulûment « à la santé des étoiles qu'elle avait dans les yeux »... Alors Gisèle porta le verre à ses lèvres, et but à la place où sur le verre il restait un peu de l'humidité des rouges lèvres hongroises...

Elle avait bu des liqueurs parfois, mais elle se dit que du vitriol l'aurait moins brûlée...

... Ils s'étaient assis tout au fond, au coin de la paroi dans laquelle s'ouvrait la porte, de telle sorte que de la première salle on ne pouvait les voir, et que le *kellner* les laissa tranquilles. Le bruit des pas facilitait leur surveillance des allées et venues.

Leur quiétude au reste fut complète. Et quand bien même on les eût surpris comme des amoureux qu'ils étaient, — « l'amour est enfant de Bohême » pensait-elle en se rappelant l'Opéra (mon Dieu ! comme l'Ami avait été scandalisée de *Carmen*) — personne n'aurait pensé à mal, et osé même supposer que la jeune comtesse Gisèle Stopanow-Domatchin-Hlinsko allait abriter ses amours avec un tzigane dans un débit de vin.

D'un revers de main Olai Sandor s'essuya les lèvres, et encouragé par ce qu'avait bu Gisèle, il les planta brusquement ses lèvres sur les siennes. Elle se déroba, d'abord péniblement affectée par la brutalité de la chose et aussi par l'odeur du vin. Mais aussitôt elle se dit qu'elle était venue *pour cela* et qu'il n'y avait pas lieu de faire la dégoutée... ; elle n'ignorait rien de ce qui l'attendait de la part d'un être primitif et rudimentaire comme celui-là ; d'avance elle était résolue à tout. Et après tout elle ne détestait pas le vin, — celui-là était bon, — et puis sur les grosses lèvres sensuelles et rouges comme baies d'églantier de son ami il était encore meilleur que sur des lèvres de verre, eût-il été de Venise, le verre !

Féroce^{ment} elle se rendit au baiser... encore... encore... aspirant tous les sucs de cette bouche, donnant tous ceux de la sienne, la fouillant en tous sens cette bouche, explorant de sa fine langue de chatte les replis sous les joues, les creux salivaires sous les gencives, heurtant les dents aux dents, et encore... encore...

En moins de rien elle fut ivre... carrément.

Et maintenant elle n'était plus Gisèle. Il n'y avait plus ni comtesse, ni aristocratie, ni fortune, ni éducation... ; elle se sentait simplement femme, accrochée désespérément au baiser d'un mâle. Elle se dit une minute, — et ce fut comme un dernier retour sur elle-même, sur la poétique petite fée de conte populaire qu'elle aurait pu être, que rêvait le pauvre gosse du Theresianum, l'enfant aux lys morbides : — « Tiens ; si comme dans les vieilles légendes j'étais une princesse perdue dans la forêt, j'aimerais ainsi le chasseur ou le bûcheron qui me découvrirait, et je ne me donnerais pas à lui avec plus de confiance et de reconnaissance. » Et la calotte surbaissée, — elle la voyait danser, monter, descendre tout en girant, — de cet endroit voûté lui représentait avec assez

d'exactitude une caverne perdue au fond d'un bois. Elle y était au reste aussi éloignée et isolée de son Vienne à elle, le Vienne du Ring, de la Burg, de l'Opéra, de la Herrengasse que, d'elle même quand elle y était entrée, le beau garçon qui fourrageait à pleines morsures ses lèvres et les faisait resaigner. Tout son sang au visage, le cœur sens dessus dessous brimballant dans sa poitrine comme un enfant qui saute à la corde, bandée de tout son être à la jouissance qui lui venait de ses lèvres et de sa taille sur laquelle une main s'était posée qui la brûlait à travers la robe, bandée comme un arc dont la corde trop tendue va rompre ou lâcher sa flèche, tout à fait saoule de salive et d'odeur de vin, elle s'abandonnait toujours plus, toujours mieux à l'étreinte du beau garçon en pleine fougue triomphale qui l'enlaçait et la serrait contre lui à la broyer, froissant du sien son visage, tâtant d'une main toujours plus hardie son corsage sous la pèlerine, égratignant l'étoffe de la robe, mettant en bouillie les roses, irrité et irritant et pourtant n'osant rien au delà. Elle sentait que c'était tout : qu'elle n'avait plus aucune volonté ; qu'elle appartenait à ce

mâle vainqueur, elle n'avait plus même l'idée qu'elle ne pouvait pas s'abandonner ainsi sur un banc dans cette encoignure d'auberge, lorsque providentiellement de vieux pas cassés et ankylosés retentirent, et ce fut Sandor, preste comme un soldat au port d'armes pour saluer un général, qui la lâcha brusquement.

A petits pas gourds, chaussé de chaussons, un vieux gaga apoplectique, rhumatismal, ataxique et blanc, dont par derrière les kellner se gausaient, le goguenardant et tournant en bourrique, vint s'attabler à un autre coin ; et sans qu'il l'eût commandée, on lui apporta sa traditionnelle grosse chope de vin et d'eau gazeuse mêlés. Et tout de suite s'adressant aux jeunes gens, le vieux gâteaux leur baragouina gauchement des mots sans suite où il était question de guigne, de galons, de galoches et de la bataille de Sadowa.

— Sortons. Assez pour aujourd'hui, expira Gisèle comme revenue d'un évanouissement.

Un tout petit kellner ingambe, drôlatique et macabre, avec une gentille tête de mort toute blême sous les deux écailles pommadées de

cheveux fendus par la raie au milieu, vint pour régler.

Gisèle furtivement avait mis un billet de dix florins dans la main du tzigane qui paya quarante kreuzer, en laissa deux au garçon et très gravement râfla le reste qu'il froissa dans sa poche.

Dehors elle fut très pressée de rentrer. Sa pélerine parce que flottante n'était pas trop froissée. Elle rabattit sa voilette de comédie, le regarda et manda :

— Donc à demain ici encore une fois ?

— Oui, mais vers dix heures du matin... Et il la regardait fixement comme attendant quelque chose. Mais elle nullement gênée :

— Oui, oui, bien. Pour après demain je tâcherai de trouver mieux...

Démarche très ralentie pour se donner le temps de bien se remettre, elle flâna aux devantures sous les perspectives à la Panini et les somptueuses arcades des passages séculaires, très obscurcis par les nuages qui s'amassaient. Son sang en elle cou-

lait avec allégresse ; sa jeunesse chantait d'avoir éclos pour quelqu'un et rencontré une jeunesse égale ; et satisfaite de l'heure présente, elle ne songeait plus à davantage pour le lendemain, trop heureuse déjà s'il lui était donné de renouveler aujourd'hui. Et sa bouche pleine du goût de la saine salive aromatisée de vin du jeune homme, sa petite langue rose délectée au souvenir de la masculine grosse langue charnue à laquelle elle s'était enlacée frétilante ou pâmée, ses lèvres brûlantes encore tuméfiées des morsures et des succtions, elle reprit le même chemin qu'à l'aller, passa derrière le chœur de Saint-Étienne sans mauvaise rencontre, entra chez la princesse Ravicino et monta. La tête lui tournait encore un peu, et sa joie était toute physique avec un poids au cœur qui était la lourdeur de sa conscience. Ses veines seules exultaient ; son sang seul chantait. Elle trouva chez sa belle et nonchalante amie — la dame à la guimauve, l'appelait-on, d'autres disaient le *rahat loukoun*, — un petit cercle de ses amies qui se récrièrent de son retard, et leurs baisers colombrins et poudrederizés lui furent pénibles, ils enlevaient de son visage le fier

et dernier écho cantharidé de ceux d'Olaï Sandor.

Mais elle ne comprenait pas pourquoi toutes, après l'avoir embrassée, se regardaient étonnées, et presque un peu contraintes se consultaient des yeux comme pour savoir si elles ne s'étaient pas trompées. Un grand froid la traversa ; elle se crut découverte, et prête à tout, attendit sur un :

— Qu'est-ce donc qu'il y a ?

— Mais ma chère tu n'as pas idée... Elles éclatèrent toutes de rire : Tu sens le vin... c'est affreux !

Oh ! du moment que ce n'était que cela ! Remise de sa frayeur et très vive dans sa répartie elle se mit à rire aussi.

— Comme je suis fâchée !... mais c'est que c'est vrai. Au moment de sortir j'ai été prise d'une telle fringale, que j'ai fait monter des sandwiches et bu deux doigts de Grinzinger... Oh ! je ne m'en cache pas...

— Veux-tu passer dans mon cabinet de toilette, demanda la princesse.

— Mais oui, très volontiers, répondit Gisèle qui pensa : Quelle chance ! voilà qui m'épargne une explication périlleuse à donner au dépourvu à L'Ami !

Et il n'en fut rien d'autre. On offrit le thé, et M^{lle} de Stopanow fut, dit-on, incohérente et drôle comme jamais.

Le lendemain, Gisèle se fit conduire à la messe à Saint-Etienne, et comme L'Ami voulait l'accompagner, elle prétexta que ces temps elle était dans une période de dévotions où il lui fallait la solitude la plus absolue, « le tête à tête avec Dieu... ma chère ! »

Devant la grande porte sous la tour elle dit au cocher :

— Attendez-moi près de la colonne de la Sainte-Trinité sur le Graben. Après la messe je sortirai par l'autre porte, je veux faire des emplettes. Et comme se parlant à elle-même : Un chapelet pour ma cousine Amélie qui fait bientôt sa première communion à Prague, chez les Chanoinesses..., voir chez Gérold s'il a paru de nouveaux livres, chez Leichner les nouvelles photographies de l'Archiduchesse Muguet... Oui ; attendez-moi là où je vous ai dit.

A peine entrée à Saint-Etienne, après une courte révérence au tabernacle et un *knix* aulique à

Notre-Dame des Domestiques, elle ressortait par la porte en face, sous la colossale tour inachevée et enfilait les passages.

Déjà elle ne pensait plus du tout à mal... Elle allait aux baisers de Sandor sans voir au delà, comme on s'attable quand on a envie de manger. Tout son cœur partait comme ailé, en avant d'elle, et la portait, la trainait à la cour de Heiligenkreuz. C'était encore si neuf pour elle des baisers..., des baisers défendus : cela ressemblait si peu à ceux de ses compagnes, de son père et de L'Ami.

Et quoiqu'il fût dix heures du matin, cela se passa comme la veille. Sandor eut de nouveau soif... naturellement ; ils entrèrent s'embrasser... Mais moins que la veille Sandor semblait y tenir : ils causèrent plus sérieusement. Elle lui fit raconter sa vie, ses voyages, où sa bande avait joué, où elle avait généralement son siège. C'était dans le pays de Neutra. Il avait dans la bande quatre frères aînés dont le chef. Ils ne resteraient pas longtemps à la *csarda* du Prater ; on attendait une nouvelle bande, moins bonne disait comme de juste Sandor, meilleure affirmait l'hôtelier, un vilain

sale juif contre lequel il se répandit en plaintes amères et en invectives peu discrètes dont Gisèle se sentit un peu scandalisée... Les malheureux devaient travailler — ce mot de « travailler » la choqua encore, — de quatre heures de relevée à deux heures de la nuit sans répit, payés maigrement, nourris très mal, couchés comme des chiens dans une soupente pleine de vermine et on leur décomptait au milieu de la journée la moindre *gouliasch*, le moindre verre de bière ou de vin supplémentaires. Là-dessus, Sandor demanda de l'argent, sans vergogne aucune... comme il allumait ses cigarettes.

— Tu es riche, tu es la femme, et je suis un homme; et tu es venue à moi d'abord et maintenant tu me fais venir.

C'était d'une logique désespérante, car justement elle avait bien peu d'argent ce matin-là, deux ou trois florins qu'elle abandonna... Généralement c'était L'Ami qui dans les magasins payait, ou bien les fournisseurs envoyaient la note... L'espace d'un clin d'œil elle se divertit à l'idée de L'Ami ici et tirant son porte-monnaie... Mais lui déjà la regardait avec dureté et méfiance; elle rougit de

honte, exaspérée qu'il pût croire à une hésitation, à de l'avarice, fustigée en son honneur de grosse dépensière pour qui l'argent n'existe pas...

— Je t'en apporterai demain. Combien t'en faut-il ?

— Beaucoup !

Il la regardait, la détaillant, soupesant ce qu'elle pouvait bien valoir, elle, son chapeau, sa chaussure et ses vêtements, comme cherchant ce qu'il pourrait bien encore lui enlever : il lui prit une de ses bagues, celle à l'énorme opale et l'essaya, elle n'entra qu'au petit doigt.

— Vois comme cela m'irait bien... Et n'est-ce pas le coq qui doit porter l'ergot, pas la poule...

Elle lui abandonna la bague étourdimement sans se dire que tous ceux qui la connaissaient lui connaissaient aussi cette magnifique opale dont elle avait été très fière...

L'entrevue fut aussi plus courte... Comme ils allaient se séparer dans la cour, Gisèle frémit et devint blême.

Tout frais et pimpant, ganté de gris à côtes

noires, canne sous le bras, moustaches teintées relevées en croc, barbe inaltérablement noire bien peignée en éventail et ondulée au petit fer, son vieux beau d'oncle Stopanow Witerpski, en printanier complet gris, chapeau melon, comme un tout jeune homme, la démarche aussi fraîche que celle de Sandor sortait d'une des portes du grand bâtiment... Gisèle se sentit fléchir... Il passa, la regarda... sans affectation, mais avec attention, comme un vieux beau peut déceimment regarder une jolie femme, examina avec non moins de dextérité savante Sandor qu'il vit de dos, n'eut l'air de rien, ne la reconnut pas, ne la salua pas, ne se retourna pas... ; et pourtant Gisèle était fermement convaincue qu'il n'était pas homme à prendre une femme pour une autre. Quand il eut disparu elle se sentit comme renaître... Elle venait de passer par les pires angoisses de sa vie. Elle ne se demanda pas longtemps ce que ce vieux débauché vert galant faisait ici...

— Mon oncle Stopanow aura installé une de ses maîtresses dans un de ces logements !

Et haut :

— Tu sais... demain je ne reviens pas...

— Et l'argent ?

Déjà il la regardait furieux, une main brutale sur son poignet...

— Je ne reviens pas ici...

Elle réfléchit une seconde... :

— Tiens ; à dix heures, sois dans l'église *Sanct Maria am Gestade* ; et qu'on ne t'y voie pas ! Et surtout arrive le premier... Attends-moi un moment, peut-être longtemps. Oui, c'est cela, tu t'assiéras au fond ; mais cache-toi où tu pourras, je saurai te trouver... Et si par hasard je ne suis pas seule, ne bronche pas !

Toute croyante qu'elle fût, l'idée du sacrilège ne lui vint même pas, tant le sens moral était déjà complètement obturé en elle.

Sanct Maria am Gestade est l'une des plus vieilles églises de Vienne, certainement la plus jolie en même temps que la plus belle après Saint-Etienne. Perdue dans un vieux quartier de la cité abandonné comme la cour Heiligenkrenz du monde chic, derrière la Bourse et le Stubenring, les ruelles qui y conduisent sont des coins de province très reculée à deux minutes de la

grande artère viennoise. Il est difficile d'imaginer rien de plus exquis et balourd à la fois, d'un gothique à la fois plus fruste et plus spécial, une véritable église pour Huysmans. Le clocher se termine par une sorte de baldaquin de pierre ajouré en forme de dé à coudre unique au monde. Le porche principal et le porche latéral sont recouverts d'un rappel du même baldaquin sculpté, et aussi l'autel, à l'intérieur qui sent bon le séculaire, l'immémorial encens. Aussi noire et encore plus intime que Saint-Etienne, avec des vitraux archaïques barbares qui semblent des mosaïques de pierres précieuses, ce bijou d'église est ignoré de beaucoup de Viennois, et Gisèle l'eût peut-être ignorée elle aussi, n'était que le culte y était affecté à la population tchèque de Vienne, et que partant son père contribuait aux restaurations que subissait en ce moment le bizarre et merveilleux clocher. A dix heures les jours de semaine il ne s'y célèbre plus de messe.

L'Ami cette fois accompagna Gisèle qui, sortie sous n'importe quel prétexte, avait dirigé la flânerie de ce côté-là.

Les deux femmes entrèrent, l'eau bénite prise

elles gémirent, s'agenouillèrent et se mirent en prière dans les vieux bancs sculptés.

Au bout d'un moment Gisèle, qui perdait même le sens de l'hypocrisie, fit benoitement à l'oreille de cette bécasse d'Ami :

— Comme c'est beau ici, je voudrais tant y rester un peu seule... J'ai tant de grâces particulières à demander au bon Dieu ! Et vrai ! il me semble que ta présence m'empêche de Lui parler cœur à cœur, que tu te mets de moitié dans les secrets que je Lui confie... Si tu rentrais pour expédier la voiture me chercher. Je suis si fatiguée.

L'Ami hésitait, se méfiant, flairant anguille sous roche. Cette nouvelle forme de dévotion lui paraissait étrange... Quel secret que L'Ami ne devait pas savoir, la comtesse pouvait-elle bien tramer de compte à demi avec le bon Dieu.

Gisèle insistait :

— Je te donne ma parole d'honneur que je ne sortirai pas de l'église.

L'Ami encore très embarrassée, craignait autant de se montrer soupçonneuse que de partir... Il lui semblait que sa Gisèle avait des allures louches

depuis quelques temps. La veille, elle était rentrée de la messe à Saint-Etienne sans passer par sa chambre, avait repris un bain et changé de costume de pied en cap... Cela fait, alors seulement elle s'était montrée, et parfumée outrageusement, tandis qu'elle prétendait justement et comme avec rage ne pas supporter l'odeur des lys quotidiens de Zdenko qui venaient d'arriver.

Gisèle comprit qu'il fallait sortir un gros argument.

— Eh bien ! puisqu'il faut tout te dire, curieuse, je t'avouerai que j'ai commencé une neuvaine depuis hier, afin de découvrir un mari à la fois selon ton cœur et le mien... Et quand je prie à ces intentions je ne veux pas que tu sois là... tu influencerais le bon Dieu...

Et tout à coup follement divertie à l'idée de faire faire à la vieille demoiselle pied de grue sur le pavé en telle occurrence :

— Si tu te méfies de quelque chose, c'est bien simple attends-moi dehors. Il n'y a qu'une porte. Mets-toi de planton sur les marches. La garde meurt et ne se rend pas.

Vaincue, L'Ami protesta. Pour qui la prenait-

on ! Elle avait toute confiance ; elle s'en irait pour de bon.

Ce qu'elle fit.

— La voiture viendra te prendre dans une demi-heure, tel avait été son dernier mot..

Après son départ, Gisèle qui avait senti avec angoisse les perplexités de L'Ami, demeura encore quelques minutes agenouillée, puis sortit, examina les ruelles du seuil de la porte latérale, — la seule ouverte vraiment, — et rentra circonspecte.

Au fond de l'église à nef un peu obliquée, rompue sur son axe, il y avait sous la tribune de l'orgue dans un coin très sombre deux confessionnaux ; Gisèle fut guidée vers l'un d'eux par un mouvement du voile vert et un très irrespectueux « ps'tt ! ps'tt ! » qui la fit rire. Très nerveuse dans cette église qu'elle profanait, elle se sentait disposée à rire de tout. Mais tout aussitôt la prit un vague effroi. Dans un confessionnal vraiment c'était un peu fort... Quelle faute de goût !... La veille à donner un rendez-vous dans une église, elle n'avait pas du tout, mais c'est que pas du tout pensé à mal. De son côté ce parfait païen de Sandor à qui

elle avait tant recommandé de se cacher, s'était senti gêné par ce quelque chose d'étrange, au fond de cette imposante perspective de colonnes, devant quoi brûlait une lampe contre les verrières du chevet. Et l'odeur d'encens, d'eau bénite et de prières pauvres ne lui disait rien qui vaille. Il s'était réfugié où il avait pu, terré un peu mal à son aise dans cette sorte de niche en bois fermée par des rideaux, d'où il pouvait tout voir sans être vu. Mais il n'aimait décidément pas cela... Les églises ce n'était rien pour un tzigane ; ce bloc sanctifié et noir et qui embaumait ne lui inspirait aucune confiance. Il faudrait trouver autre chose.

Il s'était assis à la place du prêtre, il ouvrit ; la jeune fille entra, hésita, puis comme le temps pressait, qu'elle avait perdu toute présence d'esprit et qu'une autre solution était difficile à improviser, s'assit sur ses genoux, tira le voile et alors oublia tout, tout... Elle lui ravagea fièvreusement de baisers tout le visage : le front, les yeux, les oreilles, le nez, les narines, la bouche, les joues, le menton, et par-dessus le marché les cheveux et le cou. Elle les prodiguait vite, vite et largement en un besoin presque hystérique de s'étourdir,

d'échapper à la pensée du sacrilège. Tout à coup elle consulta sa montre. Il y avait vingt minutes que la pluie de baisers tombait ainsi. Sandor n'avait rien vu de pareil et en était abasourdi, inerte, passif et jubilant. Avec prudence il attendait, se demandant jusqu'où cela irait, s'interdisant de rien oser dans une caisse aussi vétuste et intimidante, qu'un vague sentiment de malaise lui disait vénérable. Gisèle au reste se reprenait, brusquement se dégagea des bras qui mollement l'enserraient et sortit. A peine revenue à elle, encore chancelante de sa sorte de délire, machinalement, par habitude elle ne sut rien de mieux pour achever de reprendre ses sens que de s'agenouiller à la place du pénitent. Elle retardait ainsi le moment de se retrouver face à face à l'autel et d'envisager avec sang-froid le sanctuaire qu'elle venait de profaner. Et puis de telle sorte, le confessionnal avait l'air occupé le plus naturellement du monde. Et au lieu de parler ils chuchottèrent. Ils avaient tant à se dire puisqu'à la vérité pas un mot n'avait été échangé jusqu'ici.

— As-tu l'argent avait tout d'abord demandé Olaï.

— Voilà. Et elle lui avait remis beaucoup de florins, un si beau nombre que tout de suite le tzigane n'avait su garder sa prudente réserve et jouer son rôle de dégoûté, et qu'il avait au contraire manifesté une joie d'enfant — dont il se repentait à peine dehors, — car c'était beaucoup plus qu'il n'eût osé espérer.

— Eh bien... Et demain?... Tu sais nous partons bientôt de Vienne.

Ah ! oui... et demain. C'était le moment de se décider... Pour l'heure elle était encore toute au charme nouveau des baisers, elle ne souhaitait rien autre... Et cependant puisque cette autre chose arriverait tôt ou tard... Qui sait si elle ne regretterait pas, quand Sandor serait parti... Avec cet évasif, si énigmatique et du reste si magnifique personnage, quelle plus extraordinaire occasion de se donner enfin, et si l'on voulait bien y réfléchir qui tirât si peu à conséquence !... Alors aussitôt :

— Pourquoi partirais-tu ? Si je veux que tu demeures ici... Et j'ai le moyen de te faire rester. Et du reste tu reviendras l'an prochain. Sûr !

— N'importe, mais demain je veux te voir

ailleurs que dans une église. Je n'aime pas l'odeur qu'on sent ici, ni les machines comme cela. Et il donna un grand coup de pied dans le bois qui résonna...

Et l'écho se perdit en plainte triste... si triste... triste comme un reproche du sanctuaire violé, dans le recueillement du vaisseau vide tendrement coloré par les verrières.

Elle se sentit traversée d'un remords aigu et en même temps elle eut conscience de l'inéluctable auquel désormais elle devait s'abandonner.

— Tais-toi... tais-toi... Sois très tranquille... J'irai où tu veux...

— Viens au Prater.

— C'est trop loin, et de jour je ne peux pas.

— Viens de nuit.

— A deux heures de la nuit ?

— A deux heures non, mais à minuit... pour un soir je me ferai libre : on tolérera ; du reste, pour te rejoindre je m'échapperai sans prévenir mes frères.

Déjà l'idée d'une équipée nocturne tentait Gisèle, la séduisait, l'enchantait... Seulement comment...?

Et où se trouver?... Enfin elle aviserait. Pour lors elle ordonna :

— A minuit juste sois donc devant le monument de Tegetthof, au rond-point du Prater.

— Mais je n'ai pas de montre...

— Tiens voilà la mienne. Seulement rends-la-moi demain, elle est à mon chiffre et à mes armes.

Une voiture dehors roulait difficileusement le long de la ruelle étranglée et s'arrêta.

— Et maintenant causons beaucoup plus bas, tout bas, tout bas, encore plus bas... Tu ne sortiras pas d'ici avant que tu aies entendu s'éloigner la voiture.

Elle demeura encore deux ou trois minutes, et murmura :

— Eh bien, pas demain. Mais à après-demain, tôt dans la nuit. Minuit sonné, je n'attends plus.

Très dévotement elle souleva le rideau, et sortit du confessionnal fermant les yeux pour ne pas voir le tabernacle, mais faisant un grand signe de croix.

Cependant elle dut bien les rouvrir ses beaux yeux gris, grands comme des couronnes ! Et tout de suite elle regarda ce qu'elle ne voulait pas voir, la lampe du sanctuaire.

Au même moment elle fut distraite par quelqu'un qui était là pieusement prostré et tout de suite Gisèle sourit de surprise et de triomphe, le sourire de triomphe de la rusée matoise qu'on ne prenait jamais sans vert. Là-bas au pied de l'autel c'était L'Ami agenouillée à l'attendre ! Elle était revenue avec le coupé, pas tranquille, mais sous prétexte que cette petite promenade en voiture l'amusait.

Et maintenant sûre de surprendre quelque chose, inexprimablement inquiète et intriguée, elle attendait et n'ayant rien de mieux à faire récitait ses patenôtres.

— Tu vois, je me suis confessée, méchante soupçonneuse... lui murmura la jeune fille à l'oreille, le plus naturellement du monde.

L'Ami fut trop joyeuse pour observer son sourire ambigu.

Au dîner, à trois heures, comme de coutume, le

comte annonça que dans la huitaine il partirait pour Hlinsko ; et tout à coup il fit :

— Ah ! ton oncle Witerpski est venu ce matin...

Gisèle pâlit, mais soutint le regard paternel. Et cependant elle était plus morte que vive. Et cependant les yeux du comte n'exprimaient rien d'anormal.

— ... Il se plaint de toi, tu ne lui fais plus de visite... Il dit que tu es une nièce dénaturée. Tu l'as à peine reconnu l'autre jour à l'Au-Garten et tu as eu le toupet de lui faire payer cinquante florins et vingt kreuzer une mauvaise assiette morave sur laquelle il est écrit : « *Lieben und nicht haben ist härter als Steingraben* (1) ».

Puis il éclata de rire le comte, la trouvant bien bonne... ajoutant toutefois :

— Il t'attend demain toute la matinée, l'oncle Witerpski !

(1) Aimer — et ne rien obtenir — c'est plus dur — qu'un tombeau de pierre.

IV

Au moment où, fraîche et vaporeuse comme un bleuets dans une exquise et toute simple robe de crêpe anglais, Gisèle déjà debout allait sortir absolument rassurée de chez son oncle Stopanow-Witerpski, celui-ci à son tour se leva et, la baisant au front, lui prit les deux mains avec fermeté, les yeux sur les siens qui cillèrent et fuirent inopinément.

Gisèle comprit que ce *post-scriptum* inattendu, à une visite où il n'avait été offert que des bonbons, une rose et deux doigts de cédrat, échangé que de gracieux et galants propos, et où l'oncle avait joué l'amoureux de sa nièce avec une préciosité surannée du meilleur ton, allait en être le moment capital, et amener le difficile point délicat, le mystérieux sous-entendu qu'on effleure à peine

et qu'il faut comprendre à demi-mot, lire entre les lignes qu'inscrit sur les regards le battement des paupières. Donc elle leva ses grands yeux ingénus quoique un peu troubles, ingénus mais éveillés, ses vastes yeux voluptueux de femme sûre de ses moyens, sur le coquet vieillard à qui la certaine anxiété de ce regard ferme par contrainte n'échappait pourtant point. Déjà du reste le vieux beau savait à quoi s'en tenir et avait déchiffré le désir des caresses et l'appétit de l'énigme sexuelle joints à une relative candeur des sens.

— Rien heureusement ne s'est encore passé, conclut-il en soi.

De son côté, tôt rassurée par un bon sourire, la délicieuse comtesse comprit que, larrons en foire plus ou moins, — ne pouvait-elle dénoncer certain nid de la cour Heiligenkreuz, — son oncle et elle étaient de connivence ; et une folle gratitude s'épanouit en son cœur pour ce vieux gentil-homme talon-rouge qui allait lui dire, mais avec la feinte de tout ignorer, ce pourquoi il l'avait appelée :

— Et ce petit cœur ? sourit-il interrogeant des sourcils.

— Oh ! toujours le même, un oiseau qui s'envole vingt fois par jour dans tous les bosquets fleuris...

Et précipitamment, pour rompre les chiens :

— Oh ! les fleurs et les parfums, mon oncle, j'en raffole...

— Pourvu qu'il en revienne intact, le petit cœur... Dans les bosquets les mieux fleuris et qui embaument, il y a de méchants oiseaux de proie dont c'est la spécialité de plumer les gentils petits cœurs duvetés de rose.

— Vous en savez quelque chose, mon oncle... Eh bien ! mon cœur à moi reviendra toujours intact, même s'il rencontre l'épervier.

— Oui, oui... ; c'est bel et bon à dire, mais tu verras : le jour viendra où, pris, il sera bien près d'être plumé, roti et croqué, et ce jour-là heureux celui qui retiendra l'oisillon. Ah ! fillette, ce que je regrette d'être ton oncle...

Sur la sellette, Gisèle confuse de nouveau rougissait et baissait les yeux, les relevait interrogateurs et suppliants, puis s'énervait. Le vieux beau, implacable à jouir de cette confusion poursuivait :

— Pour m'en consoler tu vas me faire une pro-

messe...; c'est que jamais tu n'oublieras, lorsque tu tomberas amoureuse qu'au-dessous de seize quartiers de noblesse personne n'existe au monde... Pas plus qu'il n'est de cornes sous un diadème, il n'est de déchéance, — et il eut un rire gaillard, — lorsque le pal est, comme à Venise sur le grand canal, armorié et couronné. Après cela, amuse-toi si le cœur t'en dit, la jeunesse est faite pour l'amour et l'amour pour la jeunesse. Et ces roses-là, — il lui caressait les joues, — ne sont pas faites pour se faner de sitôt. Heureux qui les aspirera, heureux qui les pâlera, trois fois heureux qui les cueillera. Mais attention ! Rappelle-toi ce que je viens de te dire ! Notre monde du reste compte assez de jolis jeunes gens et les uniformes autrichiens sont les plus beaux du monde... Mon Dieu, oui, avec les hongrois... car à un certain degré de noblesse la nationalité n'existe qu'en sous-ordre ; on est noble avant tout... Et le commun, s'il existe pour nous autres hommes, ne saurait exister pour une accorte petite comtesse autrichienne... A plus forte raison, moins que du peuple...

Aïe ! La plaie venait d'être touchée net... Mais

avec tant de dextérité ! Gisèle n'aurait su en vouloir au joli vieillard. Elle eut le sourire d'intelligence reconnaissante de rigueur.

Le reste n'eut plus d'importance... Le facile et peu moral bonhomme n'avait-il pas dit l'essentiel, et sa cousine de nièce — ou nièce de cousine, — l'avait compris.

— Et ton petit soupirant Caméral Moravitz ?... Il était bien mignon l'autre jour à l'Au-Garten... Mais c'est un enfant d'un autre âge que le nôtre. Toi aussi bien que moi, nous sommes du *xviii^e* siècle, quoique tu aies la faiblesse d'aimer Wagner et un ou deux autres fesse-Matthieu... Or je t'ai toujours dit : « Prends garde, c'est une maladie ! » Mais le petit marquis ! On dirait que Wagner l'a tenu sur les fonds baptismaux, et qu'il a été baptisé Parsifal au temple du Graal... Eh ! eh !... un Parsifal qui a passé par le Theresianum... Mais tu es trop jeune pour comprendre, toute délurée que tu sois, petite. N'importe, encore un conseil : veux-tu être libre tout à fait, adorée d'un petit mari dont tu feras tout ce que tu voudras et le reste par surcroît... épouse-le.

— Encore me marier, toujours me marier, vous avez tous cette marotte, racontait Gisèle à L'Ami qui l'avait attendue, au sortir du salon lambrissé de blanc à baguettes d'argent éraillé et tournant au noir, avec meubles de soie rose éteint, — trouée la soie ici et là, — où l'avait reçue son aimable vaurien de vieil ami.

Et intérieurement elle se disait par comparaison avec d'autres procédés :

— Comme il doit être ennuyeux l'oncle quand il se mêle de faire la cour !

L'après-midi de ce mercredi 6 Juin 1894, — une date que jamais Gisèle ne devait oublier, la dernière journée de son heureuse et insouciant vie de jeune fille, et la journée qui lui parut la plus longue de son existence, — une nouvelle jonchée de lys de la part de Zdenko arrivait encore.

— Il n'est pas varié ! C'est bien beau ces grands lys, mais à la longue c'est assommant, dédaigna la jeune fille ; et cette fois elle donna la gerbe blanche embaumée à sa camériste.

A 9 heures au repas du soir elle causa avec une extrême volubilité, demanda du champagne et en

but deux doigts de trop, puis aussitôt se prétextant entêtée et fatiguée et se retira, prévenant L'Ami que le lendemain elle se lèverait fort tard. La journée avait été d'une chaleur accablante; on étouffait en ville... Aussi le départ pour Hlinsko avait-il été irrémissiblement fixé au lundi suivant.

Une fois seule dans sa chambre avec la domestique par qui elle se faisait déshabiller, Gisèle déboucha un flacon de santal, le vida dans sa cuvette et s'y lava les mains; il n'y avait plus maintenant de parfums assez violents pour elle... Elle s'essuyait que très posément elle se prit à dire :

— Mitzi... je suis très mécontente de toi depuis quelques semaines.

— Oh ! Mademoiselle, si l'on peut dire...

— Tu es par trop distraite aussi... Tu ne fais plus rien bien. A chaque instant on croirait que tu perds la tête ?

— C'est que, en votre présence, Comtesse... qui ne perdrait pas la tête ?

— Oui, oui... c'est bon. Nous connaissons cela. Tu es amoureuse !

— Oh !...

Mais la rougeur de la femme de chambre avouait.

— Tu crois que je ne suis pas ton manège avec Fredi... Oh ! tu n'as ni à t'en cacher, ni à le nier... Avoue franchement : je vous marierai et vous doterai, j'aime qu'on soit heureux autour de moi.

La rouée servante se jeta à genoux baisant les mains, la robe et les pieds de sa maîtresse. Il n'y avait jamais de flatterie trop grande pour Gisèle...

— Mais tu me seras toute dévouée, n'est-ce pas ? Eh bien ! écoute : tu es la première à qui je vais confier mon secret : moi aussi je voudrais essayer de l'amour... Et je compte sur toi pour m'y aider.

Et d'un ton très sentimental, languissant, si bien, si bien joué :

— Et que ceci ne t'étonne pas : jeunes filles nous sommes toutes les mêmes, les plus pauvres comme les plus riches. Et quand notre cœur est pris, adieu tout le reste. J'ai rendez-vous ce soir avec mon fiancé ; tu vas me prêter une de tes robes, tu diras à Mademoiselle et au Comte demain matin que je me suis enfermée dans ma chambre à double tour. A l'instant, vers onze heures, je

fermerai et emporterai la clef, nous sortirons ensemble par la salle de bain et l'escalier de service ; tu me donneras le bras comme si tu reconduisais une amie qui serait venue te dire bonsoir ; tu prévien- dras le portier d'ouvrir, le courant d'air lui soufflera sa lanterne. Pendant que tu causeras avec lui je m'en charge. Nous chuchoterons encore une ou deux minutes sur le pas de la porte, et je m'en irai. Demain matin : fais le guet vers 7 heures. Je monterai de nouveau par l'escalier de service, droit au bain d'où je rentrerai dans ma chambre me cou- cher et j'ouvrirai quand il me plaira. Tu as aussi une clef de la chambre, tu veilleras à ce que cela reste fermé jusque-là, quoi qu'il arrive... mais il n'arrivera rien!.. Et tu sais il y a beaucoup d'ar- gent pour toi au bout de tout cela... mais très en- tendu à condition qu'il n'arrive rien... Du reste s'il arrivait quelque chose papa te tuerait...

— La Comtesse dort ? demanda L'Ami à la femme de chambre qui sortait de chez Gisèle.

— Je ne sais pas... La Comtesse a fermé derrière moi la porte à double tour, de peur que je rentre trop matin. Elle a recommandé qu'on ne

fasse pas trop de bruit demain avant dix heures.

Et L'Ami fut à son tour se coucher.

Demi-heure après, Mitzi rentrait chez Gisèle qui avait déjà endossé une robe de domestique, passé un châle sur ses épaules, s'était affublée d'un tablier blanc, et coiffée d'un mauvais vieux chapeau sur lequel elle s'était assise avant de le mettre. Elle était si mal fagottée que Mitzi une seconde hésitait à se commettre avec une amie de si peu d'apparence.

— S'imaginer-t-elle donc qu'une femme de chambre comme il faut a cet air ?

Et tout haut :

— Le hasard favorise la Comtesse. Le porche est encore grand ouvert, Monsieur le Comte est sorti en voiture et le portier ne ferme pas avant que la voiture soit revenue.

Comme c'est simple de se mal conduire et comme cela finit par devenir amusant, pensa Gisèle dans la palatiale Herrengasse complètement déserte... Etre à pied dans la rue, seule, à pareille heure, comme c'est drôle !

Elle arrêta un fiacre qui passait :

— Gare du Nord, gare-Empereur Ferdinand.

Le cocher la regardait avec méfiance :

— Il faut payer tout de suite.

Elle commit la sottise de ne pas demander le prix, et de ne pas marchander ; elle tendit le billet de cinq florins et, habitude prise, ne réclama pas sa monnaie.

— Oh ! Si c'est ainsi... ! grommela à part lui le « fiacre » — comme on dit à Vienne de l'homme aussi bien que du véhicule. — Ç'avait été pour lui un trait de lumière ! Il comprenait de quoi il retournait !

Et comme à la gare la fugitive descendait, l'homme ouvrit cérémonieusement la portière, ricanant :

— Bon voyage, Durchlaucht. (1)

De la gare à la colonne rostrale surmontée de la statue de bronze de l'amiral Tegetthof, il y avait à peine à revenir sur ses pas cinq-minutes ;

(1) *Durchlaucht*. Intraduisible et neutre. Plus que *Excellence*. Ne se dit guère qu'aux altesses de familles régnautes ou ayant régné.

de l'une on voit l'autre. Un train était arrivé ou parti : des voitures, des employés, quelques ombres circulaient. Gisèle n'eut point peur. C'était au reste une sensation qu'elle ignorait jusqu'à présent, la peur, sauf les jours d'orage. S'il tonnait elle courait se blottir dans son lit, tête sous les oreillers. Sauf cela : « Jolie comme je suis il ne peut rien m'arriver », avait-elle décidé, ce qui signifiait qu'elle ne redoutait pas la seule chose qui pût lui arriver...

Elle devina Sandor assis sur les degrés du piédestal au point rouge de sa cigarette, et hâta le pas.

Elle s'abandonna, se roula dans ses bras. Avant de se dire un seul mot, ils s'embrassèrent... éperdument. Elle de toute son ardeur, de toute la force acquise par tant de risques et de telles hardiesses, et d'un tel désir enfin de toutes les caresses ; lui mieux à son aise, plus proche de chez lui et se sentant en plein air mieux son maître. N'était-elle point tout à fait descendue de son piédestal pour lui ? Tout de suite la forte odeur du grossier tabac sur les lèvres de Sandor l'excita, la grisa. Elle lui arracha de la main sa cigarette, la porta à ses lèvres, aspira deux ou trois bouffées, et

la jeta. Puis séance tenante, ici même, tout de suite elle lui demanda en propres termes de sa salive... beaucoup. Et littéralement il lui cracha dans la bouche en un fou baiser ; puis enlacés ils s'en allèrent à petits pas sous les marronniers le long de la grande allée du Prater, l'allée chic, déserte à peu près à ces heures, tandis qu'à gauche le Prater populaire, peuplé de rendez-vous, lourd d'effluves, plein de baraques, vit sa vie de nuit drôlatique, bonhomme et sensuelle. Tous les bruits au reste mouraient, Sur la grande allée, les trois uniques cafés éteignaient leurs lampions et leurs fanfares.

La chaleur était encore étouffante, une vraie nuit de germination, de fermentation, de rut et de torpeur. La terre semblait suer de volupté, et sous les arbres vaguaient comme des courants de senteurs amoureuses, énervantes et pâmées.

Il faisait péché.

Ils allèrent beaucoup plus loin... beaucoup plus loin...

— Encore jamais tu n'as dormi sous les étoiles ou sous les arbres, demanda le tsigane ?

— Comme dans les contes de fée? Jamais!... Mais dis-moi, l'herbe, cela doit être plein de bêtes...

Cela ne le fit même pas sourire. Son orgueil s'exalta d'avoir conquis une princesse à qui les bestioles et l'herbe n'avaient pas servi de litière.

— Mes baisers t'empêcheront de les sentir, et puis tu vas dormir dans mes bras... si tu veux dormir.

— Personne ne viendra nous troubler?... Les gendarmes... Tes frères...

— Personne. Mes frères savent qu'il faut boire quand on est à la rivière. Et de nuit le Prater est à tous ceux qui ne sont riches que d'amour.

— M'aimes-tu?

— Comme tu m'aimes...

Très vaillante marcheuse elle ne sentait nulle fatigue ; elle s'appuyait au reste bien fort sur le bras du jeune homme, et elle fut toute surprise de voir lui déjà dans les bouleaux, les trembles et tous les autres arbres paludéens, à droite, le joli étang auprès duquel, de jour, elle avait passé si souvent en voiture. La dernière fois un joli garçon s'y mirait

assis sur un tas de gravier, tout triste. Et elle avait senti cette tristesse correspondre à ces obscurs désirs qui s'agitaient en elle... Elle avait eu un élan de son être vers lui, et lui tout à coup avait relevé la tête au passage de la voiture. Tant est fort l'appel du désir. Mais fâché, vite il s'était repris à considérer son image. Pauvre diable ! La satisfaction de son désir ne descendrait jamais de calèche. Et à ce souvenir Gisèle étreignit plus furieusement le bras de l'amant qu'elle s'était donné.

A cet endroit précisément, ils abandonnèrent la grand route et longèrent le gravier de l'autre rive au bord de l'eau ; puis ils pénétrèrent dans les fourrés.

Les grands troncs blancs se tordaient à perte de vue dans la nuit verdâtre... Un peu de fraîcheur ; des odeurs de fougères montaient du sol... Et sur l'esprit de Gisèle flottait le chant d'amour de la *Walkyrie*... A quoi bon aller plus loin :

— Ici, veux-tu ? demanda-t-elle.

Et comme il n'objectait rien elle enleva de ses épaules le châle, le plia en quatre, l'éploya et l'étendit à terre sur des touffes de tussilages...

Pas un souffle de vent, pas un bruissement de feuilles dans les bouleaux. Il semblait que la forêt entière aux écoutes se taisait respectueusement.

Depuis huit jours la chaleur était si persistante, et si accablante avait été cette dernière journée que la couche végétale n'était même pas humide ; ils s'assirent d'abord, mais elle s'affala aussitôt contre lui, tête sur son épaule...

Il avait en route rallumé une cigarette qu'il acheva... ; pourtant il sentait fort bien à la chaleur et à l'émoi pressant des seins abattus sur sa poitrine, des bras noués autour de sa taille, qu'elle était là, à lui, toute palpitante, pressée et anxieuse... Mais il attendait cependant ; sa feinte indifférence gonflée d'orgueil et à tout prendre de beaucoup d'embarras... Que faire, ou plutôt comment faire ? D'instinct il comprenait qu'une fille de ce rang-là n'est pas à renverser et à besogner comme une maritorne de ferme derrière un fumier ou sur une meule de foin...

Et cependant pourquoi non ?

Et cependant elle lui fut reconnaissante de cette attente qui prolongeait et redoublait son émoi. Ce

fut le seul instant poétique de son audacieux roman. L'heure était exquise : le bois si mystérieux avec les hauts fûts argentés des bouleaux géants dans les tulles ajourés des lentes frondaisons çà et là piqués d'étoiles...

Ils ne disaient plus un mot.

Dans les broussailles comme dans les ramilles le silence était absolu, unique. Mais les parfums continuaient à passer : des essences de résines et de grandes feuilles vertes, de mousses et d'herbes... et c'était parfois si violent ces parfums que c'était comme si le silence en eût été troublé, comme si le silence eût crié de volupté.

Et elle-même, Gisèle, à elle seule n'odorait pas moins ses odeurs de jeune fille comme phosphorescente d'amour et qui tout à l'heure sera femme, que les bouquets variés et exotiques des flacons rares et pernecieux de sa monomanie de parfums. Elle était comme l'ombilic des senteurs de toute la forêt en chaleur.

A un moment donné, gênée par le haut col droit de Sandor, elle eut envie de lui baiser le cou.

Silencieusement elle se dégagea, enleva la cra-

vate du jeune homme, lui déboutonna le col, mais voilà que tout vint à la fois et il lui resta entre les mains la cravate, le faux-col, et une sorte de plastron. Pour lors le gilet du tzigane, largement échancré et taillé très bas, s'ouvrit sur la chair nue. Il n'avait pas de chemise. Et une puissante et brulante odeur de mâle monta de cette échancrure sur une brune poitrine solide et moite.

Il eut un fauve sourire mais ne broncha pas. A elle, cela suffit pour soulever tout son sang, qui fermenta jusque dans les plus petits vaisseaux à fleur de peau ; elle s'abattit comme asphyxiée sur le cou dénudé, mais assez consciente encore pour que plutôt de ses lèvres sur ce cou une myriade de petits baisers serrés, serrés, tandis que sa main fiévreuse, tremblante, plongeait dans l'échancrure du gilet qui se déboutonna, glissait le long de la chair veloutée, chaude et adhérente, s'irritait à la pointe dure du pectoral, et enfin se perdit dans la poche cuisante, douillette et mouillée de l'aisselle... Elle la retira subitement comme effrayée de cette chaude humidité pubère qui lui rappelait la taille maculée de sa robe de l'Au-Garten.

Mais sa main ramenait le vénéfice subtil et fort,

le vénéfice à la délicate toute-puissance de cette odeur âcre et douce. Elle la porta vivement à ses lèvres, à ses narines. C'était violent et exquis, une odeur comme elle n'en avait jamais senti, et cependant elle reconnut comme y-mêlée, l'odeur exaspérante des grands lys, une à la fois maladive et dionysiaque odeur de santé, de jeunesse, l'odeur de la musique que tout l'après-midi dans la chaleur du jour Sandor avait sciée sur son violoncelle. Et de cette olfaction elle fut comme une folle, une bacchante qui s'ignorait subitement réveillée ; elle fut la tigresse qui se rue à l'amour. Elle se dégrafa non point, mais se déchira le corsage, et elle en jaillit nue jusqu'à la ceinture... car elle aussi n'avait point de chemise, renversa Sandor violement, fut sur lui, et, faunesse enragée, lui mordant à la naissance de l'épaule le cou à lui couper la carotide, ce fut elle qui, plus bas, attenta.

Il poussa une sorte de juron qui fut comme un rugissement, se dégagea, se redressa, effrayant et formidable, lui serra des deux mains le cou à l'étrangler, jusqu'à ce qu'elle eût cessé de mordre, la bacchante, la rejeta à terre à la fracasser, des deux mains acheva l'irrémissible dégât de la

robe, et pantelant, râlant, obélisque qui s'écroule, priaie qui choit, l'écrasa de sa chute sur elle et de sa victoire de mâle.

A son tour elle poussa un cri effroyable, un cri de sauvagesse blessée, mais cri de victoire encore plus à la hongroise que n'avait été celui de son maître; et aussitôt se mordant les lèvres, refermant l'étreinte de ses bras crispés sur la saillie du barbare, elle se donna à lui de tous ses reins, de toutes ses moelles, renseignée d'instinct, féroce ment renseignée et apte... dents claquantes, orteils rigides.

Ils dormaient; ils dormaient d'un sommeil de brute, le bestial et bruyant sommeil d'après les écrasants labeurs estivaux. Ils dormaient, rhabillés tant bien que mal et roulés tous deux dans le grand châle sur les touffes de tussilages froissés. Une aube sale montait à l'horizon et envahissait un ciel blafard...

La forêt doucement se mit à bruire... Toutes les frondaisons éveillées frissonnèrent, les moindres ramilles se consultaient inquiètes... Et tout fut de nouveau silence, attente lourde, oppression, angoisse.

Ils dormaient puissamment, comme des corps jeunes rendus à la primitive vie de nature et participant à la communion panthéiste de la matière avec l'infini... Un petit oiseau qui peut être présentait ce qui allait suivre, un simple moineau, s'envola d'une branche, effaré, l'allure mal éveillée, l'allure tombée du nid, battit de l'aile au-dessus d'eux, à la fois effarouché de leur présence et inquiet pour eux, cherchant à les réveiller.

La forêt doucement se mit à bruire... et le froissis multiple des feuilles vertes et blanches se propagea à perte d'ouïe ; toutes les cimes des arbres se balancèrent plaintives, s'apaisèrent, se turent... Et de nouveau une grande angoisse régna dans la forêt.

Il faisait jour, un jour qui s'était levé sans aurore, un jour fané, maussade, boueux... Le couple honteux dormait encore, informe. Celle qui avait été la gracieuse comtesse Gisèle : une masse inerte entortillée de nippes...

Le petit oiseau revint voleter... décidément effaré de cette chose anormale qui là souillait les verts parvis de la grande forêt dont les mille voix se réveillaient de plus en plus, mais oppres-

sées, et alternant avec des silences pleins d'effroi.

Il faisait grand jour, mais un jour odieux sous un ciel tout bourrelé de nuages gris qui couraient vite, en tous sens, et sur lesquels les frondaisons ajourées semblaient tituber.

Soudain Sandor ouvrit les yeux, bâilla, s'étira... et sourit reconnaissant la réconfortante forêt. Le moineau voletait au-dessus de lui... et le tzigane le regarda un peu. Puis aussitôt il secoua Gisèle.

... Oh !... Oh !... La honte de ce réveil ! Qui jamais donnera idée de cela ! L'enchantement de la forêt nocturne, le mirage d'amour, le prestige louche et fascinant du péché, l'inconnu de la chair, le mystérieux appel à l'acte indicible, la grandiose sauvagerie du rut primitif, tout cela : vains fantômes dissipés, leurres, et misères profondes. Et maintenant plus que souillure, fange et mépris... Des feuilles broyées, l'humidité gluante du sol dans le châle et les reins courbatus... Des hardes, des loques sur le malaise malpropre du corps... Et dans sa propre chair sentir l'ardente purulence, l'irréremédiable plaie aux lèvres désormais agitées

de prurit pécheur, la plaie pécheresse originelle emplie de l'écume du péché!... O dégoût, dégoût, dégoût!... Avoir été la Gisèle bouton de rose et se réveiller limace dans la bave du péché! Etre femme, être vieille, être vouée à la mort! Etre indigne d'avoir des fils! Etre la femme qui sent en elle déjà la décomposition, la pourriture, la mort! Et éprouver dans cette débâcle de toutes les dignités charnelles son âme aussi atteinte, contaminée à tout jamais... Et pourquoi?... Pour si peu! Les heures de la nuit, les baisers passés, quoi? Un tel rien! Et la fin, la fin de tout cela! L'acte éhonté auquel tout cela avait abouti... Quoi? un spasme, deux, trois, quatre, même plus peut-être!... Est-ce que cela se comptait? Et pourtant si peu! Et pour si peu avoir joué son bonheur, sa vie, sa tranquillité, son avenir, ses rêves, son âme... Oh! les réveils d'autrefois dans la chambre de jeune fille où les fleurs sorties la veille lui étaient rapportées aussitôt les rideaux entrebâillés. Oh! comme elle le haïssait maintenant ce métis hongrois, ce violoneux de perdition qui lui était apparu les jours précédents transfiguré par l'aveuglement de sa propre virgi-

nité à elle, et l'infernal, le satanique prestige de sa musique asiatic à lui... Et comme elle se haïssait et se méprisait bien davantage elle-même ! Et si encore elle l'avait aimé, ce mâle, mais rien, rien ! Elle se l'avouait tout haut maintenant, jamais elle n'avait aimé ça, — ça dont elle n'eût pas voulu pour laquais, — cette chair sans intelligence et sans âme, ce brutal garçon qui l'avait ramassée comme une bonne fortune de plus de son vil métier ! Femelle, gouge, chienne, elle s'était vautrée dans son propre vomissement, sans même tout d'abord l'excuse du bestial instinct dénué de raison, puisqu'elle avait au contraire de toute sa raison dévoyée, de toute sa volonté pervertie provoqué la nature en elle ! Oh ! ce qu'elle avait fait, mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! Et comment encore oser lever les yeux sur qui que ce fut d'honnête, de limpide, de vierge ! Oh ! le petit Caméral ! Et de son cœur une clameur d'infini désespoir monta : « Sainte Vierge ! pourquoi m'avez-vous abandonnée, pourquoi m'avez-vous livrée à moi-même ! » Ah ! l'avant-veille n'était-ce pas jusque dans une église vouée à la Sainte-Vierge, qu'elle allait porter sa lubricité, sa dissi-

pation et sa folie ! En un éclair de temps elle détesta toute sa vie passée ; elle en comprit la vanité, l'ignominie ; elle détesta le stupide gâchage qu'elle avait fait de toutes ses facultés, de tout son être... Et son parti fut pris... Qu'importait maintenant la honte, l'expiation, qu'on la montrât au doigt... Eh ! oui, qu'importait ! Elle était une fille comme les autres, un peu plus coupable que les autres, voilà tout, puisqu'elle avait davantage gaspillé les dons de Dieu, et galvaudé une vie qu'il eût été si facile de rendre bienfaisante et méritoire... Elle les avait entrevues de nuit au retour du bal ou de l'opéra ces hâves créatures comme vêtues de la défroque des grandes dames, traînant leurs falbalas sur les trottoirs, prêtes à se réfugier dans quelques Goldmannshof à l'apparition de la police... Pouah ! l'horreur ! Elle se sentait désormais l'une d'entre elles. Eh bien ! que tout le monde sût son dam, le lui crachât au visage, peu importait !...

Elle se souvint de son père, de L'Ami, encore et surtout de Zdenko... La gentille petite image de dévotion qu'elle aurait eue à aimer là, à enfermer dans le livre de prières de son imagination d'enfant, à adorer au fond du sanctuaire de son petit

cœur de première communiant ! Comme ils la mépriseraient tous, dès qu'ils sauraient..., et ils sauraient, Zdenko, L'Ami, son père... Comme elle se méprisait elle-même ! Elle avait le sentiment de n'oser point comparaître devant elle-même. Elle se sentait souillée toute !

Ah ! non ! même cela, même l'expiation par l'humiliation, le mépris public, la confession décorative, les médiévales pénitences qui sont encore des aventures, cela ne lui était pas permis. Son châtiment c'était l'hypocrisie muette, le repliement sur elle-même en tête à tête avec l'odieux souvenir ; et ce qu'elle avait tant craint autrefois, la solitude avec sa pensée, en compagnie de ses remords, la conscience de tout le noir qui était au fond d'elle, et de la mort moins pire que ce qu'elle avait fait. Et jusqu'à cette mort libératrice maintenant, cette torture sans nom : se taire, se cacher afin que personne ne sût rien. Et d'abord rentrer au plus vite...

Elle regarda l'être de damnation, l'odieux complice... Il ne prenait aucune garde à elle et encore roulait une cigarette imperturbable... Etait-il assez laid, assez vulgaire, assez débraillé, assez nul ! Et elle s'était roulée sur cette chair.

— Quelle heure est-il ?...

— Je ne sais pas... j'ai oublié la montre...

Elle ne comprit même plus de quelle montre il s'agissait. Elle ne leva même plus les yeux sur l'exécrable individu... Créature dégradée, elle ne se sentait pourtant pas le droit de mépriser à l'égal d'elle-même cette vile musculature bronzée à laquelle, ni plus ni moins qu'une cavale en chaleur, elle avait frotté à fleur de crin la fleur de sa chair rose !

Mépriser !... Ah oui ! mépriser, mépriser à satiété, mais se mépriser tout d'abord elle-même à foison, à l'infini ! Fébrilement, machinalement, elle se démenait, se rajustait tant bien que mal ; elle était faite d'une façon épouvantable, froissée, tachée, déchirée, en loques. On lui eût donné la charité. Elle secoua le châle sur l'obscène litière qui avait été le lit nuptial de sa concupiscence, sur la litière où elle avait sacrifié le suprême délicat pétale de son être à l'animalité hideuse du plus immonde coït ; elle s'entortilla dans ce châle comme une pauvre. Elle chercha vainement son chapeau, dans le désarroi de tout son être ne l'apercevant pas. Alors, pauvre gueuse elle releva

un pan de châle sur sa tête et en rabattit l'angle sur son visage ; et, en cheveux, ainsi qu'une servante ou une de ces filles de trottoir, dont la pensée la harcelait, elle s'enfuit.

Sandor indifférent, blasé, la regarda partir... Il connaissait la satiété et l'écœurement de ces rêves... Mais pour lui cette fois une satisfaction d'orgueil restait de l'ivresse à travers le confus écœurement que son âme rudimentaire était susceptible de percevoir. Il avait allumé sa cigarette et maintenant remis au picotement de la nicotine, le roi n'était pas son cousin, et les deux mains dans ses poches, chapeau en arrière à la crâne, il sifflotait une frischka et humait le vent qui fraîchissait.

Comme un peuivre la forêt ondulait et bruissait. Et Gisèle courant en détresse le long de l'allée, de la longue allée à perte de vue, — Dieu qu'elle était longue cette allée, — se sentait poursuivie par la grande voix grondeuse des arbres animés. Était-ce bien la même chaussée sur laquelle tant de fois sa voiture avait roulé, tant de fois retenti le sabot de son cheval sous le flottement rythmé de son amazone ? Quels reproches aujourd'hui

sifflaient à son oreille les centenaires peupliers argentés !

Des nuages de poussière s'élevaient de la route et l'aveuglaient ; mais elle courait plus vite. Mais quel goût âcre elle avait cette poussière ; comme elle lui piquait la peau et les yeux, sa peau où courait le frisson nerveux, le chaud-froid aigu de la fièvre, ses yeux brûlants et secs... Et quand la poussière un moment s'abattait, elle distinguait tout là-bas, tout là-bas, au bout des sortes de rails de marronniers touffus, tout là-bas à désespérer de jamais y arriver, l'imperceptible trait blanc de la colonne Tegetthof et la ligne sinueuse du Wienerwald, à peu près telle, mais beaucoup plus bas à l'horizon que du fatal Au-Garten d'où ses premiers déplacements avaient pris leur essor.

Et comme il était sombrement gris le Wienerwald aujourd'hui ! Et derrière, qu'était-ce donc d'horrible qui au ciel montait si noir, tragique, sinistre, quelque orage comme elle n'en avait jamais vu... A quel cataclysme semblable à celui moral où avait sombré son âme, la nature se préparait-elle ?

La forêt siffla lugubrement, rugit, se tordit, comme mise à la torture du viol, elle aussi, et une dernière fois la feuillée retomba à un silence atroce.

Et à ce silence, alors, alors Gisèle eut peur enfin, mais une peur effroyable d'enfant sauvage, d'enfant de la nature aux premiers jours, qui a comme la bête la panique et le pressentiment des catastrophes qui vont venir. Elle bondit vers le salut, là-bas, le mince trait blanc de la colonne rostrale où sans doute des voitures, le tramway même... Elle se précipita vers cette issue avec un élan qu'aux chasses les plus mouvementées elle ne s'était jamais connu. Elle était hébétée de peur ; l'enfer était à ses trousses, et l'enfer aussi venait au devant d'elle sous la forme livide de l'inexplicable météore... Elle eut la nette perception que quelque chose d'horrible en proportion de ce qu'elle avait fait, que quelque chose de vengeur allait avoir lieu, et dont elle devait être la victime. Elle avait armé le courroux céleste ; le cri de ses péchés était monté au Trône du Très Haut, et la droite divine s'abattait sur elle. Elle se rappela les bibliques pluies de flammes qui tombèrent sur les villes impudiques, les déluges qui submergèrent toute

la race humaine pour des forfaits que le sien lui parut égal.

Oh ! cette interminable allée !

Elle courait encore, encore, galopant presque ; elle courait de toutes ses forces et pourtant elle ne se sentait pas de fatigue ; qu'est-ce donc qui la soutenait... La peur, la hideuse peur, une peur païenne et tout à la fois une peur de vermisseau humain qui sait avoir offensé son Dieu et Le sent à ses trousses.... Maintenant, elle était hors de la forêt mugissante, aux cent mille voix accusatrices. Elle dépassa le troisième café, le second, sans même songer à s'y réfugier... Elle allait être sauvée là-bas seulement où elle trouverait une voiture... Elle passa comme un trait devant le premier café, échevelée, le pan de son châle retombé.

Oh ! la peur ! la peur ! Elle se sentait mourir de cette peur de ce qui allait venir, et d'épuisement, d'essoufflement. Elle pensa un moment à se laisser choir dans la poussière. Un sergent de ville la regarda d'une façon étrange... Même la tempête imminente n'expliquait pas une telle allure. Mais il était si bien à l'abri sous les marronniers du café... Ou peut-être la reconnut-il ? Alors de quoi se mêler ?

Elle courait encore... encore... encore... Quel soulas ce serait pourtant que de se laisser choir, fermer les yeux et ne plus s'occuper de rien, mourir... roulée, assommée dans le tourbillon, le quelque chose qui allait venir...

Mais son père, mais L'Ami !...

Folle, égarée, aveuglée, fendant les trombes de poussière, enfin, enfin elle passa sous le pont du chemin de fer et arriva au rond-point.

Un signe à un fiacre... Fouiller ses poches... Elle cherche dans les plis, à droite, à gauche... recommence... encore...

Dix kreuzer !

Elle se sentit perdue. Elle n'avait plus son porte-monnaie... Elle ne se dit pas qu'elle l'avait égaré dans les plantes, là-bas ; maintenant la taie était tombée des yeux de son intelligence. Elle comprit que Sandor lui avait enlevé son argent, l'avait volée une fois de plus...

Dix kreuzer... qui traînaient au fond d'une poche !
Dix kreuzer !

Une rafale terrible passa. La malheureuse fut de nouveau toute dans la poussière... Elle entendit des clochettes.

Ah ! oui, la station du tramway... Dix kreuzer, c'était encore le salut !

Elle s'élança, bondit dans le premier tram qui partait, et tomba sur un banc, et se mit à sangloter... Personne ne se préoccupa d'elle, chacun au malaise, à l'imminence de la catastrophe qui s'annonçait, car chacun pressentait aussi que Vienne allait assister à quelque chose de formidable, à quelque chose qui de mémoire d'homme ne s'était vu ! Alors comment prendre garde à une folle !

Sur la rue c'était la déroute ; tout le monde semblait fuir ; fuir on ne savait quoi de terrible qui venait on ne savait d'où. Les chevaux du tramway galopèrent ; on brûlait les stations. Les gens sautaient dans l'omnibus qui ne s'arrêtait plus. La Taborstrasse, le pont sur le bras du Danube furent brûlés en quelques minutes... comme en express...

On remontait le Ring. Devant la rouge caserne François-Joseph aux grosses tours octogones à peu près invisibles, la place d'exercice, de poussière, fumait jusqu'au ciel. Sur les trottoirs des gens galopèrent maintenant leurs chapeaux, d'autres poursuivaient le leur ou l'abandonnaient...

Tout à coup une branche cassa net sous les pas des chevaux, elle fut balayée par les roues, cette branche, et le tram passa quand même.

Au même moment il sembla que tous les arbres de la perspective disparaissaient comprimés comme éponges dont on exprime l'eau ; ils geignirent, littéralement tordus, et se redressèrent en des attitudes et des plaintes d'une détresse presque humaine.

Coup de tonnerre formidable... encore un, deux ! trois ! Le véhicule plein de monde, passait, chevaux épouvantés, emporté au galop, devant l'opéra.

Autre coup de tonnerre...

— Dieu me punit, c'est la fin, pensa Gisèle.
— Je vais être foudroyée. J'ai attiré la foudre sur Vienne. Et dès lors, elle ne fit plus que répéter en parfaite contrition : Jésus pardonnez-moi ! Jésus pardonnez-moi !

Et plus rien d'humain ne la préoccupait. Il fallait mourir...

Sur le passage du tram les arbres tiraient sur leur tronc comme sur leur dernière corde ballons prêts à s'envoler... L'un se rompit et s'abattit tronc et tuteur sous les yeux de Gisèle.

Instinctivement elle comprit qu'il fallait descendre... Elle se jeta sur le pavé, tomba, se fit mal, se releva boiteuse, et disparut sous les lourds propylées de l'Empereur Franz, entre les trapues colonnes doriques devant le grand jardin de la Burg. C'était le plus court chemin pour rentrer chez elle... et accoutrée comme elle l'était... dans la panique de l'ouragan personne ne prendrait garde à elle. Dès qu'elle avait été à pied sur ces vastes espaces découverts du Ring, une pudeur avec la secousse de sa chute lui était revenue, une pudeur et l'instinct de préservation.

Mais l'épouvante la glaça lorsque de la colonnade granitique elle déboucha sur le jardin, sur l'immense champ libre.

Le ciel s'apprêtait à tuer ; le ciel n'était plus le ciel... ; c'était un plateau de pierre, une montagne qui allait s'écrouler, tout broyer, et des ténèbres tombaient avec lui, de lui, poussées par lui qui tombait aussi.

Alors une terreur pire que toutes les précédentes, une terreur cette fois toute physique de bête traquée lui donna des ailes... La monstrueuse étreinte céleste penchait, chutait, noire, noire, à

toute seconde fantastiquement plus près... Ah ! voilà ! la pluie de feu allait tomber ! Sodome ! Gomorrhe !... Oh ! l'autre jour... la petite chapelle de la Sainte Vierge profanée, les baisers, la luxure dans le confessionnal !... Seigneur Jésus pardon ! pitié !

La nue d'apocalypse éclata... Pauvre ver de terre, Gisèle n'eut au reste le temps de se rendre compte de rien.

C'était bien le ciel qui croulait, mais en eaux et cailloux, et non pas en feu.

Une détonation à pulvériser Vienne, et subitement, à la fois, l'ondée, le déluge, toutes les cascades du ciel rompues, et instantanément aussi la grêle, des grêlons comme des œufs... Et un bruit de tonnerre immédiat au zénith, de tonnerre plus fort que le tonnerre, de tonnerre et de mitraille, toutes les vitres de la Burg cassées presque au même moment.

— C'est le déluge ! pensa-t-elle.

Elle mit ses bras sur sa tête, mais la trombe l'emporta, elle tomba presque assommée, sentant qu'elle saignait, dans un lac de boue où grouillait la grêle...

Elle se réjouit d'être enfin morte et son cœur s'en alla dans un acte expiatoire de contrition dernier.

Au loin tout Vienne crépitait, sacqué, massacré par le cyclone...

Elle revint à elle couchée sur un matelas, plat et dur comme une galette, une compresse autour de la tête dans un poste plein de soldats...

Un bon gros visage d'officier penché sur elle, lui sourit...

— Supersaxo... !

— Contesina, contesina, expliquez-moi...

Au dehors le vacarme avait cessé... mais on entendait encore comme le bruit d'un fleuve, d'une inondation, et par-dessus, un égouttement d'eau dru et claquant. Il faisait très froid ; la blessée grinçait des dents.

— Contesina, expliquez-moi...

— Rien, rien... avant tout partir, rentrer vite...

— Je n'ai pas osé faire prévenir chez vous...

— Grâce à Dieu ! Oh ! que pas un mot de tout ceci ne vous échappe chez personne, personne entendez-vous... Adieu ! priez pour moi...

— Mais un de mes soldats court après une voiture... Vous ne pouvez sortir ainsi, vous ne pouvez pas passer... De mémoire d'homme on n'a jamais rien vu de semblable à Vienne...

Déjà Gisèle avait sauté sur pieds..., et avec tout ce qui lui restait d'énergie, un admirable courage :

— Non, non... surtout pas de voiture... Il faudrait trop attendre, je me sauve... je me sauve. A la garde de Dieu, puisque je ne suis pas déjà morte... Vous saurez tout plus tard.

Sur la porte seulement elle comprit... Une vingtaine de soldats... les gardes des propylées qui s'étaient lancés à son secours et l'avaient ramassée ! Elle surprit, et ce lui fut une honte cuisante, tous les regards qu'échangèrent ces soldats ironiques, autant de coups de poignard pour elle... Mais une encore plus grande honte l'attendait ; elle descendit l'escalier et s'enfuit de la porte monumentale à travers le jardin, saluée par les quolibets d'une cinquantaine de voyous et d'une centaine d'hommes arrêtés à considérer une pâtée de grêlons de deux pieds d'épaisseur accumulée au débouché des entrecolles... Une femme sortant du corps de garde

et dans l'état où était Gisèle ! Jamais l'esprit viennois n'avait eu si belle occasion de s'exercer... et il ne s'en fit pas faute ! Ce fut le détail comique de la catastrophe.

Ce coup l'acheva... Elle comprit qu'elle serait trahie et à cette appréhension lancinante reconnut qu'elle renaissait vraiment à la vie. Mais du coup elle retomba à son anéantissement, à l'annihilation de sa personnalité... Et ce fut de nouveau un corps sans âme, comme une bête blessée rentrant se terrir, s'abattre au gîte et y crever, qu'elle passa derrière la grande statue équestre, traversa la place des Minorites et vint tomber inerte, de nouveau évanouie, chevelure collée par le sang et l'eau, sous le porche du palais de la Herrengasse entre les mains du portier épouvanté.

... C'était si simple de se mal conduire.

V

L'Ami était levée quand la première détonation de l'orage avait éclaté. Et sa seule pensée naturellement fut pour Gisèle dont elle connaissait la frayeur de la foudre. Les coups se succédaient avec une rapidité terrible... C'était à croire à la fin du monde. Et la trombe de grêle s'abattit comme une mitraille, obstruant la rue d'un mur de blanches haliebardes, cassant à la fois deux, trois, puis dix, puis douze vitres, puis toutes, à toutes les façades exposées, comme celles du palais Stopanow, à l'Ouest et au Nord. Les domestiques en hâte, mains coupées par les débris et ruisselantes du déluge qui tombait avec la mitraille, s'évertuaient à fermer les jalousies pour protéger l'intérieur des appartements. En bas la Herrengasse changée en torrent

roulait deux pieds d'eau et de grêlons, et le vacarme assourdissait tout.

Aussi l'Ami frappait à grands coups de poing à la porte de sa pupille. Bouleversée elle-même par le cataclysme, elle se dit cependant que Gisèle s'était blottie au fond de sa couche, tête dans les oreillers selon sa coutume. Mais elle aurait voulu se mettre aussi elle-même entre la foudre et la jeune fille... On éprouve à ces moments de peur physique, où la grande nature déchainée reprend ses droits sur l'homme jusqu'au fond des demeures où il se croit inexpugnable, un fou besoin de serrer contre soi ceux que l'on aime ; on se sent aussi plus fort, fût-ce contre la tempête, fût-ce contre le ciel ! C'est moins mourir que de mourir avec ceux que l'on aime, tous ensemble.

Mais le comte surgit en robe de chambre, terrorisé également, et lui aussi ne songeant qu'à sa fille. Et exaspéré de la résistance de cette porte fermée, en rageur et en nerveux qu'il était, il y alla des pieds, des poings, de l'épaule et enfonça tout.

Gisèle n'était pas là, et le lit n'était pas défait. Par les vitres brisées les grêlons roulaient sur le tapis inondé...

La femme de chambre pour dissimuler son affolement, s'affola à se couper les mains et à tendre les persiennes...

— Où est ma fille ? hurla le comte... Et tout de suite il s'en prit à L'Ami qui balbutia ce qu'elle savait, à la fois pétrifiée par la présence du Maître et rassurée par celle d'un homme.

Plus morte que vive la servante s'emmaillottait les mains sanglantes dans son tablier et s'efforçait de tomber en défaillance... Mais la curiosité de ce qui se passerait l'emportait même sur le sentiment de sa responsabilité et son effroi. Tous trois du reste dans l'obscurité et le fracas ambiant s'effrayaient avant tout de l'accent terrorisé de leur propre voix.

— Que savez-vous, Mitzi ? demanda L'Ami, comme toujours la plus raisonnable malgré son émotion.

— Ah ! oui ! dis tout, dis tout... ou je te jette dans la rue, malheureuse...

— Mademoiselle a passé la nuit dehors... balbutia la pauvre fille plus morte que vive.

— Achève, achève... hurlait le comte menaçant...

— Elle est allée rejoindre son fiancé...

L'Ami et le comte sentirent qu'ils n'osaient se regarder : Zdenko ? pensèrent-ils tous deux. Impossible ! Pas une minute ils ne s'arrêtèrent à cette idée. Alors qui... ?

Pas une minute non plus la réflexion de L'Ami ne s'arrêta au tzigane... C'était une vieille plaisanterie, d'un jour, d'une heure pas même, d'un quart d'heure, qui se perdait dans la nuit des temps... Gisèle avait dit tant d'autres folies depuis ce certain soir. On continua à interroger la domestique qui, pleurant et jurant ne rien savoir, finit tout de même par raconter, en suppliant ingénument qu'on n'empêchât point Gisèle de couvrir d'or un aussi strict silence... le petit discours de la comtesse, le déguisement, l'évasion...

Il venait de se faire comme un écroulement dans l'esprit du comte... Sa fille à pied, à onze heures de la nuit, dans les rues, déguisée en servante ! Et cela à Vienne ! Une fille de son rang ! Il ne songeait plus au garçon qu'il aimait tant à retrouver en Gisèle. Et tous les détails qu'on lui racontait lui prouvaient qu'il ne s'agissait pas même d'un homme de qualité, d'un presque

cousin par le sang bleu avec qui sa fille s'égarait. Mais qui donc alors, qui donc... ? Et il ne prit même pas garde que des serviteurs dans le demi-jour, sur le pas de la porte, regardaient, écoutaient...

Le tapage et la dévastation avaient cessé... L'air cru était silencieux, mais la rue bruissait du torrent granuleux qui s'y pressait et des gouttières qui, des toits, des corniches, cascadaient avec un bruit de fontaine... Cependant les trottoirs émergeaient petit à petit de l'inondation qui s'en allait en fleuve selon la pente de la rue.

On rouvrit les jalousies, et les domestiques commençaient déjà à ramasser les éclats de verre, réparer les dégâts...

D'en bas un groom montait, quatre à quatre, par l'escalier de service.

— Monsieur le comte, Mademoiselle, descendez vite... Il est arrivé un grand malheur, quelque-chose d'horrible : la comtesse est en bas.

— Je la chasse, je la jette au ruisseau... clama subitement le père, outragé en tout son orgueil de caste, de race et de famille ! Et il fut transfiguré ;

il apparut tel qu'on ne l'avait jamais vu, qu'on ne se serait jamais douté qu'il pût être !

Il ramassa ce qui lui tomba sous la main, une cravache posée sur un bahut dans le vestibule et dégringola le grand escalier monumental, suivi de L'Ami éplorée et cramponnée désespérément à son bras.

Mais en bas, toute sa frénésie s'était déjà calmée et il éclata en gros sanglots d'écolier en pénitence à la vue de ce qu'on lui rapportait... Cela sa fille ?

— Gisèle, Gisèle ! ma Gisèle, ma pauvre enfant...

Avec l'aide de L'Ami, la voilà transportée dans sa chambre, déshabillée en moins de rien... Et alors, alors..., il fallut bien, — et nul besoin ne fut d'y regarder à deux fois, — il fallut bien constater les immondes souillures que la pluie n'avait pas lavées à l'intérieur des vêtements détrempés. Et toute cette défroque visqueuse de domestique et de gueuse ruissela en tas de boue sur le tapis... Or, à cause de la camériste, d'un tacite et commun accord à la vue de ce sang dans le linge, ils s'exclamèrent, sur la grêle qui avait ainsi meurtri la comtesse, tous deux à la fois, avant

d'avoir même aperçu la blessure de la tête dans les cheveux collés...

Mais à ce moment où Gisèle était nue et inerte, sur le lit où on l'avait jetée, ils blémirent de fureur à s'apercevoir d'une présence étrangère dans la chambre... Le comte bondit courroucé, forcené, de nouveau prêt à frapper... tandis que L'Ami précipitait une couverture sur le corps livide, si gracieux et si attendrissant, froid et languide, un des jolis pieds encore pris dans l'humidité des vêtements en tas, et avec la femme de chambre l'enfouissait sous les couvertures. Précipitamment elles fermèrent sur elles les courtines.

Le comte se rua sur le témoin inattendu... ; mais déjà une voix d'enfant, une voix brisée et suppliante venue d'une petite créature tombée à genoux, lui disait pleine de larmes... de larmes grâce auxquelles les yeux pouvaient n'avoir eu que l'éblouissement de l'adorable, éburnéenne nudité :

— Mon *père*, mon pauvre *père*... Je suis tout de suite venu... Je savais que Gisèle avait si peur de l'orage, je voulais de ses nouvelles immédiatement... Et je suis arrivé avant vous sous le porche !... Oh ! mon Dieu ! ma pauvre petite

fiancée que lui a-t-on fait !... Mais pardonnez-lui, pardonnez-lui, comme je lui pardonne à elle le mal qu'on lui a fait et pardonnez-moi d'être entré... Mais agir autrement je n'ai pas pu. Il me semble qu'elle est un peu mienne, et j'ai dans ma détresse un fol espoir que dès ce moment elle l'est encore mieux... peut-être tout à fait.

Le comte se sentit de nouveau fondre en larmes ; il releva et reçut dans ses bras l'exquis enfant, le noble petit être qui dès aujourd'hui devenait son fils après avoir naguère tant supplié en vain, et qui demandait encore, encore...

— Oh ! oui... oui... n'est-ce pas ? avant de rien savoir... Oh ! dites-moi, dites-moi que vous me la donnez. Le reste je m'en charge...

Et une expression tragique et étrange passait dans ses yeux troubles...

Le lendemain vers dix heures, Zdenko, qui, prostré de navrement, avait sans fermer l'œil veillé Gisèle toute la nuit avec L'Ami, — le comte pris de fièvre ayant dû lui aussi s'aliter, absolument malade des secousses de la précédente journée, — Zdenko avisa distraitement les journaux du matin

étés sur une table. Il tomba par hasard sur le *Nouveau Messenger de Vienne*, journal mal famé, vivant on ne savait par quels stratagèmes, démocratique, anticlérical, traître et retors, qu'on accusait vaguement de tendances dangereuses sous des protestations loyalistes, de secrètes visées révolutionnaires, socialistes, un journal très ambigu de toutes façons, dont la création toute récente semblait ne pas devoir fournir une longue carrière, et qui était déjà la bête noire de l'aristocratie. Le comte cependant, moitié par esprit frondeur, moitié par réelle curiosité, — on aime tant savoir le mal qui se dit de soi et la jalousie que l'on provoque, — le lisait assez régulièrement. Machinalement, et sans même avoir pris garde au titre, Denko parcourait les colonnes remplies de détails navrants sur le cataclysme de la veille, lisant sans s'arrêter.

Des dégâts insensés... Les vitres cassées à la Burg, aux Ministères, à l'Ambassade d'Italie, à presque tous les édifices publics... Oui... oui... Il avait déjà tout cela... Et puis qu'importait !

A la gare du Nord, la toiture en verre détruite... Evaluation à plus d'un million le nombre des vitres

brisées... Rues changées en rivières... Un pied d'eau dans certains rez-de-chaussée... Des montagnes de grêlons dans les cours et sur les places... Le marquis passa négligemment, continuant à lire à peu près sans comprendre, rien que des yeux, toute sa pensée meurtrie, anéantie par l'improbable, la folle et bouleversante aventure de cette catastrophe qui lui donnait pour femme Gisèle, dans un état où nul autre au monde ne l'aurait voulu ramasser.

Sur la place des exercices de Simmering, deux batteries d'artillerie mises en déroute par une trombe de grêle. Des officiers et soldats dont les chevaux avaient pris peur jetés à terre et grièvement blessés... Sur la place Maximilien un régiment surpris par l'ouragan avait eu plusieurs hommes mis hors de service...

Et un catalogue de malheureux, tués par des grêlons énormes... D'autres gens, nombreux, restés paralysés de terreur...

Bref un des orages les plus extraordinaires qu'on ait eu jamais à enregistrer... Quant à la végétation, hachée, mise en capilotade... Il n'y aurait plus d'été en ville et dans le Wienerwald.

Enfin ceci, dix lignes, que Zdenko lut comme le reste, béant, sans y prendre garde :

« Un épisode comique pour clore l'énumération » de toutes ces séries d'infortunes : une jeune fille » a été vue sortant dans un état pitoyable du corps » de garde sous la porte érigée par l'Empereur François Premier. Elle a été saluée par les rires, les » quolibets et les applaudissements des assis- » tants... On affirme cependant que la jeune fille » appartient à la plus haute aristocratie... Comment » se trouvait-elle là?... Il y a lieu de croire que » l'officier commandant le poste n'a pas dû s'en- » nuyer pendant le cataclysme... »

... La formule : « on affirme que la jeune fille appartient à la plus haute aristocratie » fit tressaillir Zdenko physiquement, — un malaise subit — sans que sa pensée stupéfaite eût encore été rappelée des abîmes de la demi-inconscience et de la tristesse indicible où elle vaguait engouffrée... Alors quelque chose d'un peu défini s'incisa au plus profond de son cœur piétiné de honte indécise, prostré de désolation et d'amour, et y greffa une aiguë sur-souffrance...

Il relut..., buté sur le paragraphe..., épelant à

mi-voix... comme jadis au Gymnase lorsqu'il était penché sur ces vilaines équations insolubles...

« ... — n'a-pas dû-s'en-nu-ye-r-pen-dant... »

Le petit marquis bondit et feuilleta désespérément les autres journaux... Naturellement le *Nouveau Messager de Vienne* était le seul à se permettre cette insigne mauvaise action. Mais cela suffisait. Zdenko avait compris : il n'eut pas l'ombre d'un doute : il s'agissait de Gisèle. Et c'était le premier indice qu'on eût pour en éclaircir les énigmatiques de la veille. Et déjà son esprit se perdait. Une femme dans un corps de garde ! Et si près de la Burg ! On n'avait pas posé une seule question et il était décidé qu'on n'en poserait point à la jeune fille. Du reste n'était-elle pas entre la vie et la mort, et le médecin ne donnait-il pas à entendre qu'il désespérait à peu près de la sauver... Outre une pleurésie probable, une grave lésion à la tête, un pied foulé... et puis Dieu sait quoi encore... des symptômes terriblement graves, peut-être des lésions internes, une fièvre délirante et pourtant muette, des complications encore mal dessinées qui rendaient une guérison fort problématique.

Mais maintenant Gisèle aurait pu mourir en son absence que Zdenko n'eût pas renoncé à sortir... La veille c'était lui qui avait couru chercher aussitôt le médecin de la famille, et il avait dû le relancer de maisons en maisons jusqu'à Mariahilf... Il avait donc passé, lui aussi, en voiture découverte, sous les Propylées de François Premier et avait même, il s'en souvenait très bien, salué le lieutenant Supersaxo Ripalta qui commandait la garde.

Par conséquent l'officier visé par le journal, c'était Supersaxo, cette brute qu'il n'avait pourtant cru jusqu'ici qu'un simple imbécile... Rageusement Zdenko froissa la scandaleuse feuille et la jeta dans le feu de cheminée qu'il avait fallu allumer en conséquence du subit abaissement de température, et prévint L'Ami qu'il reviendrait « tout à l'heure ».

La veille il n'avait compris qu'une chose à l'épouvantable catastrophe : c'est que sa fiancée lui revenait profanée et à demi assommée. Mais elle lui revenait... et il l'acceptait ainsi, comme il l'eût acceptée.,. pire, s'il y avait eu un pire possible ! Et bien plus : dans son horrible souffrance il l'ai-

mait comme jamais, ainsi meurtrie, se disant que désormais elle était bien à lui, que personne ne la lui ravirait comme tant de fois il en avait eu la crainte, la presque certitude... Il s'était dit en outre qu'à force de soins, d'amour, de patience, de résignation, quoi qu'il y eût à faire, il la guérirait, la sauverait au physique comme au moral, lui rendrait le bonheur et la paix de l'âme. Et il n'avait songé à rien d'autre... tant son cœur fondait d'amour, débordait de tendresse... tant ses bras, ses lèvres brûlaient d'une ardeur d'étreindre très doucement, de couvrir de baisers..., tant la générosité de son âme aimante et toujours rebutée se réjouissait, en sa peine et son inexprimable émoi, d'avoir à pardonner, à faire oublier, à consoler...

Et voici qu'aujourd'hui providentiellement il apprenait le nom du coupable... ; et les horribles, les impossibles circonstances il ne les discuta même pas... La folle audace, la monstrueuse invraisemblance de ce viol dans un corps de garde, sur le passage le plus fréquenté de Vienne, entre le Ring et l'intérieur de la cité, en face de la Burg enfin, dont le prestige impérial exclut, dans l'enceinte de ses jardins, toute pensée même d'irrévérence, à plus

forte raison de crime, il ne voulut même pas y arrêter davantage son esprit. La surprise, l'ébahissement passés, plus aucune tergiversation. Agir. Toutes considérations, c'était du temps perdu... Il accepta la fatalité sans discuter plus qu'il n'eût discuté avec le cataclysme de la veille... Mais toutes les vipères de la jalousie et de la haine se tordaient dans son cœur... Car il se souvenait maintenant des perpétuelles assiduités de Supersaxo auprès de Gisèle et des féroces railleries de cette dernière... Et comme son opinion avait toujours été que le lieutenant malgré ses gentillesse pour lui était une bonne bête, mais une bête, et que en outre Zdenko éprouvait, quoique autrichien, cette défiance frissonnante et irraisonnée de l'intellectuel en présence de n'importe quel soldat de profession, tout lui parut possible, tout. Il ne chercha même pas à savoir en quoi consistait ce tout, cela ne pouvait pas être plus effroyable que les suites dont il avait été témoin. Quant au comment, il s'en souciait peu, il n'avait pas le temps d'y songer..., aujourd'hui du moins... Et même plus tard, qu'importait le *comment* ! Une seule personne pouvait le lui apprendre :

Gisèle ! Et il n'irait certainement pas le lui demander...

Avant tout venger Gisèle, se venger, venger ses rêves profanés... et trainés dans quelle fange, mon Dieu ! Et ensuite oublier, si possible, tout oublier ! Mais quoi donc serait impossible à tant d'amour !

En attendant, où allait-il, le petit être dont le destin venait ainsi de si rudement modifier le caractère, tout d'exqu Coastité et de suavité ; où donc courait-il, au grand trot de son fiacre, ainsi dévoré de haine, lui doux, lui bon ?

Il savait, pour le lui avoir entendu dire, que le lieutenant Supersaxo déjeunait entre onze heures et midi au restaurant Leidinger, près de l'Opéra, et il allait *voir*...

Il ne regarda pas deux fois à travers la grande glace.

Comme il l'avait pensé le colosse était attablé avec deux camarades et justement dans une encoignure de fenêtre.

Le petit Caméral Moravitz paya le fiacre et, affreusement pâle, le cœur comme dans un étau, entra... Il ne savait pourtant pas ce qu'il allait faire ; n'im-

porte, il marchait les dents serrées, droit à la table des officiers. Tel jadis David dut s'en aller à Goliath... Supersaxo le regardait venir, lui souriant de toute sa bonne face honnête, le reconnaissant... La maigreur désolante et les yeux cernés si sombres du petit Thésésien lui avaient tant fait pitié autrefois... Il l'avait une fois embrassé au front comme un grand frère un gosse..., ce que le petit marquis n'avait pas oublié : il en avait été si humilié ; cela avait tant diverti Gisèle.

Ce sourire de bienvenue exaspéra Zdenko qui hâta le pas, marchant comme dans un cauchemar, effrayant de pâleur plus que jamais, de fixité, fantomatiquement, automatiquement ; et tout le monde qui avait pris garde à son entrée soudain comprit que du drame survenait.

L'enfant buta au bord de la table..., et s'arrêta comme une chose à mécanique mue par une impulsion trop faible et qui, devant un obstacle inexpugnable, ne va pas plus loin, s'arrête.

Zdenko comprit l'impossibilité absolue d'une explication ; il sentit au reste qu'il ne pouvait pas

prononcer une parole : s'il avait désserré les lèvres il eût exhalé son âme. Alors quoi ?

Il vit luire dans la grande chope avec des éclats de topaze, la bière dorée de Schwechacht que buvait Supersaxo.

Tremblant, mais très simplement, Zdenko prit le verre et en jeta le contenu au visage de l'officier.

L'après-midi de ce même jour, le comte voulut à toutes forces se lever et bien lui en prit, car aussitôt survinrent le vieux marquis de Cameral Moravitz et la marquise, en grand deuil tous deux.

C'étaient des gens d'apparence très simple et d'autrefois, à cheval sur les préjugés et les convenances. Mais il fallait se défier de l'astuce de la marquise, disait-on. Ils avaient la mort dans l'âme et eux aussi agissaient mécaniquement.

Et l'entrevue aussi fut très simple, quoique ce qui s'agit fût d'une grandeur épique.

Officiellement, le marquis demanda la main de Gisèle pour Zdenko, — sans un commentaire. Et ce laconisme sombre disait assez que l'homme de ce laconisme était le passif porte-parole de son fils

unique, à la volonté duquel, quoique mineur, il fallait donc obtempérer bon gré mal gré, en aveugle, comme à une fatalité, sous la pression de Dieu sait quel mystérieux et sombre ultimatum... Cet inquiétant petit Zdenko soudain s'était réveillé capable de tout.

La marquise hautaine, pincée et les yeux baissés demeura bouche close, mais au regard interrogateur du comte Stopanow qu'elle sentit plus qu'elle n'en vit, austère et grave elle fit signe de la tête qu'elle consentait. Lentement, durement. Le oui résigné et ferme d'une mère contrainte au malheur de son fils et qui d'avance ne pardonne pas à sa bru.

Alors tout ému, agité de sentiments divers où tout son orgueil sombrait, bafoué, fauché, foulé aux pieds, le comte dit oui d'une inclination de tête à son tour..., mais serrant bien fort dans les deux siennes les mains glacées du marquis qui seules lui étaient tendues, peut-être plus en solidarité de caste et par convenance, qu'en réelle compassion. Et nul d'entre eux n'aurait pu dire lequel des trois se montrait le plus héroïque.

Et ce fut tout.

Pas un mot de plus ne fut échangé sauf ceci : que Zdenko épouserait Gisèle à peine rétablie, sans même attendre les deux ans qui le séparaient de sa majorité. Cela encore sans commentaire. Ainsi l'avait-il voulu, ainsi ses parents consentaient.

Les deux vieillards sortirent tout comme ils étaient entrés, raides et très dignes. Il semblait qu'ils vinssent d'accomplir sans sympathie un très pénible devoir de condoléance. Rien de plus. Ils laissaient le comte écroulé de larmes sur un fauteuil, et acceptant l'aumône de ce mariage avec la colère, la reconnaissance forcée et l'ulcération de la complète ruine de toute sa superbe...

Et pourtant hier encore les Caméral l'avaient-ils assez désirée cette union !... Avait-il été assez convenu autrefois, lui père, prêché, objurgué, supplié par l'astucieuse marquise..., une Harmonyös-Sziget, intrigante comme tous les Harmonyös, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir en certaines occasions la raideur de son frère le commandeur de Malte, qui passait pour l'homme le plus insupportable de la Monarchie.

Et Gisèle ! Comme elle avait été arrogante jadis,

malicieuse, intraitable dans toutes ses réponses d'alors à ceux qui allaient être ses parents. Comme elle avait bien marqué à la captieuse douairière son aversion ! Se faisant un jeu de toutes minutes de cribler d'épigrammes, qui se colportaient, le marquis et sa Toison d'or, la marquise, ses œuvres de charité et ses prétentions musicales devant lesquelles abdiquait jusqu'à son antisémitisme, et surtout l'inaccessible commandeur si grotesque et carême-prenant dans la pompe de son grand costume !... Hélas ! hélas ! pensait M. de Stopanow, qu'importait l'humiliation, si seulement Gisèle vivait, si seulement elle pouvait encore vivre, la malheureuse enfant !

Dans la soirée l'exquis Zdenko apparut, toujours blême, mais illuminé d'un inexplicable bonheur, les yeux, ses pauvres tristes yeux bleu-adriatique remplis de tout le soleil dalmate. Il resta une heure, s'excusa, et pour la première fois, avant de sortir mit un baiser sur le front de Gisèle endormie.

Il s'en fut, avec une échappée sur le paradis dans son cœur déjà apaisé, dans son cœur satisfait de lui-même, dans son cœur héroïque...

L'Ami dont la pauvre cervelle faible semblait définitivement détraquée, raconta plus tard qu'elle avait cru voir un archange.

Le deuxième jour après celui du cataclysme, Olai Sandor réveillé très tôt par un hasard fortuit, s'en alla rôder démarche veule, à pas lents, vers le fond du Prater saccagé. Il était à peine quatre heures du matin, l'aube était sale et boueuse.

Depuis la terrible nuit à la belle étoile, plus du tout l'air victorieux, au contraire travaillé par quelque chose d'indéfini qui ressemblait à de la mauvaise conscience, non pas, mais plutôt à l'appréhension de quelque danger, il n'osait pas se montrer en ville, Olai Sandor. Un vague instinct lui faisait pressentir l'imminence de quelque ennui. Sa bonne fortune avait été trop extraordinaire, et trop rapide ; ces choses-là même dans la vie d'un trigane n'arrivent pas impunément. Au reste l'effroyable orage de l'avant-veille l'avait terrifié lui aussi ; il avait gardé de cette commotion furieuse, succédant si brusque à une nuit d'énervement et de volupté, une sorte d'abrutissement animal ; il s'en allait par les sentiers gluants jonchés de feuilles tuées

et de bois massacré, tout craintif, l'oreille frémissante, redoutant quelque piège, un peu comme un gibier traqué. Il avait beaucoup plus peur de jour que de nuit, frissonnant aussitôt qu'il voyait le moindre casque de gendarme poindre autour de la csarda. Il avait au reste en toutes circonstances une crainte méfiante de tous les uniformes. Il ne s'éloignait à vrai dire de son havre culinaire et sonore qu'afin d'échapper aux plaisanteries de ses frères, qui avaient remarqué son changement d'allure, et à leurs mauvais procédés, parce que tout à coup il ne rapportait plus d'argent. Il se dirigeait exclusivement vers les coins les mieux déserts de la forêt, au delà de la ligne de Brunn, fuyant autant que les clairières les bois de jeunes bouleaux tout blancs, où il est moins facile de se dérober, où les vêtements sombres contrastent trop vivement. Quand l'orchestre fonctionnait à son heure, le violoncelliste cherchait à se dissimuler du mieux qu'il pouvait derrière son instrument, à se faire tout petit comme pour y entrer se fourir, et observait son public du fond de ses prunelles dormantes et traîtresses avec une acuité, une perspicacité de regard qui tenaient du lynx à l'affut.

Le Prater avait énormément souffert de la grêle ; les arbres écimés, flétris comme au début de l'automne, partout le long de leurs troncs montraient des plaies blanches et rouges, aubiers déchirés, fibres douloureusement arrachées ; les branches cassées avaient été ramassées soigneusement en tas le long des sentiers par les voyers méticuleux, le parc étant impérial et royal. Des dépressions de terrain étaient changées en étangs, en marécages de boue laiteuse. Et les feuilles sèches, les ramilles en charpie séchaient sur les allées, répandant partout des senteurs de tisane et de fenaison.

Sandor s'en allait très loin, très loin, là où il n'y a plus ni voyers ni policiers. Il arrivait par les fourrés au grand Danube, évitait à droite les grandes prairies du champ de course et les installations hippiques, et s'engageait à travers les gaures, les lits abandonnés du vieux Danube, fermés par les digues de l'entreprise de la régularisation et de la canalisation. Il y a là des coins délicieux ignorés des Viennois, explorés seulement en automne par les chasseurs de canards dont les huttes de fagots abandonnées sèchent dans les anses de gravier blanc au bord des mares reluisantes. Parfois Sandor fai-

sait lever des troupes de jeunes faons dont la fuite éperdue le faisait tressaillir et dont il entendait bruire légèrement la galopade effarouchée sur les glaises élastiques et les sables mouillés. Le long du grand Danube un train de marchandise parfois passait lentement le long de la voie de garage et de halage, et un brutal coup de sifflet interrompait subitement la houle de son cœur. Le sang donnait le tour, l'écho du strident signal s'éteignait sous la futaie. Allons ! Rien encore pour cette fois. Au delà du vieux lit fluvial, le vagabond craintif se sentait pourtant un peu plus tranquille, les halliers étaient encore plus inextricables, et il ne rencontrait jamais personne, plus même de rôdeurs de son espèce et inquiets comme lui. Et c'était la sécurité presque totale jusqu'à l'extrémité du promontoire entre le canal et le fleuve même, là où les petits bateaux du canal transbordent leurs passagers sans même les descendre à terre sur les grands steamers que glisse sur l'eau blonde jusqu'à Giurgevo et Sulina... Plus en avant il n'y avait plus que l'immense Danube régularisé qui s'en allait avec lenteur à travers les *Auen*, les saulaies fantastiques vers les infinis hongrois pleins de mirages... Sandor

volontiers se fût mis à l'eau et confié au courant pour s'en aller là-bas les rejoindre, ces rustiques mirages de la *puszta*... maintenant que le plus inouï de tous ceux que la grande ville impériale pouvait lui offrir venait de s'éclipser.

Or, ce matin-là, à un moment donné, Sandor qui s'en allait rejoindre les gaures à travers le fourré, de cette façon louvoyeuse et muette qui semblait ne pas déranger une broussaille, s'arrêta précautieux ; il débouchait sur une allée, généralement très solitaire, mais où ce matin, par un hasard peu rassurant, étaient arrêtées deux voitures ; et il vit un groupe d'hommes, dont trois officiers, se perdre avec des allures insolites, presque autant que les siennes, par un sentier latéral, dans la forêt et dans la direction par où il comptait s'esquiver. Qui donc pouvait avoir à se cacher, sinon afin de le surprendre ?

Du coup il fut à terre, et ne bougea plus, épiant entre les ronces... Les hommes passèrent en deux groupes : d'abord les trois officiers, silencieusement, parmi lesquels il reconnut immédiatement à sa haute taille et à son uniforme le lieutenant qui la seconde fois avait accompagné Gisèle à

la *csarda*... Puis c'étaient, qui causaient à voix basse, deux autres messieurs vêtus de sombre dont l'un portait une valise et l'autre divers objets dans des étuis de cuir.

Un homme averti en vaut deux, et Sandor était sur ses gardes; cependant il se sentit un peu plus tranquille que ce fait anormal n'eût dû le trouver, car il venait d'avoir l'instinct qu'il ne s'agissait pas immédiatement de lui, et désormais poussé par l'irrésistible curiosité de sa primitive et féline nature qui songeait sur le champ à tout observer, d'abord pour ne rien ignorer, ensuite pour la possibilité de tirer peut-être profit des circonstances, il suivit d'arbre en arbre les hommes à l'étrange allure... D'autant plus qu'eux aussi semblaient tenir plutôt à n'être pas non plus vus, — du moins Sandor se l'imagina, — et qu'ils cherchaient de toute évidence à gagner les solitudes reculées dont il s'était fait un refuge.

Il y avait, à quelque distance d'une eau morte entourée de roseaux et ombragée de grands arbres nouveaux et penchés, — elle aussi un vieux bras à demi desséché du proche Danube, — et qui formait

la limite du Prater ouvert aux promeneurs, un coin de prairie, enclavé dans la forêt d'énormes peupliers argentés et de bouleaux séculaires, une vraie forêt du Nord. L'accès de cette prairie était à peu près fermé par de magnifiques bouquets de sureaux et deux ou trois aubépins qui atteignaient la proportion de véritables arbres. Cette clairière semblait le but de la mystérieuse promenade. Il fut dès lors très facile au tsigane tout à fait intéressé et distrait de ses peureuses occupations de ramper jusque là et de se tapir aux écoutes derrière les buissons.

Il vit alors que dans la prairie deux autres groupes de jeunes gens attendaient : encore trois, dont l'un tout petit, tout jeune, tout pâle, puis deux qui avaient posé sur le gazon du bagage de même nature que celui qu'apportaient les premiers ; seulement il y avait en outre des manteaux déjà étalés, des linges, de la charpie préparés ; des troussees étaient ouvertes, des fioles groupées soigneusement, tout un petit désordre chirurgico-médical et élégant, très énigmatique pour un violoneux tsigane.

Alors ce furent entre tous ces hommes des sa-

luts graves, une confrontation de témoins, un bref colloque, dont Sandor suivit sans rien comprendre les rares gestes et les sobres attitudes... On mesura des distances... L'herbe foulée gardait les empreintes des pas dans l'humidité grise et matinale. Tout ce monde avait l'air de tramer des choses savantes et sinistres. Au reste on agissait vite, d'une manière presque arithmétique, tout cela semblait presque réglé d'avance ; les pourparlers avaient un caractère de simple formalité... De bons écoliers démontraient un théorème. Le tzigane s'y connaissait juste assez pour se convaincre que c'étaient là gens de très belles manières. Il comprenait qu'il y avait là quelque chose de neuf à acquérir : il devina par delà la politesse et la courtoisie, la correction et résolut, en homme qui ne doute de rien, de s'y étudier... Et il se rappela ces pioupious de village qui revenaient des casernes citadines avec des affectations d'officier. Au bout d'un instant on parut s'être accordé et à deux points déterminés on plaça, avec de dernières recommandations, le grand officier serré, boudiné dans son uniforme bleu, puis le petit jeune homme qui paraissait beaucoup plus vieux que son âge, si mince quoique

tout à son aise dans sa redingote et qui, sur le fond des arbres paludéens verts et gris, apparut comme un simple trait noir, flexible et fluët, d'une fermeté, d'une assurance de baguette d'ébène avec un point d'ivoire en place de tête.

Et voici que maintenant les messieurs compassés et graves infiniment plus, mais plus élégants aussi que des croque-morts, sortaient des boîtes mystérieuses et cossues des armes de précision, savantes, luisantes, polies, qui elles aussi sentaient la chirurgie et les mathématiques et qui allumèrent un rayon moitié de convoitise, moitié de défiance dans les yeux de Sandor... ces yeux aigus, nets et traîtres comme elles, comme elles luisants et fourbis, sous les larges paupières veloutées.

De curiosité le tziganeau ne tenait plus en place. Toute son appréhension première s'était dissipée. Il avait fini, presque sans s'en apercevoir par se jucher dans les branches d'un gros sureau à peu près à moitié chemin des deux champions et très à l'écart. Donc aucun danger pour lui..., car il comptait bien sur l'adresse des tireurs... Et il avait encore assez de flair pour se convaincre tout de suite qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie et que la chose

était aussi grave que possible. Mais à ce spectacle imprévu, neuf et si étranger, pas la moindre émotion n'agitait son cœur tranquille d'enfant sauvage... Que lui importaient ces deux civilisés qui se tuaient pour le plaisir...

Et voici que doucement la forêt se mit à bruire... Toutes les frondaisons éveillées frissonnèrent, les moindres ramilles se consultaient inquiètes...

Et tout fut de nouveau silence, oppression, angoisse...

De gros nuages gris tamponnaient le ciel au dessus de la clairière, mais sombrement, lourdement, implacablement immobiles.

Un petit oiseau qui passa affaré, un voletis mal éveillé, un voletis tombé du nid, un moment trilla de l'aile dans l'espace, puis se sauva comme de la méchanceté des hommes et de la noirceur de leurs actes.

... Sandor tressaillit, surpris, le suivit des yeux. Ce simple moineau qui s'agitait comme un peu égaré, comme à moitié ivre ainsi qu'une chauve-souris, lui rappelait quelque chose... lui en rappelait un autre... Où donc avait-il vu

un semblable oiseau, semblablement voletter ?

Et tout à coup il associa l'idée de Gisèle à celle de ces deux hommes qui se battaient. Ce fut comme si une secousse électrique le traversait. Et comment cela se fit-il ? Mais contrairement à toute vraisemblance, malgré cette soudaine intuition, il eut encore davantage la nette prescience de son absolue sécurité : Si ceux-là s'entretuaient pourquoi lui ferait-on du mal à lui ?

Dès lors il ne songea plus à se cacher et, sans bruit toutefois, se montra... comme s'il avait toujours été là et qu'on ne l'eût point aperçu... Il lui semblait confusément qu'il avait le droit d'être présent, *et qu'il avait payé sa part du spectacle.*

La forêt de nouveau bruissait plaintive, les petites feuilles grelottaient d'angoisse... Les fils blancs des bouleaux arbustes se convulsaient comme des nerfs, et les gros yeux noirs des nœuds au tronc des énormes peupliers argentés, béants, effarés, regardaient.

Un commandement sec. Deux coups de feu presque simultanés...

Le premier parti fut celui de l'officier, qui brus-

quement, généreusement, avait tiré en l'air, mais qui s'était aussitôt abattu sous la fumée de son arme, atteint en pleine poitrine par le coup direct, implacable, volontaire du petit fétu de jeune homme noir, lequel avait visé très droit, et n'avait pas tremblé.

Pas plus qu'il ne sourcillait maintenant.

Il jetait l'arme à terre et très simplement, ramassant un linge au plus proche, s'essuyait les mains.

VI

Ce même matin vers neuf heures Zdenko rentra au palais de la Herrengasse et souriant à L'Ami toujours installée au chevet de la malade, il s'assit auprès d'elle :

— Cette fois, j'ai réglé toutes mes affaires et je ne m'en vais pas d'ici que Gisèle ne soit hors de danger.

La petite comtesse faisait peine à voir, maigre, tirée, jaune, ravagée, méconnaissable : dans une atmosphère d'hôpital et de parfums phéniqués, de chapelle, de boudoir et de morgue, tout le contraire de la Gisèle bouton de rose et papillon d'il y avait huit jours... Elle avait ouvert des yeux douloureusement effarés, à deux ou trois reprises, mais les avait aussitôt refermés, ne voulant reconnaître personne, lire dans les yeux de personne

sa honte, cherchant à se réfugier encore un peu dans le non-être dont elle sortait malgré elle. Elle n'avait pas proféré une syllabe, pas une plainte, pas un gémissement. Il y avait sur sa face, même pendant son sommeil, une sorte de contraction des maxillaires qui trahissait l'idée fixe du silence l'obstiné vouloir de se briser les dents les unes aux autres plutôt que de laisser échapper même en rêve un seul mot, une seule interjection, fût-ce de souffrance.

Et quand malgré ses paupières closes, elle était éveillée, alors seulement la douloureuse contraction disparaissait de sa face agonisante. Mais ses yeux prenaient une telle expression d'horreur et d'angoisse que l'on pouvait hésiter à la croire lucide.

Et c'était une si terrible chose que ce mutisme crispé dans le sommeil, et que cet acharnement dans la veille à ne plus rien voir, comme si par cette nuit volontaire qu'elle faisait en elle-même, elle s'imaginait invisible aux autres, comme si elle redescendait à un degré inférieur d'existence, à la vie sourde de la matière ; c'était une si terrible chose, que parfois L'Ami détournait les yeux pres-

que effrayée, ne retrouvant plus rien de sa Gisèle, en ce masque convulsé et tragique de damnée par le silence et la nuit, de damnée à qui ne reste pas même la lugubre consolation d'un reproche à adresser à quelqu'un !

Oh ! oui... être une chose ! ne plus sentir rien de précis, ne plus rien vouloir, ne plus rien souhaiter, être indifférent à tout et à tous, s'en aller comme s'en va le sel dans l'eau et l'eau dans le sol, couler tout doucement dans le néant du non-être ! Comme c'eût été bon !... Et comme elle espérait bien, Gisèle, que la maladie accomplirait son œuvre, complète, inexorable... et qu'elle s'en irait de cette terre où un cataclysme avait été l'écho de son péché, où le ciel même s'était paroxysé de rage pour la briser, en punition de ce qu'elle avait trop voulu jouir de sa vie, de sa beauté, de sa jeunesse.

Elle n'était plus belle ; elle n'était plus jeune ; elle n'avait plus rien à offrir à l'amour si l'amour passait et elle le savait pourtant à son chevet. Alors, non, elle ne souhaitait plus rien. Puisque même sa jolie chair adorée maintenant lui répugnait à l'égal d'une chose fétide... Oh ! ces par-

fums d'autrefois dans cette nauséabonde atmosphère de clinique !

L'Ami dores et déjà laissa de longues heures Zdenko au chevet de la pauvre fille... et ces heures-là étaient les plus pénibles pour Gisèle. Lorsque, éveillée, elle cherchait vainement à davantage s'enfoncer dans son parti-pris de ténèbres et de silence, elle était involontairement, et malgré elle, ramenée à la vie par la force de ce jeune amour. Elle sentait trop intense planer sur elle la sollicitude aimante du petit marquis, qu'elle savait là comme on sait les choses dans les rêves... sans s'expliquer leur pourquoi.

Zdenko parfois s'agenouillait au pied de son lit, le front appuyé sur la main brûlante de la malade, et lui aussi cherchait à oublier, à s'anesthésier, à enlinceuler dans la mort tout ce qui était vraiment mort ; il cherchait le silence et le deuil, lui aussi..., lui qui avait tué. Et il priait, il priait de tout son cœur..., lui qui avait tué.

Et pourtant après les dernières secousses de ces dernières heures, l'assoupissement désiré descendait en lui à son appel continu, si berceur, si caressant dans le mystère clos et confortable de cette chambre

de malade, où respirait si doucement la pauvre bien-aimée qui demain pouvait être morte. Et il ne se lassait ni de contempler son visage, ni de baiser ses mains. Elle était à lui, bien à lui, par droit de pardon, par droit de conquête... Plus personne ne la lui arracherait. Et c'était une sorte de bien-être pourtant que de penser cela... Il y avait une semaine, rien de cela ne lui semblait seulement possible. Et maintenant le rêve, l'intangible rêve de pénétrer dans cette chambre était même réalisé... Telle ainsi passa dans le silence, le recueillement et la pénombre, cette froide journée qui avait eu pour aurore une tache de sang... Au dehors il s'était mis à pleuvoir, une pluie indiscontinue comme si le ciel pleurait tout ce qu'il s'était commis de forfaits ces derniers jours sur ce coin de terre autrichienne.

Le comte était absent, et Zdenko ne s'aperçut point de cette absence inexplicable dont L'Ami seule fut étonnée.

Au moment même où le marquis était rentré dans la chambre de Gisèle, on avait à l'étage au-dessus annoncé au comte, qui arpentait fiévreux

son appartement, la visite de son joaillier, un des orfèvres et des lapidaires les plus célèbres de Vienne, un juif fin comme l'ambre et muet comme un confesseur. Depuis de longues années il était dans le secret des moindres prodigalités de la main gauche du comte Stopanow. Il s'agissait d'une affaire urgente ; et l'insistance que mit le commerçant était si étrange, alors qu'on lui disait l'enfant de la maison en péril de mort, et que d'un sourire renseigné il indiquait la nécessité de passer outre toute considération, que le comte bourru et rageur se décida pourtant à le laisser introduire.

Le bijoutier ne broncha pas devant l'accueil hautain et plus que mécontent du maître de céans qui restait debout. Sans même saluer, ni s'excuser, lui s'assit avec l'aplomb d'un de sa race lorsqu'il se sent nécessaire et certain de l'impunité, en même temps qu'avec l'aisance d'un homme du monde sûr de lui-même. Du reste il avait déjà posé sur le bureau du comte un objet brillant :

— Voilà ! fit-il.

Et un sourire de satisfaction erra sur sa face futée. Evidemment le geste était péremptoire. Car

c'était la bague à l'opale de Gisèle..., une bague qu'il y avait un an à peine, le comte avait achetée pour un anniversaire de sa fille, chez ce même bijoutier.

Le malheureux la reconnut immédiatement. Soudain sa colère tomba. Il redevint très pâle et son expression une minute fut déchirante : il eut un regard suppliant que comprit trop bien son interlocuteur révérencieux à l'excès et pourtant si satisfait de lui-même que sa révérence touchait à l'ironie.

— Oh ! je n'ai donné l'éveil à personne, ne craignez rien, monsieur le comte. Ces sortes d'affaires sont trop délicates, n'est-ce pas, pour être brusquées par la police avant que l'on sache sur qui en tomberont les conséquences... ! Je suis un homme de confiance, n'est-ce pas, et vous savez que toute l'aristocratie de Transleithanie et de Cisleithanie et même une partie de la noblesse allemande et de la noblesse russe... Hum ! hum... ! Effectivement. Donc tout à l'heure un grand gaillard d'assez mauvaise mine, un homme d'une trentaine d'années, tout noir et bronzé, vêtu comme un vrai tzigane lorsqu'ils essaient de faire les

messieurs, s'arrêtait à la devanture de ma boutique, dont un de mes employés venait de relever les rideaux de fer. C'est tout à fait par hasard que j'étais descendu d'aussi bonne heure... Je ne sais pourquoi, la façon dont cet individu regardait les bijoux en montre me parut suspecte ; tout en continuant mon ouvrage, je le surveillais du coin de l'œil et je le vis tirer de sa poche l'opale que voici, la plus belle, vous vous en souvenez, monsieur le comte, qui m'eût jamais passé par les mains. Aussi de ma vie je ne l'eusse oubliée. Votre Excellence au reste sait ce que vaut la pierre et avec quel soin elle a été montée. L'homme la comparait à deux autres petites opales qui étaient exposées et cherchait à en déchiffrer le prix. Très simplement, tout gentiment, j'entr'ouvris ma porte comme un bon bourgeois qui prend le frais au seuil de son magasin... L'homme parut inquiet, mais ne dissimula point le bijou... Alors m'adressant à lui en hongrois pour le mettre tout à fait à son aise : Oh ! la belle chose que vous avez là ! — Lui se rassure : « Si je pouvais seulement la vendre ; mais je ne sais où il faut s'adresser. — Entrez donc... Vendre cela ! C'est superbe,

savez-vous ; et je sais en ville un grand seigneur amateur de cette seule espèce de pierre qui vous prendra sûrement celle-ci au prix que vous en voudrez. » Cela le gêna. Il me regardait hésitant... Enfin il proposa : — « Vous n'accepteriez pas, de me l'acheter comptant puisque vous êtes si certain de la revendre à ce seigneur ? » — Je feignis de réfléchir... puis pour le rassurer pleinement : « Savez-vous, mon ami, je vais vous mener chez ce monsieur. Allons ensemble et le marché est conclu. Mais dites-moi d'où avez-vous cette bague ? » Il me raconta une histoire à dormir debout, une histoire des mille et une nuits. Il était le chef d'une bande de musiciens magyars qui, dit-il, est en ce moment à la *csarda* du Prater, engagée pour la saison... Il paraîtrait qu'un jour en Hongrie, une grande dame... vous devinez le reste de la petite fantaisie...

Et le marchand, les yeux sur ceux du comte, souriait de plus en plus aimablement.

M. de Stopanow pâlit encore davantage et sentant ses genoux se dérober sous lui, s'assit à son tour.

Le joaillier poursuivait.

— Je l'ai pris sur un ton bon enfant, tapant sur l'épaule de mon individu, lui clignant des yeux : « Voilà ce qu'il arrive quand on est bel homme !... » Cependant il ne voulait pas venir.. j'ai eu l'air à mon tour de trouver sa méfiance drôle, je me suis rebiffé et j'ai conclu brusquement : « Si vous voulez vendre cet objet, il vous faut me suivre ! Et notez que je suis très bon de vous aider... ! Tout autre bijoutier commencerait par appeler le sergent de ville et vous faire arrêter. » Il ne broncha plus, il comprenait dès lors trop bien à mon air qu'il n'y avait plus à reculer et il a paru tout à fait amené à mes vues ; il a consenti à m'accompagner... Alors j'ai joué d'audace : « Gardez votre bague, je vais passer un autre habit. » Mais mon employé qui avait compris le jeu, restait dans le magasin l'œil sur notre homme, et s'il avait bougé !... Le maraud s'en doutait bien un peu, ou avais-je endormi sa méfiance ? Le fait est qu'il n'a pas bronché.

Le comte haletait, épongeant de son mouchoir la sueur froide de son front :

— Alors cet homme ?

— ... est ici, en bas, dans la cour où attend ma

voiture, et gardé sur mon ordre par le portier de Votre Excellence.

Un nouveau venu à ce moment demanda à être reçu : l'oncle Stopanow-Witerpski.

Quelle chance ! voilà de l'aide ! pensa le comte.

— Ecoutez, Monsieur. Voici comment nous allons procéder. Allez chercher cet homme. Rapportez-lui sa bague et dites-lui de monter, que l'affaire marche à souhait ; vous l'introduirez vous-même ici à côté. Mon cousin, en la finesse de qui vous pouvez avoir confiance, ira marchander le bijou ; pendant ce temps je prendrai un parti.

L'oncle Witerpski, aussi jeune et portant beau que de coutume, boutonnière fleurie, badine à la main, croisa le bijoutier sur la porte et entra tout agité. Et aussitôt en français :

— Ah ! mon pauvre ami, mon pauvre ami... Je reviens de Kaltenleutgeben... Cette malheureuse enfant ! ma petite Gisèle !...

— Tu sais tout ? interrogea le comte étranglé d'émotion.

— Hélas ! il n'est question que de cela dans

Vienne. Hier à Kaltenleutgeben tout l'hôtel bourdonnait de cette affaire... Mais voilà que cela se corse terriblement, tu ne sais pas ce que je viens d'apprendre?....

Mon Dieu ! un nouveau malheur ! Où cela s'arrêtera-t-il ?

— Il y a eu ce matin une rencontre au Prater dans des circonstances stupides, infâmes... Les témoins mériteraient de passer en justice ; on n'a pas exemple d'une affaire si mal menée... Un homme tué net... un gentilhomme... un officier !

— Mais ce duel : à propos de qui, entre qui ?

— A propos de qui !... Il est étonnant ! mais de qui sauf de Gisèle... Et entre qui, voilà la chose atroce : le petit Caméral Moravitz... (croirait-on ce gringalet capable d'héroïsme?...) a tué le lieutenant Supersaxo-Ripalta, sous prétexte que Gisèle a été vue sortant du corps de garde de la porte *Kaiser Franz*, le jour du grand orage. Tout cela peut être vrai ; ce n'est pas le moment de le discuter : le fait est que des journaux même commencent à colporter ce scandale... C'est, il va sans se dire, le *Nouveau Messenger de Vienne* qui, trop heureux de tomber sur nous autres, a donné le branle... na-

turellement. Et bien entendu toute la séquelle s'est mise à emboîter le pas ; l'affaire n'est plus un secret pour personne. Et je suis très étonné... Tu es le seul à l'ignorer. Seulement ce n'est pas tout ; voici le pire : je suis en mesure d'affirmer que le lieutenant Supersaxo est tout à fait innocent. Ses soldats du poste ont recueilli sur la place, dans l'eau, Gisèle frappée par les grêlons, et revenant d'où... c'est la question !

Voilà que déjà les éclaircissements tant redoutés commençaient... Le comte n'hésita plus ; dès lors autant valait en finir. La vérité maintenant, toute la vérité à tout prix... Cependant ce duel, cette mort !...

— Mais Caméral Moravitz est ici !

— Eh bien ! tant mieux ! Le beau calme, et la belle conviction ! Alors qu'il ne sache jamais, lui, le pauvre gosse, avoir commis un meurtre inutile... Qu'il ne bouge pas de chez toi de huit ou quinze jours ; et qu'on le croie hors de Vienne. En nous démenant beaucoup, nous pourrons peut-être étouffer cette déplorable affaire... pour ce qui le concerne du moins. Quant à Gisèle...

L'oncle baissa la voix... et prenant un biais pour

sauvegarder sa responsabilité qui eût exigé depuis longtemps une dénonciation en règle, laquelle eût évité tout cet engrenage de catastrophes :

— Je puis t'assurer de la façon la plus catégorique qu'elle a été vue un de ces derniers matins dans la cour de Heiligenkreuz en tête à tête avec un jeune homme du commun et qui avait très mauvaise tournure... Tiens je puis t'en préciser la date, c'est le jour où je me suis plaint à toi de la rareté des visites de ta fille.

La lumière se faisait de plus en plus. Une affreuse évidence peu à peu prenait forme dans l'esprit du comte Stopanow.

— Je crois que je tiens le reste de l'affaire, murmura-t-il accablé.

Et il recommença le récit du bijoutier, concluant :

— Va voir à m'aplace cet homme. Il y a près d'un mois, même plus, j'ai commis la bêtise d'entrer avec Gisèle dans cet établissement du Prater. Et si c'est en vérité le chef de la bande, il me reconnaîtrait ; car Gisèle a voulu qu'il lui jouât du violon à l'oreille. Donc, toi, éclaire l'affaire...

Et éclatant furibond, en larmes et en cris de rage :

— Alors ! alors ce serait avec cette brute, avec ce voyou que ma fille !... C'est monstrueux ! On n'a jamais vu pareille histoire à Vienne et dans notre monde...

Il sanglota tête dans ses mains.

Witerpski le regardait, atterré lui aussi.

— D'abord entendons-nous. Pas de police, du moins de menue police, n'est-ce pas ! Le scandale est assez grand... Mais sois sans crainte, demain cette bande de tziganes aura décampé de Vienne et je saurais terroriser de façon à lui passer l'envie d'y revenir. Je ferai ce qu'il faut pour cela après midi... Pour commencer je vais marchander labague...

Au bout d'un moment l'oncle revint :

— L'homme peut être véritablement le chef de la bande ; mais il ne répond pas au signalement du jeune homme de la cour Heiligenkreuz, lequel pouvait avoir au plus une vingtaine d'années... Il a répété son historiette de la grande dame hongroise... qui lui aurait donné le bijou. J'ai demandé où... il a répondu : A Tatra Füred ! Mais il n'y a plus à tortiller si nous voulons tout savoir : il faut que tu paraisses...

C'était bien le chef de la chapelle hongroise du Prater, et reconnaissant aussitôt le comte alors que déjà il se rassurait pleinement, il sentit que l'affaire allait se gâter. Au reste le comte fut très crâne. Se retournant vers le joaillier il lui tendit la main :

— Vous êtes mon ami, n'est-ce pas ? Et vous avez toute ma confiance...

Puis au chef :

— Tu as volé cette bague à ma fille !

Olaï aîné tomba sur le tapis cherchant à étreindre les genoux du grand seigneur...

— Excellence ! Excellence ! pardonnez-moi... Je vous jure que je suis innocent. C'est votre fille qui, elle-même, a donné cette bague à mon plus jeune frère.

Maintenant, à jet continu, la rage avait succédé à la prostration chez le malheureux Stopanow-Do-matchin, une rage de tout apprendre, de procéder lui-même à une enquête complète.

— Relève-toi, sacripan ; je vais savoir à la minute si tu dis vrai.. Je veux voir ton frère avant que tu l'aies revu toi ; je m'en vais au Prater et nous saurons bien si tu mens.

Et s'adressant au bijoutier :

— Soyez assez bon, rendez-moi ce service : restez ici avec cet individu. Voici une arme. Il lui mit en mains le revolver qui rôdait toujours sur sa table, et désignant un bouton sur un panneau :

— Voici la sonnette. Au premier mouvement de fuite que cet homme ébaucherait : sonnez ; mes domestiques vous prêteront main forte. C'est une heure ou deux de tête à tête bien désagréable... Mais je vous le revaudrai. Je prends votre fiacre. Witerpski, toi, tu viens avec moi.

En route les deux cousins se concertèrent : agir par eux-mêmes sans le secours du propriétaire de la *csarda* était bien difficile... D'autre part augmenter le scandale?... Mieux valait d'abord ruser... Ensuite s'il le fallait on procéderait avec l'aide du patron.

La voiture fut arrêtée à quelque distance du restaurant, au détour de l'allée, et le comte y resta. Le vieux Witerpski se fit l'air guilleret et le visage riant malgré la pluie, et partit en exploration... Il monta sur la terrasse couverte comme pour échapper à

l'ondée. Il était à peu près midi ; mais pas un consommateur n'avait pris place sous le hangar, la *csarda* étant surtout un restaurant de nuit, et encore lorsqu'il fait beau temps. Le comte Wierpski s'attabla, demanda un petit verre de cognac de Promontor et fit jaser les garçons qui se répandirent en plaintes.

Ah ! oui, une fameuse bande de tziganes qu'ils avaient cette année ! Le diable en personne ne leur eût pas donné plus de fil à retordre. Insupportables, arrogants, capricieux tous... Et on ne parvenait même pas à les tenir en respect par la famine, la pénurie, l'appât du gain... De l'argent ils en avaient tant et plus depuis une quinzaine ! Et ils le dépensaient, et c'était une ripaille perpétuelle !... De mémoire de *Kellner* on n'avait jamais vu de chapelle hongroise aussi fortunée. Des fêtes et des noces à tout casser ! Mais cela ne disait rien qui valût au patron de la baraque... De l'argent mal acquis !... Les femmes, naturellement ! Et croirait-on cela, peut-être des femmes du plus grand monde... Un des quatre frères Olaï, le plus jeune, Sandor, avait, paraît-il, mis la main, on ne savait comme, sur une petite héritière qui lui bourrait ses poches de

florins ; du moins à ce qu'il prétendait. Mais la discorde régnait depuis lors dans le clan, les frères aînés jaloux volaient le cadet, et depuis deux jours le persécutaient parce qu'il ne rapportait plus rien... La veille : scène terrible, dont un témoignage manifeste gisait là : une énorme contre-basse éventrée qu'un des musicants avait cassée sur la tête de l'autre... Et cette dispute encore à propos d'une bague, oh ! mais une bague... ! On en était venu aux coups de chopes et de bouteilles ; on avait brisé des chaises. Et le propriétaire de la *csarda* commençait à s'inquiéter, à soupçonner même des vols graves. Il avait parlé de faire coffrer tout le monde. Aussi pour éviter un scandale préjudiciable, on hâtait le départ de cette malencontreuse troupe qui avait reçu son congé déjà depuis assez longtemps. Du jour au lendemain on attendait celle qui devrait lui succéder, une bande de Györ.

— Il est donc bien beau, cet Olaï Sandor ! demanda le comte Witerpski.

— Oh ! c'est un tsigane comme tous les tsiganes... Mais il est jeune. Si Monsieur veut rester une minute et le voir, j'irai le chercher. Généra-

lement il n'est pas matinal, mais ce matin-ci par hasard il est sorti dès l'aube, puis rentré vers neuf heures il est allé se coucher, et il ronfle encore...

— Oui, cela m'amuserait de connaître ce beau coq, mais ne lui dites rien, ma curiosité l'effaroucherait peut-être.

Au bout d'un moment un *Kellner* sortait de l'escalier par où l'on descendait en arrière sur la cour intérieure, causant avec Sandor. Ils passèrent tous deux comme par hasard... L'oncle Witerpski reconnut le port, la taille, les vêtements et le chapeau du jeune homme vu dans la cour Heiligenkreuz avec Gisèle.

— Eh ! musicien ! s'écria-t-il gaillardement. Eljen Magyarorszag ! Vive la Hongrie ! et buvons un verre de cognac ! Je pense que tu ne refuseras pas... Cela te donnera de la vie pour râcler ton violon après-midi.

Immédiatement séduit par cette bonhomie et par l'air très chic du jeune vieillard, par cet accueil reconfortant après tant de vilaines heures : flairant même quelque nouvel imprévu, le tzigane s'attabla sans défiance, et les verres de cognac de se

succéder. L'oncle Witerpski feignit une brève absence... hygiénique. Mais il expédia le *Kellner* :

— Allez dire au monsieur qui attend dans une voiture, au détour de l'allée, de se hâter de me rejoindre.

Et revenu il poursuivit son bout de rôle qui malgré la gravité des circonstances commençait à le divertir... Hélas ! il était bien de la famille Stopanow, le facétieux bonhomme, toute tragédie finissait avec lui par de la comédie faute de bergerie...

— Eh bien ! un dernier verre à la santé de la Hongrie, ami tzigane... ! Quelle heure est-il ?

Avec ostentation Sandor sortit la montre de Gisèle.

— Oh ! oh ! la jolie montre ! Tiens, tiens, jeune homme ! on se fait faire de beaux cadeaux !

Très dégagé, le comte Witerpski prenait la montre et l'examinait avec un sourire d'évidente satisfaction ; c'était bien celle de sa pauvre petite cousine.

— Tu vois, fit-il.

... Et il la tendit au comte Stopanow qui venait de surgir derrière Olaï Sandor.

Le tzigane se retourna brusquement et reconnut celui qui avait accompagné Gisèle la première fois à la csarda...

Ce fut un écroulement de toute sa belle assurance, de tous ses moyens... Il se sentit perdu. Il pensa que son heure était venue. Il avait vu le matin même tuer le second cavalier de Gisèle ; or voici qu'inopinément le premier survenait... Tous ces événements s'enchaînaient sans doute, et qu'allait-il en advenir ? Même pour les Don Juan de la musique hongroise, il vient un jour où l'on voit apparaître le commandeur.

— Suis-nous ! ordonna le comte avec une telle autorité que Sandor obéit. — Suis-nous, et si tu bronches, prends garde : tu auras à t'en repentir ; la police est prévenue !

Le comte Witerpski jetait des florins pour payer le cognac. Puis au milieu des *Kellner* attroupés son cousin et lui enlevèrent Sandor dans leur fiacre du côté de la forêt... Le malheureux claquait des dents, persuadé qu'on l'emmenait sur le terrain du duel matinal, et que là, puisque le sang attire le sang, on l'abattrait sans miséricorde... Mais il n'en

fut rien de si tragique. Dans la première allée latérale venue, la voiture s'arrêta. Malgré la pluie qu'égouttaient toutes les feuilles, les trois hommes descendirent et s'éloignèrent par les sentiers détrempés, un peu à l'écart des oreilles du cocher.

— Raconte-moi tout, demanda le comte à Sandor : Qui t'a donné cette montre ?

— La dame avec qui vous êtes venu une fois à la *csarda*.

— Et la bague que ton frère est allé vendre en ville ce matin, qui te l'a donnée ?

— La même dame.

— Prouve-nous que tu ne lui as pas volé ces objets... Tu ne veux pas me faire croire, n'est-ce pas ? que cette dame te les a donnés pour tes beaux yeux... !

Un sourire d'orgueil passa sur le visage de Sandor et le transfigura... Mais un soufflet que le comte ne put maîtriser figea le triomphal sourire.

— Tu as tort, tu as tort... intervint le vieux Wierpski qui détestait autant les coups, même donnés aux autres, qu'il avait aimé jusqu'à présent les

baisers... Laisse-moi tout te dire maintenant, mon pauvre ami, c'est bien le jeune homme qui était dans la cour de Heiligenkreuz avec... elle.

— Tu les as donc vus, malheureux, et tu ne m'as pas prévenu...

Devant l'exaspération de son cousin qui était homme à le frapper lui aussi, le vieux roué n'osa pas confesser la rencontre, mais dix-huitième siècle et scapin une fois de plus, comme aux meilleurs jours de sa vie, il lança cette bourde qui lui tomba du ciel... et dont Stopanow-Domatchin ne crut au reste pas un mot.

— Non, mais je sais que c'est bien là le jeune homme de la cour de Heiligenkreuz, parce que j'ai... une amie qui demeure là. Cette amie a la marotte de la photographie ; et elle a eu la bizarre idée tout à fait de *les* photographier depuis sa fenêtre. J'ai vu la photographie, de mes yeux vue... Et sois tranquille, je l'ai détruite. Et pas rien que la photographie mais aussi la plaque.

Au nom de Heiligenkreuz le tsigane avait souri... il était sauvé !

Il tira de sa poche un élégant carnet de maroquin, en sortit un papier et le présenta, avec pré-

caution à cause de la pluie, au comte qui fut ces mots, non signés, mais de l'écriture incontestable de Gisèle, et très lisiblement écrits à la plume, et sur du papier qu'il lui connaissait :

Sois demain vers cinq heures du soir dans la cour de Heiligenkreuz. Je te veux, je t'aime et je serai tienne. Je te donnerai tout ce que tu voudras.

... Malgré toutes les apparences, le comte jusqu'à la dernière minute avait conservé un peu d'espoir... Quel espoir?... L'espoir d'une erreur, d'un concours de hasards malheureux, très compliqués, très difficiles, mais qu'on débrouillerait et dont on finirait par dégager l'innocence de Gisèle... Maintenant c'était fini : la vérité entière lui apparaissait dans toute son horreur et sa brutalité. Ainsi c'était là l'homme à qui Gisèle s'était donnée ! Et elle s'était donc bien donnée, on ne l'avait pas prise ! Et elle avait choisi pour premier amant pas même le pauvre officier mort à cause d'elle ce matin, mais ce mâle de rencontre qui n'avait même pas pour lui le prestige poétique total de la sauvagerie et de la

vie tsigane, cette sorte de métis interlope à demi-hongrois, Don Juan de café-concert né dans les terrains vagues de quelque champ de foire magyar ou dans quelque faubourg mal famé, derrière une roulotte de saltimbanques.

Et Sandor maintenant était vengé du soufflet... Il comprit à voir toute la colère de cet homme tombée, il comprit à cette attitude défaite et écrasée sous le tonnerre de la révélation et sous la pluie torrentielle, qu'il avait atteint son ennemi en plein cœur, qu'il l'avait anéanti... Mais le soufflet cuisait encore sa joue et il s'enhardit, atroce ;

— Et une nuit entière, nous avons dormi ensemble ici au Prater, pas bien loin d'où nous sommes, dans cette direction, là-bas. Nous avons dormi dans les herbes comme les animaux des bois, et c'est le matin de cette nuit qu'a eu lieu ce gros orage qui a tout cassé... Même qu'en s'en allant *elle* aura dû recevoir la grêle, car je ne l'ai pas revue depuis... C'est bien fait. Eh bien ! elle avait bondi sur moi, elle était tombée dans ma vie, plus brusquement que cet orage sur le pays... Et ce n'est pas ma faute : je n'ai rien fait pour l'attirer ; c'est elle qui a voulu de moi, et pas moi d'elle...

Elle sera peut-être morte ; parce que sans cela elle serait revenue. Oh ! l'appétit qu'elle avait de moi ; c'était elle qui était comme un taureau... à se ruer à l'amour...

— Partons, partons, je t'en supplie, Witerpski, partons, pleura le pitoyable père épouvanté et à qui cette seule minute eût suffi pour faire expier toutes les erreurs passées, tout l'aveuglement d'autrefois : sa scandaleuse légèreté et la révoltante éducation qu'il avait toléré que sa fille se donnât.

... « Bon sang ne pouvait mentir... Sa fille n'était pas une petite bourgeoise. Dans son monde les femmes qui tombent ne se compromettent pas... Une très haute aristocratie est la plus stricte de toutes les morales. »

VII

Oh ! l'heureuse mobilité de certains caractères slaves ! Et la douce langueur de l'existence reconquise sous la brise des pardons et des affections qui bercent. L'ère des cauchemars est passée depuis longtemps... Longtemps ? Trois mois. Or quinze jours suffisent à l'oubli même de la mort... surtout des morts..

Gisèle est marquise de Caméral-Moravitz et elle sera désormais tout le contraire de ce qu'elle a été jadis... Elle est même heureuse, d'une sorte attendrie, pénétrante et confuse. L'âme s'est réveillée en elle. De diablesse à moitié garçon, elle est devenue femme. Mais pour ascendre plus avant dans la voie qui mène au pardon et à l'expiation totale il lui faut subir une dernière secousse, la plus terrible, boire jusqu'à la lie de son péché, en subir

toute la conséquence... Et cependant elle a déjà vu plus d'au delà qu'il n'en faut pour mourir.

Un jour, un terrible jour de sa longue maladie, elle avait été à l'article de la mort. On était à peu près persuadé qu'elle ne passerait pas la nuit ; il avait fallu lui apporter la sainte Extrême-Onction. Mais Zdenko avait exigé qu'en outre le prêtre les mariât. On avait transformé la chambre en chapelle, allumé des cierges, mis des fleurs, des lys et des roses blanches, tiré les rideaux. Et ce fut un spectacle inoui que les noces de cette agonisante lavée des péchés de sa vie et toute prête à paraître devant Dieu, avec ce tout jeune homme blême qui pour elle avait toutes les pitiés, tous les dévouements... Gisèle avait expiré le *oui* qui la mariait à cette sorte d'archange, si faiblement, mais avec un élan, une dévotion sublimes ! Elle l'avait exhalé, ce *oui*, comme à sa première communion elle avait inhalé l'hostie que l'aumônier du château avait mise sur ses lèvres... Et le cœur des vieux Caméral Moravitz, qui étaient accourus, s'était enfin brisé et avait enfin pardonné ; et tous, sauf Zdenko, dans cette chambre de moribonde, où Dieu venait d'entrer pour apporter Lui-même le pardon et

la bénédiction, tous agenouillés autour du lit blanc, comme déjà le lit de parade d'une infante morte, sanglotaient... Et l'on avait ouvert toutes les portes, et au fond les domestiques qui avaient été témoins du scandale, le furent aussi de la réhabilitation et de la grâce... Il semblait que les portes du Paradis se fussent ouvertes et qu'un rayon de la divine clarté fût descendu sur la malade, fût venu au-devant de son âme qui allait monter.

Mais trop d'amour la retenait encore à la terre, car de cette heure Gisèle se porta mieux. Bientôt elle fut sauvée.

Alors elle eut, — ayant enfin compris tout ce qui se passait, — elle eut pour Zdenko qui doucement, main dans la main, la ramenait à la lumière, à l'ineffable beauté de la vie pure, une adoration de néophyte, un respect de religieuse pour l'autel de son église ; elle fut transfigurée d'amour et naquit à l'idéal, au mysticisme, et s'éleva, et plana dans les zones supérieures de la spiritualité à grands coups d'aile... Elle sortit de son enfer comme elle y était tombée, en aigle qui abandonne au fond du gouffre la charogne dont il s'est repu et qui

remonte au soleil, ne se souvenant plus que des rayons et de l'Alpe immaculée.

Et peu à peu la gaieté lui revint ; une gaieté nouvelle presque virginale lui revint avec les couleurs, avec la double santé de l'âme et du corps. Et son étrange beauté avait changé aussi, s'était aussi spiritualisée, revenue de bien loin, de là d'où l'on ne revient pas... Jamais elle n'avait été belle ainsi. Il y avait autour d'elle comme un nimbe de surnaturel éclat, de blancheur psychique... Elle apparut comme dans une aube de miracle, sublimée, telle que l'on raconte que furent après leur mort des cadavres de saintes.

Pour ce qui est des choses extérieures : comme l'avait promis l'oncle Witerpski, le double scandale de l'équipée de Gisèle et du duel de Zdenko avait été étouffé immédiatement et avec d'autant plus de facilité qu'il n'y eut qu'un cri dans toute l'aristocratie pour plaindre l'infortuné Stopanow et pour plaider toutes les circonstances atténuantes en faveur de Zdenko disparu, croyait-on... Les plus hautes influences furent mises en jeu. En Haut-Lieu on voulut bien fermer les yeux et, le premier émoi

passé, accorder la tolérance du silence. Le pauvre Supersaxo fut oublié.... Et s'il y eut en Tyrol un père et une mère inconsolables, une famille plongée dans la désolation noire, personne à Vienne ne voulut se le demander et ne s'en inquiéta... Ainsi va la vie...

La *csarda* du Prater avait été précipitamment évacuée par la chapelle hongroise de Neutra et remplacée par l'autre, celle de Györ... Au reste le scandale malgré ses proportions avait eu relativement très peu de retentissement, grâce au fait que depuis la vente à l'*Au-Garten* tout ce qui constitue la société, le monde de Vienne s'était plus ou moins éparpillé à la campagne, au bord des lacs de la Haute-Autriche, essaimé dans les châteaux, aux eaux ou à l'étranger, aux bains de mer, à Bayreuth, à Munich...

La porte du palais Stopanow à la Herrengasse, il va sans se dire, avait été rigoureusement consignée jusqu'à la fin de la maladie de Gisèle, puis aussitôt que la convalescente avait été capable de supporter le voyage on l'avait transportée à Hlinsko, où son gentil petit mari s'était installé auprès d'elle. Et ils s'étaient aimés en silence main

dans la main, les yeux aux horizons... les immenses horizons tristes du plateau de Bohême. Et désormais ils passeraient tous leurs hivers au lieu qu'à Vienne à Prague, dans le palais des Caméral Moravitz à mi-hauteur du Hradschin.

Et aujourd'hui, voici que c'était dans la grandiose demeure xviii^e siècle perdue au milieu de jardins classiques, dans l'un des plus beaux, des plus riants paysages de Bohême..., et si fleuri à cette saison, une petite fête toute intime. Gisèle était si complètement rétablie que le lendemain même le jeune couple Caméral Moravitz allait se mettre en ménage. Le comte leur abandonnait Hlinsko pour y passer leur lune de miel. Il envoyait L'Ami prendre un mois de vacances en Suisse, dans ce qui lui restait de famille ; et lui-même, ayant besoin de quelque repos et diversion après de si violentes secousses, s'en allait malgré la chaleur sur la côte de Dalmatie, croiser avec le petit yacht de plaisance du prince de Babenberg son ami. Il rentrait la nuit même à Vienne d'où il partirait le lendemain pour Trieste.

Et le soir déjà, seuls pour la première fois dans

leur grand château, Gisèle et Zdenko allaient inaugurer la chambre nuptiale que des tapissiers de Vienne aménageaient depuis trois semaines. Zdenko avait dormi pour la dernière fois dans le petit appartement de garçon qu'il avait toujours occupé à Hlinsko, quand, chaque année, il venait en automne passer quelques jours à la saison des chasses... Oh ! ce temps était maintenant bien loin. Un abîme séparait le présent du passé ; mais s'il avait plongé au fond d'un si effroyable abîme, Zdenko, c'était pour mieux remonter en plein azur, en pleine béatitude.

Tard dans la nuit, ils restèrent au jardin... Zdenko s'était assis aux pieds de Gisèle, la tête sur ses genoux... Et du silence parfumé, autour d'eux faisait une atmosphère émue à l'imperceptible bruit de baisers qui des lèvres de Zdenko tombaient sur les mains émaciées de sa femme. Il émanait sous le clair des étoiles de toutes les prairies environnantes une virginale odeur de foin coupé et de foin vivant baignés de serein. Sur un mur, des gerbes fleuries s'échappaient de grands vases sculptés... Au loin il lunait sur les prés, sur la plaine à perte de vue et

le ciel n'était qu'une grande tente de mousseline argentée. Il faisait amour, il faisait mystère...

— O toi, ô toi... murmurait Gisèle en caressant la petite tête bien aimée à qui elle devait plus que la vie, plus que le bonheur.

Et lui, répondait toujours par des baisers pâchés sur la petite main douce et blanche.

— O toi... Nous sommes bien à nous maintenant, bien à nous tout seuls, nous sommes un seul...

— O ma petite reine... Je suis à toi... fais de moi ce que tu veux...

— O toi ! ô toi...

Le silence fut parfumé davantage. Les prairies saccagées à grands coups de faux pendant le jour se consumaient de langueur embaumée ; le massacre des fleurs exhalait dans la rosée des arômes doux comme les carresses du pardon. Et sous la lune au loin d'autres prairies plus belles et non moins embaumées s'en allaient veloutées d'une neige de fleurs...

Gisèle se rappelait Bayreuth, se rappelait Parsifal, l'extase du Vendredi Saint, la demande de de Parsifal : « Pourquoi les fleurs sont-elles aujourd-

d'hui si belles ? » et la réponse de Gurnemanz : « C'est qu'elles sont arrosées des larmes du pêcheur », et la céleste mélodie wagnérienne plânait inconsciemment dans sa tête, plânait dans son cœur, plânait sur toute la nature.

Zdenko s'était agenouillé, et prosterné baisait les pieds de la petite marquise, les pieds aux bas de soie ajourés dans de petites mules de satin, et il baisait le bord de sa robe, et il baisait de nouveau les pieds, les pauvres petits pieds qui avaient couru si hardiment leur course au péché dans la poussière de la Taborstrasse, qui avaient couru si désespérément leur course au châtimement dans la boue de la troisième allée du Prater. Ils étaient aujourd'hui purifiés par les saintes huiles de l'Extrême Onction, les pauvres pieds, et ne se souvenaient plus sous les baisers des minces lèvres si dévotieusement amies, d'avoir couru, si pressés, au mal, à la luxure, à la honteuse fornication...

Aussi Gisèle se récria de cet agenouillement.

— Aimé, oh ! tant aimé relève-toi... viens auprès de moi, tout près, plus près, toujours plus près... Ce n'est pas ta place là-bas ; je ne veux pas, je ne veux pas... Ta place ? C'est mon cœur à moi

sous tes pieds à toi. Ta place ? C'est mes lèvres au bout de tes doigts... à peine !

— O ma petite fée, que dis-tu !... Ne blasphème pas, ma petite fée.... oublie, oublie tout sauf notre amour...

— Non, cher trésor, mon unique aimé..., le fond de notre amour, de notre bonheur c'est le perpétuel souvenir de ce que tu as été pour moi... Et laisse-moi te dire, oh ! laisse-moi te dire combien dans tout mon amour pour toi, je sens comme je suis peu digne de toi !... Je n'existe plus que par toi, et si tu m'as voulue, c'est donc que tu m'as refaite à ton image, que tu m'as rendu tout ce que j'avais perdu, profané, souillé, ô mon second créateur, ô mon missionnaire de Dieu, image de mon Dieu !

Tout tremblant d'une sorte de frayeur, Zdenko protesta, et son accent avait le quelque chose de convulsif d'un remords subit.

— Gisèle, Gisèle !... ne parle pas ainsi, je t'en supplie, tu me fais mal, tu me fais bien mal. Ecoute-moi, écoute-moi, afin que tu saches aussi... Tu es pour moi la sainte, la martyre, celle qu'on prie, qu'on invoque, qu'on vénère, et sur laquelle

on ose à peine lever les yeux. Oui, entends-tu, une martyre. Pas une minute tu n'as cessé, il faut que je te dise... il faut... tu n'as cessé d'être vierge à mes yeux, ô ma sainte petite vierge, ma pauvre douce petite martyre... C'est pour cela que je t'ai tant aimée ; c'est cela qui m'a donné toutes les forces... O ma petite adorée, laisse-moi te confier tout, tout... Ecoute-moi jusqu'au bout, et Dieu veuille que tu ne me repousses pas avec horreur ! C'est moi qui ne suis pas digne de toi, et je veux que tu saches, toi seule ; que toi seule tu saches tout, ma blanche petite vierge. C'est moi qui suis indigne de baiser la trace de tes pas ; c'est toi qui es l'ange descendu du ciel vers un pauvre pécheur, et pécheur combien misérable, pécheur tombé bas... combien, tu ne te douterais jamais !... Gisèle, Gisèle, toute ma jeunesse a été profanée !... Tu sais... non tu ne sais pas... Dès mes douze ans au Theresianum... Ah ! les pauvres cœurs d'enfants qui commencent à aimer... Nous sommes bien malheureux alors, nous les petits garçons que personne ne comprend et qui nous aimons entre nous... La première éclosion de notre cœur, elle va, c'est si naturel trop souvent, au joli condisciple

dont le joli visage a attiré notre amitié. Et bientôt hélas ! ces amitiés aussi sont profanées par de hideuses contagions, ces amitiés aussi sont loin d'être pures ; commencées dans l'aurore, la rosée matinale et les doux premiers rayons, elles s'achèvent trop souvent dans l'orage et les crépuscules passionnels d'où l'on se relève à jamais boueux, impuissant, plein de confusion et de mépris pour soi-même... O Gisèle, si tu me vois ainsi que tu m'as toujours vu, hâve, blême, maigre et cerné, c'est pour cela... C'est pour cela que ma santé a inspiré tant de craintes, qu'on m'a dit faible, anémié, poitrinaire ; c'est pour cela que souffreteux et pitoyable j'ai échappé à l'armée ; c'est pour cela, Gisèle, que je ne suis pas digne de toi. Dès l'âge de douze ans j'ai été flétri en ma chair à peine formée, honteusement, irrémédiablement flétri par des mains d'enfant comme moi, que j'ai corrompu de même qu'on m'avait corrompu... Et ces abominables pratiques de tous les collèges, de tous les internats, ma Gisèle, cela n'a cessé, écoute-moi, que le jour où je t'ai vue pour la première fois. Alors je me suis fait horreur, j'ai compris ma misère et mon péché, et je t'ai aimée... Mais je n'en étais pas

digne, de t'aimer... Et voilà pourquoi je trouvais que tu avais si raison de ne pas vouloir de moi, si raison de me persécuter de ton dédain et de tes plaisanteries, et voilà pourquoi je t'aimais sans espoir, mais décidé à mourir au moins d'amour pour toi, puisque je m'étais fait indigne de vivre pour toi... O ma petite martyre, tu vois que tu as été l'Archange-Sauveur, que tu m'as sorti moi aussi de l'enfer, du plus horrible enfer, tandis que moi je t'ai simplement recueillie sur mon cœur d'enfant maudit purifié par toi, lorsque tu as été ainsi torturée, mise à mal et plus que tuée par une fatalité dont tu es innocente. Et qui sait, me suis-je demandé, n'est-ce pas mon amour, à moi pécheur, qui a attiré sur toi ce désastre ?... N'ai-je pas été frappé en mes péchés, sur toi, pour être mieux frappé, sur toi l'âme de de mon âme, la vie de ma vie, sur toi mon innocence, ma pureté recouvrées... Oh ! ta main est glacée, ma Gisèle ! Ma petite sainte vierge, jete fais horreur, n'est-ce pas ! Mais vois-tu cela fait partie de mon expiation, cela... Je m'étais dit que c'était mon devoir, cela : tout te dire, t'avouer tout, te confesser tout avant que tu m'acceptes complète-

ment, car peut-être ne voudras-tu plus de moi maintenant, et je trouverais si bien que tu as raison... Je serais ton frère qui veillerais sur toi, lui qui n'a pas su veiller sur lui-même, ton frère gardien, comme tu es devenue mon ange gardien depuis le jour où je t'ai vue pour la première fois... O Gisèle, ma Gisèle, réponds-moi...

Et la tête dans les plis de la robe bien-aimée le sublime enfant pleurait les dernières larmes purificatrices de la pénitence...

Les mains de la petite marquise retombèrent inertes... Un grand froid venait de la glacer...

Alors d'une voix rauque, d'une voix trouble, d'une voix comme sortie d'un lointain abîme.

— Tu me crois donc innocente ! tu me crois innocente !

Il s'exalta.

— Si je te crois innocente ! mais ma bien-aimée, tu me le demandes ! Ah ! certes, coupable je t'eusse aimée ni plus ni moins, et tu aurais été tout de même la moins coupable de nous deux, pauvres enfants, et rien ne serait changé de ce qui a eu lieu. Mais je crois en toi, vois-tu, comme je crois à la

Sainte-Vierge, la vraie... Les étoiles ne sont pas plus pures à mon regard que toi. Je te l'ai dit : tu es la petite martyre vénérée, tu es celle dont le martyre a augmenté la vertu ! Et c'est cela qui m'a donné le courage d'accomplir ce que j'ai fait. Ah ! si tu n'avais pas été innocente, aurais-je eu la force de châtier ainsi le misérable, de me constituer, moi faible, moi ruiné par le vice, ton défenseur, le vengeur de ton cher honneur ? L'aurais-je tué... sans un remords, afin que plus tard tu ne sois pas exposée à rencontrer dans ta vie quelqu'un devant qui tu aies à rougir...

— Tu l'as tué !

— Je l'ai tué le surlendemain du forfait. Je l'ai tué comme un chien enragé qu'on abat. Ah ! ma petite Vierge, ne pense plus à tout ce noir passé ; c'est fini, c'est fini, tu es à moi... Et plus, plus rien ne troublera notre bonheur. Et par une vie sans tache désormais, par une vie de bonnes actions oh ! oui, n'est-ce pas, nous allons mériter de bien mourir quand le moment sera venu, de bien mourir après avoir, selon nos moyens et nos forces, réparé tout ce que nous avons pu commettre de mal et d'injustice.

Elle sanglota à son tour.

Ainsi tué, tué ! le pauvre Sandor, le beau garçon sans âme qui vivait au grand soleil du bon Dieu comme un poulain lâché dans la puszta..., tué à cause d'elle celui qu'elle avait attiré à sa chair et à ses baisers comme à un guet-apens... Certes il était une simple brute le beau tzigane, et sa vie n'importait pas plus à l'évolution des âmes et des idées vers la lumière que celle d'un bel animal... Et encore que sait-on ! Mais n'importe ; si quelqu'un avait dû mourir, c'était elle, Gisèle et non point celui dans les bras de qui elle s'était jetée volontairement, délibérément, de celui qui passait et qu'elle n'avait qu'à laisser passer...

Et maintenant ravagée en la nouvelle paix reconquise, elle voulait savoir... Il avait donc eu du courage, le pauvre diable ; il s'était battu pour elle, le malheureux garçon, car évidemment Zdenko ne l'avait pas assassiné comme un voleur de grands chemins le long d'une route déserte... Il y avait eu une rencontre correcte, un duel en règle...

— Oui, il s'est battu très bravement... Il a même essayé de me traiter en enfant, en petit gamin ner-

veux qui a provoqué sous le coup d'un moment de folie. Il a voulu même par ses témoins obtenir une explication, mais je me suis refusé à tout, j'ai été l'exaspération, l'obstination et le mépris implacable ; j'ai été celui qui veut tuer... Il fallait la pensée de toi, ma pauvre Gisèle, la pensée de l'état dans lequel je t'avais vue la veille pour me comporter avec la férocité que j'ai mise dans cette affaire. Sur le terrain, même, lui ne s'est pas défendu, il a eu des idées de générosité... Il avait tiré en l'air, paraît-il, au moment où ma balle l'atteignait... Ah ! Gisèle, Gisèle, c'est pourtant affreux d'avoir tué un homme. Je ne sais pas comment Dieu a pesé ma conduite, mais je crois à un jugement de Dieu dans tout cela ; je n'ai pensé au reste à rien d'autre qu'à toi, et le pardon des injures qu'il me serait si facile de pratiquer pour mon propre compte, à moi misérable, je crois que je ne saurais jamais le pratiquer à l'égard de qui t'a fait tort... Mais, ô mon amie, songe donc à ce qu'il avait fait de toi cet homme... Et tu as failli en mourir !...

Et comme elle sanglotait désespérément.

— Ne te désole pas ainsi, ma bien aimée. Tu ne dois rien regretter... Ah ! je t'assure qu'il n'y avait pas moyen d'arranger les choses autrement ; jamais nous n'aurions pu le voir, le rencontrer, sans que la pensée d'un meurtre ne bouillonnât en nous. Et c'est ce que j'ai dit aux témoins qui ont cherché, malgré mon inqualifiable agression, à arranger les choses. Partout où je l'aurais rencontré je lui aurais craché au visage, je l'aurais souffleté, je lui aurais arraché ses épaulettes, ses galons, son épée, partout où je l'aurais vu, fût-ce passant à la tête de ses hommes devant l'Empereur.

Gisèle poussa un cri perçant, et se souleva hagarde, battant l'air de ses maigres bras tragiques, plus blanche sous le clair de lune que malade elle ne l'avait jamais été... Zdenko, relevé, la reçut dans ses bras, elle tomba à genoux.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! pardonnez-nous. Zdenko, il y a du sang sur nous ; nous ne serons jamais plus heureux : Zdenko, tu es un assassin, Zdenko. Jamais Dieu ne nous pardonnera. C'est Supersaxo que tu as tué... ?

— Mais qui d'autre serait-ce ? !

Elle cria comme une folle, se dégagea, courut sur le gravier blanc, allant n'importe où comme sortant demi brûlée vive d'un incendie... Elle trébucha, s'abattit sur du gazon où elle se roula en un accès de désespoir presque épileptique, visage contre terre, arrachant de ses dents l'herbe fraîche, criant au secours...

Zdenko bouleversé la crut folle tout à fait, et se jeta à genoux près d'elle... Elle se tordit comme une couleuvre qu'on tue à coups de talon.

— Gisèle, ma petite Gisèle, oui du sang a coulé ; mais ton sang à toi avait d'abord coulé... songe donc !

Elle rit hideusement, elle rit, elle rit... tout un rire de damnation, d'ironie formidable, d'ironie par-dessus la vie, le paradis, l'enfer...

— Ah ! oui ! ah ! oui ! Tu me crois innocente, tu me crois violée... Ah ! oui ! vierge et martyre !... Il faut aussi que je te dise, mon Zdenko, que je te dise tout... Tu t'es trompé, tu t'es trompé autant qu'il est possible de se tromper. Tu as tué un innocent, et l'autre, le vrai coupable, est innocent aussi. De coupable il n'y a que moi, moi seule entends-tu... Moi seule ai voulu, suis allée, me suis donnée.

Elle s'était assise dans l'herbe comme un peu calmée par le vertige de ce qu'elle allait raconter ; mais ce calme était plus effrayant que l'accès de désespoir de tout à l'heure.

— Ecoute, Zdenko, écoute-moi bien... Assieds-toi là près de moi. Et tu sauras à quelle chienne tu as consacré ta vie, à quelle misérable tu as donné ton nom, pour quelle fille tu as tué un honnête et brave garçon.

Alors sans rien omettre, sans une pudeur d'expression, elle raconta tout, la première rencontre d'Olaï Sandor à la *csarda*, l'escapade de l'Au-Garten au Prater, et la façon dont elle avait leurré, berné le pauvre Supersaxo, dont elle s'était jouée de lui ; puis la série des rendez-vous dans la cour de Heiligenkreuz, puis dans l'église *Sanct Maria am Gestade* profanée. Elle n'omit aucune de ses ruses, aucun de ses mensonges. Puis elle dit la nuit du Prater, cette nuit sans nom, et le cataclysme du lendemain, et comment Supersaxo avait eu le tort, l'irréparable tort de l'arracher à la lapidation céleste, et comment elle était ainsi sortie d'un corps de garde après la tempête !

Et quand elle eut fini, elle vit que Zdenko à son

tour s'était abattu dans le gazon, peut-être évanoui, peut-être tué par l'effroyable révélation...

Alors elle, vidée de tout ce poison qu'elle avait vomi, se coucha aux pieds de l'enfant, et elle s'abandonna à ce qui allait être... tout, rien... n'importe quoi.

... Ce sera ici notre nuit de noces, gémit-elle : demain si nous nous réveillons... tu me chasseras...

Une douce petite voix, un faible gémissement murmura, frêle comme un baiser de fleur, mourant, lointain...

— Ah ! nous sommes de pauvres enfants, de pauvres petits enfants, ma Gisèle.

Et elle répétait, s'affaiblissant.

... De petits enfants, de pauvres petits enfants...

Vienne, 1894.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le onze avril mil neuf cent trois

PAR

BUSSIÈRE

A SAINT-AMAND

pour le

MERCURE

DE

FRANCE

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

Collection de Romans

re Albane	L'amour tout simple.....	3.50
nyme.....	Lettres d'amour d'une Anglaise(6 ^e édition),	3.50
cel Batilliat	La Beauté (3 ^e édition).....	3.50
	Chair mystique (2 ^e édition).....	3.50
	Versailles-aux-Fantômes.....	3.50
rice Beaubourg..	La rue Amoureuse (2 ^e édition).....	3.50
ysius Bertrand...	Gaspard de la Nuit.....	3.50
inet-Valmer.....	Le Gamin tendre (2 ^e édition).....	3.50
	Le Sphinx de Plâtre (2 ^e édition)..	3.50
Bloy.....	La Femme Pauvre (3 ^e édition).....	3.50
y Bourgerel.....	Les pierres qui pleurent.....	3.50
Butti	L'Automate.....	3.50
K. Clifford	Lettres d'amour d'une Femme du monde..	3.50
. Coulangheon...	L'Inversion sentimentale (2 ^e édition).....	3.50
	Les Jeux de la Préfecture (2 ^e édition).....	3.50
a Cyrane	Le Château de félicité (2 ^e édition).....	3.50
ton Danville	L'Amour Magicien.....	3.50
	Contes d'Au-delà.....	6 »
	Les Reflets du Miroir (2 ^e édition).....	8.50
ert Delacour.....	L'Evangile de Jacques Clément.....	3.50
	Le Pape rouge (2 ^e édition).....	3.50
	Le Roy (2 ^e édition).....	3.50
is Delattre.....	La Loi de Péchés.....	3.50
ène Demolder....	L'Agonie d'Albion(5 ^e édition).....	3 »
	Le Cœur des Pauvres (5 ^e édition).....	3.50
	La Légende d'Yperdamme.....	7.50
	Les Patins de la Reine de Hollande(2 ^e édit.)	3.50
	Quatuor.....	2.50
	La Route d'Emeraude (2 ^e édition).....	3.50
	Le Royaume authentique du Grand Saint Nicolas.....	10 »
	Sous la Robe.....	3.50
uard Ducoté.....	Aventures.....	3.50
iard Dujardin...	L'Initiation au Péchés et à l'Amour(11 ^e édit.)	3.50
	Les Lauriers sont coupés.....	3.50
s Dumur	Un Coco de Génie (3 ^e édition).....	3.50
	Pauline ou la liberté de l'amour(4 ^e édition)	3.50

- Georges Eekhoud**.... Le Cycle patibulaire (2^e édition).....
Escal-Vigor (6^e édition).....
La Faneuse d'amour (3^e édition).....
Mes Communions (2^e édition).....
- Gabriel Faure**..... La dernière Journée de Sapphô (2^e édition)
- André Fontainas**.... L'Ornement de la Solitude.....
- André Gide**..... L'Immoraliste.....
Les Nourritures Terrestres (2^e édition)....
Le Prométhée mal enchaîné.....
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes (2^e édit.)
- Edmond Glesener**.... Histoire de M. Aristide Truffaut (2^e édition).
- Maxime Gorki**..... L'Angoisse (3^e édition).....
Les Déchus (3^e édition).....
Les Vagabonds (4^e édition).....
Varenka Olessova.....
- Remy de Gourmont**.. Les Chevaux de Diomède (2^e édition)....
Le Fantôme.....
Lilith (2^e édition).....
D'un Pays Lointain.....
Le Pèlerin du Silence (2^e édition).....
Le Songe d'une femme (2^e édition).....
- Thomas Hardy**..... Barbara.....
- Frank Harris**..... Montès le Matador (2^e édition).....
- A.-Ferdinand Herold**. Les Contes du Vampire (2^e édition).....
- Charles-Henry Hirsch** La Possession (2^e édition).....
La vierge aux tulipes (2^e édition).....
- Edmond Jaloux**..... L'Agonie de l'Amour (2^e édition).....
- Francis Jammes**.... Almaïde d'Etremont (2^e édition).....
Clara d'Ellébeuse (2^e édition).....
- Alfred Jarry**..... Les Jours et les Nuits.....
- Albert Juhellé**..... La Crise virile.....
- Gustave Kahn**..... Le Conte de l'Or et du Silence.....
- Rudyard Kipling**.... Les Bâtisseurs de Ponts.....
L'Homme qui voulut être roi (6^e édition)..
Kim (6^e édition).....
Le Livre de la Jungle (14^e édition).....
Le Second Livre de la Jungle (12^e édition).
La plus belle Histoire du monde (6^e édition).
- Hubert Krains**..... Amours rustiques.....
- A. Lacoïn de Villemorin et Dr Khalil-Khan**..... Le Jardin des Délices (2^e édition).....

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ. — PARIS
paraît tous les mois en livraisons de 300 pages, et forme dans
l'année 4 volumes in-8, avec tables.

Rédacteur en chef : ALFRED VALLETTE

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture
Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences
Voyages, Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères

REVUE DU MOIS

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Henri de Régnier, Remy de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Histoire : Marcel Collière, Edmond Barthélemy.
Philosophie : Louis Weber.
Psychologie : Gaston Danville.
Science sociale : Henri Mazel.
Sciences : Albert Prieur.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions coloniales : Carl Siger.
Romania, Folklore : J. Drexelius.
Bibliophilie, Histoire de l'Art : Pierre Dauze.
Esotérisme et Spiritisme : Jacques Brien.
Chronique universitaire : L. Bélugou.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : A.-Ferdinand Herold.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Virgile Josz.

Publications d'art : Y. Rambosson.
Le Meuble et la Maison : Les XIII.
Chronique de Bruxelles : Georges Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Luciano Zuccoli.
Lettres espagnoles : Ephrem Vincent.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Figueiredo Piementel.
Lettres néo-grecques : Giorgios Lambelitis.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Jan Lorentowicz.
Lettres néerlandaises : A. Cohen.
Lettres scandinaves : Peer Eketær.
Lettres hongroises : Zrinyi János.
Lettres tchèques : Jean Otokar.
Lettres turques : Dihcer Bey.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

FRANCE

Un an	20 fr.
Six mois	11 »
Trois mois	6 »

ÉTRANGER

Un an	24 fr.
Six mois	13 »
Trois mois	7 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS, avec prime équivalant au remboursement de l'abonnement

FRANCE : 50 fr.

ÉTRANGER : 60 fr.

La prime consiste : 1° en une réduction du prix de l'abonnement; 2° en faculté d'acheter chaque année 20 volumes de nos éditions à 3 fr. 50, *parus ou paraître*, aux prix absolument nets suivants (emballage et port à noire charge)

FRANCE : 2 fr. 25

ÉTRANGER : 2 fr. 50



D 6981

89052294253



b89052294253a